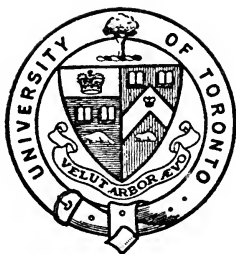


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00901139 6



Presented to  
The Library  
of the  
University of Toronto  
by

The Estate of the late  
Miss margaret montgomery

I iii

I vii

III 5

III 6







10463  
44

# L'AVARE

COMÉDIE (1668)

---

Imprimeries réunies, **A**, rue Mignon, 2, Paris.

---



~~15721212~~ **MOLIÈRE**

---

# L'AVARE

COMÉDIE

ÉDITION PUBLIÉE CONFORMÉMENT AUX TEXTES ORIGINAUX

AVEC UNE NOTICE, UNE ANALYSE  
ET DES NOTES PHILOLOGIQUES ET LITTÉRAIRES

**PAR R. LAVIGNE**

Agrégé des lettres, professeur au Lycée Henri IV

---

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>IE</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1882

391803  
25.4.41

12  
~~12 12 12 12~~

PQ  
1827  
A2L3

12 12 12 12  
~~12 12 12 12~~

## AVERTISSEMENT

---

Notre unique but, en offrant aux jeunes gens cette édition de l'*Avare*, est de les conduire, par une lecture intelligente de Molière, à la connaissance de la langue française. Nos notes seront donc surtout grammaticales; sans négliger de donner les renseignements historiques et les explications littéraires que le sujet demande, nous insisterons particulièrement sur les détails de ce style si souple, si fort, si abondant et si nourri. MM. les Professeurs des classes de seconde complèteront notre humble travail : nous n'avons pas eu la prétention de nous substituer à eux et d'empiéter sur leur commentaire, le plus vivant, et, par là, le meilleur; nous avons voulu simplement fixer en quelque sorte par avance, aux yeux des élèves, quelques-unes des observations qui leur seront faites : *scripta manent*.

Notre texte a été revu avec le plus grand soin, collationné avec l'édition *princeps* de l'*Avare* (1669) et l'édition des *Œuvres de Molière* (1682)<sup>1</sup>. Nous n'avons pas oublié néanmoins qu'il est destiné à des jeunes gens, dans l'esprit desquels nous devons éviter de jeter le trouble par un amour trop scrupuleux de l'exactitude; ainsi :

1. Cette édition est précédée d'une préface due à Vinot, ami intime de l'auteur, et à La Grange, acteur de la troupe de Molière.

## AVERTISSEMENT.

1° Nous nous conformons à l'orthographe usitée de nos jours, sauf sur quelques points curieux, justifiés dans nos notes; on sait qu'au dix-septième siècle l'orthographe n'avait rien de bien arrêté et qu'elle variait parfois dans le même auteur, bien plus, dans le même ouvrage;

2° Nous nous efforçons de reproduire la ponctuation de Molière, qui peut fournir de précieuses indications pour le débit, sans toutefois l'adopter lorsqu'elle nous paraît trop ouvertement opposée à nos habitudes;

3° Quoique Molière intercale rarement dans son texte ces utiles parenthèses qui précisent pour le lecteur le jeu des acteurs, telles que : *à part*, — *haut*, — *bas*, — nous n'avons pas craint de les introduire, selon la coutume des éditeurs contemporains, toutes les fois qu'elles nous ont paru nécessaires;

4° Enfin, nous nous sommes permis de couper parfois les scènes autrement que ne l'a fait l'auteur de *l'Avare*; nous avons suivi ce principe généralement admis qu'il y a une scène nouvelle toutes les fois qu'apparaît un personnage nouveau.

Ces légères modifications au texte de l'édition *princeps* ne seront pas considérées, nous l'espérons, comme des inexactitudes : nous ne donnons pas à des savants un fac-similé de l'édition primitive, et nous pensons que les jeunes esprits pour lesquels nous travaillons réclament avant tout la clarté.

R. LAVIGNE.

## NOTICE SUR L'AVARE

---

« Il y a des gens qui sont mal logés, mal couchés, mal habillés et plus mal nourris; qui essuient les rigueurs des saisons, qui se privent eux-mêmes de la société des hommes, et passent leurs jours dans la solitude; qui souffrent du présent, du passé et de l'avenir; dont la vie est comme une pénitence continuelle, et qui ont ainsi trouvé le secret d'aller à leur perte par le chemin le plus pénible : ce sont les avares. »

Ces lignes de La Bruyère nous prouvent que l'Avarice était un travers assez répandu de son temps pour préoccuper le moraliste; et l'on s'explique assez facilement que la bourgeoisie, dont l'ambition se bornait au négoce, se soit fait une passion du désir de conserver et d'accroître ses richesses. Molière a donc pu voir des hommes tels que ceux dont parle La Bruyère, et, observateur profond, il a remarqué qu'ils n'étaient pas seuls à souffrir de leur vice : leurs amis, leurs parents, leurs enfants en étaient aussi les victimes : le cœur de l'Avare se rétrécit, se dessèche; l'amour de l'or y étouffe les sentiments les plus naturels et, maître de l'âme entière, y domine en tyran. Une telle passion méritait d'être étudiée : Molière la peignit avec toute la force de génie et toute la verve que l'on venait d'admirer dans le portrait de l'hypocrite : Harpagon prit place, à côté de Tartuffe, dans cette illustre galerie où se trouvaient déjà Célimène et Don Juan, Arnolphe et Sganarelle, plus

d'un médecin et plus d'un marquis, où les *Précieuses ridicules* attendaient les *Femmes savantes* <sup>1</sup>.

Sans doute, avant Molière, Plaute chez les Romains, et, en France même, Pierre Larivey avaient introduit des avares sur la scène : l'*Aulularia* du premier, les *Esprits* du second fournirent à notre grand comique des traits heureux, des situations piquantes; mais Molière seul a conçu l'*Avare*, c'est-à-dire un caractère auquel se subordonnent toutes les circonstances, tous les incidents de la vie; qui modifie et qui transforme tout autour de lui; qui, de serviteurs dévoués, fait des larrons et des traîtres; qui s'attire les brocards et le mépris des voisins; qui brise les liens de la famille, détruit le respect dans le cœur d'un fils, expose une fille à tous les hasards de romanesques aventures. On a dit

1. L'*Avare* fut publié le 18 février 1669, avec un *privilege du Roy*, du dernier jour de septembre 1668. — Molière avait déjà écrit, outre la *Jalousie*, du *Barbouillé* et le *Médecin volant* :

1653. L'*Etourdi*, cinq actes en vers.

1656. Le *Dépit amoureux*, cinq actes en vers

1659. Les *Précieuses ridicules*, un acte en prose.

1660. *Sganarelle*, un acte en vers.

1661. *Dom Garcie de Navarre*, cinq actes en vers.

1661. L'*Ecole des maris*, trois actes en vers.

1661. Les *Fâcheux*, trois actes en vers.

1662. L'*Ecole des femmes*, cinq actes en vers.

1663. La *Critique de l'Ecole des femmes*, un acte en prose.

1663. L'*Impromptu de Versailles*, un acte en prose.

1664. Le *Mariage forcé*, un acte en prose, avec un ballet en trois actes.

1664. Les *Plaisirs de l'Ile enchantée*, suite de divertissements dont la 3<sup>e</sup> journée comprend la comédie intitulée la *Princesse d'Elide*, cinq actes en prose.

1664. Le *Tartuffe*, cinq actes en vers.

1665. Le *Festin de Pierre* ou *Dom Juan*, cinq actes en prose.

1665. L'*Amour médecin*, trois actes en vers.

1666. Le *Misanthrope*, cinq actes en vers.

1667. Le *Médecin malgré lui*, trois actes en prose.

1667. *Mélicerte*, deux actes en vers (pastorale héroïque).

1667. La *Pastorale comique*, un acte en vers.

1667. Le *Sicilien* ou l'*Amour peintre*, un acte en prose (comédie-ballet).

1668. *Amphitryon*, trois actes en vers.

1668. *George Dandin*, trois actes en prose.

avec raison que le personnage essentiel dans la comédie de Plaute, c'est la marmite d'Euclyon et non pas Euclyon lui-même : le principal personnage, dans la pièce de Molière, celui qui explique, qui justifie, qui crée tous les autres, c'est Harpagon.

Le chef-d'œuvre des comédies en prose de Molière fut accueilli avec froideur : la cabale se vengeait du succès de *Tartuffe*. Boileau, devant en cette occasion, comme en beaucoup d'autres, le jugement de la postérité, se moqua de ceux qui se moquaient de l'*Avare*; et, comme Racine, brouillé avec Molière, reprochait au satirique d'avoir ri seul à l'une des premières représentations de la nouvelle pièce, il s'attira cette réponse aussi juste que sévère : « Je vous estime trop pour croire que vous n'y ayez pas ri vous-même, du moins intérieurement. »

Aujourd'hui, toute cabale contre Molière est impuissante, et les élèves de nos lycées et de nos collèges, d'accord, du moins en cela, avec Despréaux, peuvent rire de *Tartuffe* et d'Harpagon, même extérieurement.

## ANALYSE DE L'AVARE.

---

Des troubles ayant éclaté à Naples<sup>1</sup>, plusieurs nobles familles ont été forcées de chercher leur salut dans l'exil : don Thomas d'Alburci, qui était au nombre des fugitifs avec sa femme et ses deux enfants, un garçon et une fille, a fait naufrage, et l'on a tout lieu de croire que ces infortunés ont péri, à l'exception du fils, âgé de sept ans, qui a été sauvé par un vaisseau espagnol. Le capitaine de ce vaisseau s'est attaché à l'orphelin, l'a élevé, et lui a fait embrasser la carrière des armes. Seize ans plus tard, le fils de don Thomas apprend que son père n'était point mort, comme on l'avait cru ; il part pour le retrouver et ses recherches l'amènent à Paris ; là, un jour, il voit une jeune fille tomber à l'eau ; il vole à son secours, l'arrache à la mort, lui prodigue des soins pleins de tendresse, en devient amoureux et veut l'épouser. Malheureusement il est sans bien, et le père d'Élise, Harpagon, est un homme sévère et dur, dont l'âme est possédée tout entière par l'avarice. Que faire ? Ne pouvant se résoudre à se séparer de celle qu'il aime, il charge un homme sûr de poursuivre les recherches qu'il avait entreprises, et lui-même, déguisant sa fortune, prend le nom de Valère et parvient, en revêtant l'emploi d'intendant, à pénétrer dans le logis d'Harpagon.

Voilà tout un roman qui n'a rien de neuf et dont la vraisemblance même pourrait être contestée. Mais Molière se préoccupait assez peu en général de ces inventions, nécessaires pour nouer l'intrigue d'une comédie et pour la dénouer : l'intérêt, pour lui, était ailleurs ; il résidait dans l'analyse des caractères, dans la peinture des passions qui agitent la vie humaine. Ici, par

1. Ces troubles sont sans doute ceux qui bouleversèrent Naples en 1647, lorsque le pêcheur Tommaso Aniello (par contraction Masaniello) souleva le peuple contre le duc d'Arcos, vice-roi espagnol.



exemple, l'auteur ne se mettait guère en peine de chercher par quel enchaînement de circonstances il amènerait Valère à retrouver son père et à épouser Elise : l'objet de ses méditations était le travers d'Harpagon, l'avarice qui tourmente le vieillard, qui ferme son cœur à la raison, à l'humanité, à l'amour paternel ; qui l'abaisse et le dégrade aux yeux de ses voisins, de ses domestiques et de ses propres enfants ; qui relâche les liens de la famille et jette le trouble et le désordre dans la maison.

## ACTE I

Voici donc Valère sous le toit d'Harpagon, qu'il séduit à force de flatteries et de complaisances ; il tâche d'apaiser les scrupules d'Élise qui ne se prête qu'à regret à la feinte où la rigueur d'un père l'a réduite ; il l'assure de sa foi et l'engage à gagner l'appui de son frère Cléante. (Scène I.) Celui-ci vient précisément pour confier à sa sœur ses sentiments et ses projets : il aime une jeune fille, Mariane, qui vit avec une mère âgée dans un état voisin de la gêne ; privé, par l'avarice d'Harpagon, du bonheur de venir en aide à cette aimable et malheureuse personne, il veut l'épouser et charge Elise de sonder son père sur ce projet de mariage : si Harpagon s'y montre contraire, Cléante est résolu de quitter son pays avec celle qu'il aime : il fait chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter. (Scène II.) Mais les confidences des jeunes gens sont interrompues par la voix d'Harpagon : le vieillard soupçonneux chasse de sa maison La Flèche, valet de chambre de Cléante, un traître qui, « planté tout droit comme un piquet », dévore des yeux le bien d'autrui et furette de tous côtés « pour voir s'il n'y a rien à voler ». (Scène III.) C'est que le seigneur Harpagon a enterré dans son jardin dix mille écus en or, et « ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent ». Malgré ce grave souci, il a d'autres pensées en tête : marier ses enfants et se marier lui-même. Pendant qu'il réserve à son fils une certaine veuve, il se propose de demander pour sa part la main de Mariane. En apprenant cette résolution qui ruine toutes ses espérances, Cléante se retire éperdu. (Scènes IV et V.) Quant à Elise, Harpagon la donne à Anselme, « homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans ». La jeune fille déclare franchement qu'elle n'acceptera pas un tel mari ; son père ordonne

qu'on lui obéisse, mais sans triompher d'une résistance obstinée (scène VI), lorsque Valère paraît : on le prend pour arbitre. Informé de l'objet de la querelle, Valère est dans un cruel embarras : fidèle à son rôle, il ne veut pas mécontenter Harpagon ; tremblant pour son amour, il ne saurait prononcer qu'Elise doit épouser son rival : avec mille précautions, mille détours, il plaide en faveur de la fille tout en se gardant de donner tort au père ; mais aux meilleures raisons, Harpagon répond par un argument victorieux : Anselme s'engage à prendre Elise *sans dot*. Sans dot ! voilà qui décide tout ; il n'y a pas de réplique à cela (scène VII) ; et Valère entre si bien dans les sentiments de l'avare qu'il reçoit de ce père, aveuglé par la passion de l'or, toute autorité sur une fille rebelle ; oui, Harpagon entend qu'Elise fasse tout ce que le sage intendant lui dira, et il lui dira que, s'ils ne parviennent pas à gagner du temps, la fuite sera leur dernier recours. (Scènes VIII, IX, X.)

## ACTE II

Ainsi, l'avarice, la dureté et l'égoïsme d'Harpagon achèvent de lever les scrupules de sa fille, et excusent jusqu'à un certain point les projets de son fils. On sait que celui-ci cherche sous main à emprunter de l'argent. La Flèche a trouvé prêteur, mais quel prêteur ! Comme il ne veut pas être connu, il a dicté à maître Simon, son entremetteur, les principales conditions qu'il impose ; elles sont aussi révoltantes que ridicules ; non seulement le débiteur payera un furieux intérêt, mais il ne touchera en espèces qu'une partie de la somme empruntée : le reste, trois mille livres, sera représenté par des hardes, nippes et bijoux, « vieux rogatons » qui ne valent pas deux cents écus : rien de plus ingénieux et de plus plaisant que cette manière d'élever le taux de l'usure. Cléante s'indigne, mais il est réduit à tout accepter. (Scène I.) Pendant qu'il relit le singulier mémoire que lui a apporté son valet, Harpagon rentre au logis, accompagné de maître Simon ; et La Flèche, l'entremetteur, l'emprunteur et l'usurier se trouvent en présence : c'était le père qui prêtait au fils sans le savoir ! C'était le fils qui trouvait dans le père un créancier aussi impitoyable ! Maître Simon s'enfuit, La Flèche va se cacher ; Harpagon et Cléante s'accablent mutuellement de reproches trop mérités. (Scène II.) Voilà une affaire bien commencée

qui se termine fort mal ! Harpagon semble devoir être plus heureux en ce qui concerne son mariage. Frosine, femme d'intrigue, a parlé à la mère de Mariane des projets du vieillard, et la proposition a été accueillie avec joie ; Mariane assistera, le soir même, au contrat du mariage d'Élise. Quant à la dot, Frosine estime qu'elle s'élève à douze mille francs de rente : il est vrai qu'elle la constitue, comme le dit plaisamment Harpagon, de toutes les dépenses que la future ne fera pas ; mais peu importe à l'intrigante ; elle veut que le mariage s'accomplisse, comptant bien, malgré les avertissements de La Flèche (scène V), y trouver son profit. Elle ajoute donc que Mariane n'aime que les vieillards et qu'elle a mille fois raison ; qu'Harpagon est bien mieux fait et bien mieux vêtu que les jeunes gens, etc. ; mais elle a beau accumuler les flatteries et les promesses ; l'avare est ferme à toutes ses attaques et, malgré son adresse, Frosine n'en obtient pas un écu. (Scène VI.)

### ACTE III

Harpagon va recevoir à souper le seigneur Anselme et Mariane ; il fait ses préparatifs et distribue ses ordres : dame Claude aura soin de nettoyer partout, sans trop frotter les meubles, et sera commise au « gouvernement » des bouteilles ; Brindavoine et La Merluche rinceront les verres et donneront à boire avec discrétion, sans provoquer les gens. (Scènes I et II.) Elise aura l'œil sur ce que l'on desservira et fera, ainsi que Cléante, le meilleur accueil à celle que doit épouser son père. (Scènes III et IV.) Quant à maître Jacques, il cumule les fonctions de cocher et de cuisinier ; comme cuisinier, il s'engage à faire bonne chère aux convives, *si on lui donne bien de l'argent* ; mais Valère lui démontre que le mérite d'un habile homme consiste au contraire à faire bonne chère avec peu de dépense, et M. l'intendant se charge de régler lui-même les choses selon les principes d'une prudente hygiène et d'une sage économie. En tant que cocher, maître Jacques déclare qu'il lui est impossible d'atteler le carrosse ; ses chevaux observent des jeûnes si austères qu'ils ne sauraient marcher : « Ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux. » Il se ferait scrupule de leur donner des coups de fouet, et il aime mieux qu'ils meurent sous la main d'un autre. Peu à peu, l'indignation entraîne ce serviteur qui, en dépit qu'il en ait, aime son maître, à dire la vérité tout entière : partout,

on se raille d'Harpagon, on lui lance maint brocard, on ne parle de lui « que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu ». Pour prix de sa franchise, le pauvre garçon ne reçoit que des coups de bâton. (Scène V.) Il veut prendre sa revanche sur cet intendant qu'il déteste, et qui, peut-être, n'est qu'un poltron ; mais l'audace ne lui réussit pas mieux que la sincérité. Battu par Valère, il jure de se venger. (Scène VI.) Cependant Frosine amène Mariane chez son futur époux ; la malheureuse jeune fille, qui a reçu déjà de nombreuses visites de Cléante, sans connaître son nom, et qui se sent près de l'aimer, ne voit pas sans effroi la figure du vieil avare ; elle ne trouve d'adoucissement à sa peine ni dans les étranges consolations de Frosine, ni dans les compliments ridicules d'Harpagon. (Scènes VII, VIII et IX.) Sa surprise est grande lorsqu'elle reconnaît dans son futur beau-fils le jeune homme qui a touché son cœur ; elle échange avec lui, en présence d'Harpagon qui se laisse facilement tromper, des aveux à mots couverts et des promesses de fidélité à peine déguisées. (Scènes X et XI.) Cléante lui offre, au nom et aux frais de son père, une collation délicate ; il ôte du doigt du vieillard une bague enrichie de diamants et supplie Mariane de la garder ; c'est un présent qu'Harpagon lui fait, et l'avare exaspéré n'ose pas dire le contraire (scène XII) ; il se voit forcé d'être galant et généreux malgré lui.

#### ACTE IV

Tandis que Cléante, Mariane et Frosine cherchent les moyens de rompre l'union projetée par Harpagon (scène I), celui-ci aperçoit son fils qui baise la main de sa prétendue belle-mère ; il conçoit des soupçons (scène II) qu'il veut éclaircir. Par une feinte habile, il amène Cléante à lui avouer qu'il aime Mariane et en est aimé ; puis, fort du secret qu'il a surpris, il ordonne à son fils de renoncer à cet amour : le jeune homme indigné d'avoir été trompé se pose ouvertement en rival de son père. (Scène III.) En vain pardi, maître Jacques, dans une scène plaisante, s'efforce de les réconcilier (scène IV) ; la querelle s'échauffe à tel point que le fils oublie le respect dû à un père et que le père maudit et déshérite son enfant. (Scène V.) Mais voici La Flèche qui sort du jardin à la hâte ; il a découvert le trésor d'Harpagon, l'a déterré et l'emporte ; à peine a-t-il le temps d'en avertir Cléante. (Scène VI.)

Harpagon s'est déjà aperçu du vol, et l'on entend ses cris; il pleure, il menace, il supplie, il a perdu la raison, il se meurt; il est mort, il est enterré. Justice! Il veut faire pendre tout le monde, et s'il ne retrouve son argent, il se pendra lui-même après. (Scène VII.)

## ACTE V

Harpagon est allé chercher un commissaire qui va immédiatement commencer l'enquête (scène I); la première personne interrogée est maître Jacques; le cuisinier-cocher a sur le cœur les coups qu'il a reçus de Valère, et il n'attendait qu'une occasion pour en tirer vengeance: l'occasion est toute trouvée; il accuse M. l'intendant d'avoir « fait le coup, » et, bien qu'il soit loin de fournir des indices précis, Harpagon n'a point de doute. (Scène II.) Il prodigue à Valère les reproches et les injures; une confusion fort comique ne leur permet ni de se comprendre, ni de s'expliquer: chacun d'eux ayant sa passion, Valère ne parle que d'Elise et Harpagon ne pense qu'à sa cassette; et lorsque Valère déclare sans ambages qu'il a échangé une promesse de mariage avec la fille de l'avare, celui-ci ne voit dans cet aveu qu'un nouveau sujet de désespoir: « Allons, monsieur le commissaire, dressez-lui-moi son procès, comme larron et comme suborneur. » (Scène III.) En vain Elise supplie, raconte à son père qu'elle a été sauvée d'un grand péril par celui qu'elle aime: Harpagon ne veut rien entendre. (Scène IV.) Voilà un étrange embarras: heureusement le seigneur Anselme arrive à point pour tout éclaircir et pour hâter le dénouement; on reconnaît en lui ce don Thomas d'Alburci, qui n'était point mort, et qui, ayant fait vendre tous ses biens à Naples, se cachait sous un faux nom; il retrouve un fils en Valère, une fille en Mariane: le naufrage qui les avait séparés seize ans auparavant avait jeté cette enfant et sa mère entre les mains de corsaires; rendues à la liberté après un long esclavage, elles étaient venues à Paris pour fuir « l'injustice de leurs parents ». Mais peu importe à Harpagon que la fortune réunisse enfin les membres d'une famille éprouvée par tant de malheurs; il ne se laisse pas gagner par l'attendrissement général et prend le seigneur Anselme à partie pour payer dix mille écus dérobés par Valère. (Scène V.) Celui-ci proteste avec indignation de son innocence et Cléante la prouve en affirmant qu'il sait où est

cachée la cassette et qu'il la rendra si son père lui laisse épouser Mariane. Harpagon ne saurait hésiter longtemps ; sûr qu'Anselme fera les frais des deux mariages, que lui-même ne donnera pas d'argent à ses enfants et recevra pour les noces un habit neuf, il consent à tout : Mariane épousera Cléante, Valère deviendra le mari d'Elise ; Anselme oubliera ses épreuves auprès de sa femme et de ses enfants et Harpagon reverra sa chère cassette.

# L'AVARE

COMÉDIE (1668)

## PERSONNAGES

HARPAGON <sup>1</sup>, père de Cléante et d'Élise, et amoureux de Mariane.

CLÉANTE, fils d'Harpagon, amant de Mariane.

ÉLISE, fille d'Harpagon, amante de Valère.

VALÈRE, fils d'Anselme, et amant d'Élise.

MARIANE, amante de Cléante, et aimée d'Harpagon.

ANSELME, père de Valère et de Mariane.

FROSINE, femme d'intrigue.

MAÎTRE SIMON, courtier.

MAÎTRE JACQUES, cuisinier et cocher d'Harpagon.

LA FLECHE, valet de Cléante.

DAME CLAUDE, servante d'Harpagon.

BRINDAVOINE, } laquais d'Harpagon.

LA MERLUCHE, }

LE COMMISSAIRE, et son Clerc.

La scène est à Paris <sup>2</sup>.

1. Du latin *harpagonem*, harpon, grappin, employé par Plaute dans le sens de *homme avide, voleur*. — ("Αρπη, en grec, se dit de tout instrument crochu : de là, ἀρπάζειν, accrocher, saisir, voler, et ὁ ἄρπαξ (αγός), celui qui ravit, qui pille, qui vole.) Le nom propre Harpagon est devenu un nom commun : il désigne un avare, comme Tartuffe désigne un hypocrite, Alceste un misanthrope, etc., etc.

2. Dans la maison d'Harpagon.



# L'AVARE

COMÉDIE

---

## ACTE I

---

### SCÈNE PREMIÈRE

VALÈRE, ÉLISE

VALÈRE

Hé quoi ! charmante Élise, vous devenez mélancolique, après les obligeantes assurances que vous avez eu la bonté de me donner de votre foi ? Je vous voi<sup>1</sup> soupirer, hélas !

1. Aujourd'hui, les verbes de la deuxième, de la troisième et de la quatrième conjugaison ont une *s* à la première personne du singulier de l'indicatif présent : cette lettre s'est introduite par analogie avec la deuxième personne pendant la seconde moitié du dix-septième siècle. Molière a conservé l'usage de l'ancienne langue, plus conforme à l'étymologie ; (*video* n'avait pas d'*s* ; *vides* en avait une).

Corneille et Racine écrivent de même :

Elvire, où sommes-nous et qu'est-ce que jo voi ?

(Corneille, *Cid*, vers 851.)

... Elle vient, je la voi.

(Racine, *Andromaque*, vers 803.)

... Hol monsieur, je vous tien.

(*Les Plaideurs*, vers 65.)

au milieu de ma joie ! Est-ce du regret, dites-moi, de m'avoir fait heureux ? et vous repentez-vous de cet engagement où<sup>1</sup> mes feux ont pu vous contraindre ?

## ÉLISE

Non, Valère, je ne puis pas me repentir de tout ce que je fais pour vous. Je m'y sens entraîner par une trop douce puissance, et je n'ai pas même la force de souhaiter que les choses ne fussent pas<sup>2</sup>. Mais, à vous dire vrai, le succès<sup>3</sup> me donne de l'inquiétude ; et je crains fort de vous aimer un peu plus que je ne devrais.

## VALÈRE

Eh que pouvez-vous craindre, Élise, dans les bontés que vous avez pour moi ?

## ÉLISE

Hélas ! cent choses à la fois : l'emportement d'un père, les reproches d'une famille, les censures du monde ; mais plus que tout, Valère, le changement de votre cœur,

1. *Où* est ici un pronom adverbial et tient la place de *auquel*. Il faut nous garder de renoncer à cet usage, très fréquent au dix-septième siècle : *où* est beaucoup plus vif et tout aussi clair que les lourdes locutions par lesquelles on l'a remplacé.

Seigneur, voyez l'état où vous me réduisez.

(Racine, *Andromaque*, vers 927.)

— Les *feux*, la *flamme* et autres métaphores analogues sont du vocabulaire de la galanterie, mis à la mode par les romans.

2. Expression un peu vague et qui néanmoins ne manque pas de clarté. Elise fait à Valère des aveux qui, malgré toute la franchise de son honnêteté, doivent lui causer quelque embarras.

3. *Succès* dans le sens de *issue*, *résultat*. — Racine dit de même :

J'allais voir le succès de ses embrassements.

(*Andromaque*, vers 647.)

Voilà donc le succès qu'aura votre ambassade !

(*Ibid.*, vers 765.)

et cette froideur criminelle dont ceux de votre sexe payent le plus souvent les témoignages trop ardents d'une innocente amour<sup>1</sup>.

VALÈRE

Ah! ne me faites pas ce tort<sup>2</sup>, de juger de moi par les autres. Soupçonnez-moi de tout, Élise, plutôt que de manquer à ce que je vous doi<sup>3</sup>. Je vous aime trop pour cela; et mon amour pour vous durera autant que ma vie.

ÉLISE

Ah! Valère, chacun tient les mêmes discours<sup>4</sup>. Tous les hommes sont semblables par les paroles; et ce n'est que les actions qui les découvrent différents<sup>5</sup>.

VALÈRE

Puisque les seules<sup>6</sup> actions font connaître ce que nous

1. *Amour* était primitivement du féminin, comme *honneur* et comme les substantifs abstraits dérivés de mots latins en *or*. Les grammairiens du seizième siècle essayèrent de rendre à ces noms le genre qu'ils avaient dans la langue d'où ils avaient été tirés; ils y réussirent pour *honneur* et en partie pour *amour*, lequel est devenu masculin au singulier (excepté en poésie) tout en restant du féminin au pluriel.

Il sait, car leur *amour* ne peut être ignorée,  
Que de Britannicus Junie est adorée.

(Racine, *Britannicus*, vers 51.)

2. *Tort*, dans le sens d'*injure*. « Il ne faut pas faire à l'éloquence le *tort* de penser qu'elle n'est qu'un art frivole. » (Fénelon.)

3. Pour l'orthographe de ce mot, voyez la note ci-dessus, au sujet de *voi*.

4. Les amants disent toujours la même chose, — « parce que c'est toujours la même chose », répondrait Molière.

5. Nous maintenons l'orthographe de Molière (*différens* au lieu de *différents*) parce que la suppression du *t* au pluriel des participes, des substantifs ou des adjectifs terminés en *ant*, *ent*, est d'un usage constant au dix-septième siècle et au dix-huitième.

6. « Le sage a raison de dire que leurs *seules actions* les peuvent louer », dit Bossuet en parlant des héros; — remarquez la place qu'occupe l'adjectif et la force de sens qui en résulte.

sommes, attendez donc au moins à <sup>1</sup> juger de mon cœur par elles, et ne me cherchez point de crimes dans les injustes craintes d'une fâcheuse <sup>2</sup> prévoyance. Ne m'assassinez point, je vous prie, par les sensibles coups d'un soupçon outrageux; et donnez-moi le temps de vous convaincre, par mille et mille preuves, de l'honnêteté de mes feux.

## ÉLISE

Hélas! qu'avec facilité on se laisse persuader par les personnes que l'on aime! Oui, Valère, je tiens <sup>3</sup> votre cœur incapable de m'abuser. Je crois que vous m'aimez d'un véritable amour <sup>4</sup>, et que vous me serez fidèle : je

1. Il n'attend qu'un prétexte à choisir un époux.

(Racine, *Andromaque*, vers 596.)

(Elle) Attend l'ordre d'un père à choisir un époux.

(Corneille, *Cid*, vers 20.)

Ce tour, fréquemment employé par Bossuet et tous les auteurs de ce temps, est un souvenir de *ad* avec le gérondif en *dum*. — A remplace de même *pour* dans « à vous dire vrai », que nous avons trouvé un peu plus haut, et dans un certain nombre de locutions analogues, telles que : à bien prendre, à bien considérer, à ne vous rien cacher, etc., etc.

2. *Fâcheux* avait alors le sens d'importun, qui entrave les actes ou les projets de quelqu'un :

Que vous êtes fâcheux!...

(*Tartuffe*, vers 852.)

Il y a donc des *Fâcheux* de tout genre, et ils ont fourni à Molière le sujet d'une comédie (1661).

3. *Tenir* dans le sens de regarder comme, estimer pour rappelle la construction latine *ducere*, *habere* avec l'accusatif. Ce tour est fréquent dans Molière.

... Oui, de ma part, je vous tiens préférable....

(*Misanthrope*, vers 268.)

... Malgré nos malheurs, je me tiens trop heureux.

(Racine, *Mithridate*, vers 1637.)

On disait aussi : *tenir pour*...

Il la tient pour sensée et de bon jugement.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 406.)

4. On voit par là qu'en 1668 Molière faisait indifféremment le mot *amour* du masculin et du féminin au singulier. (Voyez ci-dessus la note 1 à la pag. 17.)

n'en veux point du tout douter, et je retranche mon chagrin aux appréhensions du blâme qu'on pourra me donner<sup>1</sup>.

VALÈRE

Mais pourquoi cette inquiétude?

ÉLISE

Je n'aurais rien à craindre si tout le monde vous voyait des yeux dont<sup>2</sup> je vous voi; et je trouve en votre personne de quoi avoir raison aux choses<sup>3</sup> que je fais pour vous. Mon cœur, pour sa défense, a tout votre mérite, appuyé du secours d'une reconnaissance<sup>4</sup> où le ciel m'engage envers vous. Je me représente à toute heure ce péril étonnant, qui commença de nous offrir aux regards l'un de l'autre; cette générosité surprenante qui vous fit risquer votre vie, pour dérober la mienne à la fureur des ondes; ces soins pleins de tendresse, que vous me fites éclater après m'avoir tirée de l'eau; et les hommages assidus de cet ardent amour, que ni le temps ni les difficultés n'ont rebuté, et qui, vous faisant négliger et parens et patrie, arrête vos pas en ces

1. Comprenez : *je borne* mon chagrin. — *Donner du blâme*, par analogie avec l'expression *donner des éloges*.

2. *Dont* signifie *par lequel*, avec lequel; ce tour, dont il serait facile de relever des exemples nombreux, est remarquable par sa vivacité. — Racine a dit presque dans les mêmes termes :

Me voyait-il de l'œil qu'il me voit aujourd'hui ?

(*Andromaque*, vers 463.)

3. *De quoi* répond à l'adverbe conjonctif *unde* que les Latins employaient le même pour relier à la proposition principale une subordonnée complétive. — *Aux choses* pour *dans les choses*; nous avons déjà remarqué que la préposition *à* remplace souvent *pour*, *dans*, etc.

4. Longage un peu maniéré et qui rappelle le style des précieuses : nul n'y échappait entièrement, même parmi ceux qui le raillaient avec le plus d'esprit et de raison.

lieux, y tient en ma faveur votre fortune déguisée<sup>1</sup>, et vous a réduit, pour me voir, à vous revêtir de l'emploi de domestique<sup>2</sup> de mon père. Tout cela fait chez moi sans doute un merveilleux effet; et c'en est assez à mes yeux, pour me justifier l'engagement où<sup>3</sup> j'ai pu consentir; mais ce n'est pas assez, peut-être, pour le justifier aux autres; et je ne suis pas sûre qu'on entre dans mes sentiments.

## VALÈRE

De tout ce que vous avez dit, ce n'est que par mon seul amour que je prétends<sup>4</sup>, auprès de vous, mériter quelque chose; et, quant aux scrupules que vous avez, votre père lui-même ne prend que trop soin de vous justifier à tout

1. *Y tient*, dans le sens de *retenir*, *garder*, *maintenir* :

Écoutez moins ce bruit qui vous *tient* alarmée.

(Racine, *Alexandre*, vers 618.)

Ce dévouement, cette «*générosité surprenante*», ces hommages assidus », ces difficultés vaincues sont bien dans le goût romanesque et auraient plu sans doute à la *Magdelon* des *Précieuses ridicules*, qui proclame que «*le mariage ne doit jamais arriver qu'après les autres aventures* ». (Voyez les *Précieuses ridicules*, scène IV.) — Mais ce qui oblige Valère à cacher sa fortune, c'est le caractère d'Harpagon, et nous ne pouvons reprocher à Molière d'être tombé dans le défaut qu'il avait critiqué chez autrui; le déguisement de Valère n'est pas une invention gratuite et banale : l'avarice du père d'Elise explique tout ce qui se passe d'étrange dans sa maison.

— Notons dans ce passage deux alexandrins qui se sont glissés dans la même phrase :

« En ma faveur votre fortune déguisée »

et, une ligne plus haut :

« Vous faisant négliger et parens et patrie. »

2. *Domestique* ne signifiait pas seulement *serviteur à gages*, mais tout homme retenu par des fonctions quelconques auprès d'un autre homme et faisant partie de sa maison (*domus*).

3. *Où* pour *auquel*; nous avons déjà remarqué ce tour, qu'il serait regrettable de voir disparaître de notre langue.

4. Molière écrivait *je prétens*, comme plus bas *j'attens*, *je prens*, etc... — «*Mon seul amour* », comme plus haut «*les seules actions* ». (Voyez la note.)

le monde; et l'excès de son avarice, et la manière austère dont il vit avec ses enfans, pourraient autoriser des choses plus étranges<sup>1</sup>. Pardonnez-moi, charmante Élise, si j'en parle ainsi devant vous. Vous savez que sur ce chapitre on n'en peut pas dire de bien. Mais enfin, si je puis, comme je l'espère, retrouver mes parens, nous n'aurons pas beaucoup de peine à nous le rendre favorable. J'en attends des nouvelles avec impatience, et j'en irai chercher moi-même, si elles tardent à venir<sup>2</sup>.

ÉLISE

Ah! Valère, ne bougez<sup>3</sup> d'ici, je vous prie, et songez seulement à vous bien mettre dans l'esprit de mon père.

VALÈRE

Vous voyez comme je m'y prends, et les adroites complaisances qu'il m'a fallu mettre en usage pour m'introduire à son service; sous quel masque de sympathie et de rapports de sentimens je me déguise pour lui plaire, et quel personnage<sup>4</sup> je joue tous les jours avec lui, afin d'acquérir sa tendresse. J'y fais des progrès admirables; et j'éprouve que, pour gagner les hommes, il n'est point de meilleure voie que de se parer à leurs yeux de leurs inclinations, que

1. Dans cette *exposition* de la pièce, Molière répond d'avance aux critiques qu'on pourrait lui adresser : il se justifie lui-même en justifiant Elise et Valère. La Bruyère aussi a dit avec dureté : « Il y a d'étranges pères, etc., » (*De l'homme*); mais, pas plus que l'auteur de *l'Avare*, il n'a songé à porter atteinte à l'autorité paternelle; il n'a fait que s'indigner contre ceux dont les vices dégradent, aux yeux de leurs propres enfans, le caractère respectable de la paternité.

2. Nous prévoyons qu'elles *ne tarderont pas trop* et le dénouement, ainsi préparé de longue main, n'aura rien qui nous surprenne.

3. *Ne suffit* à exprimer la défense; *pas* et *point* qu'on y ajoute d'ordinaire, n'étant pas des termes négatifs et servant simplement à préciser la négation, ne sont pas indispensables.

4. On dit en latin *personam ferre*, porter un *masque*, c'est-à-dire jouer un rôle, un *personnage*.

de donner dans leurs maximes, encenser leurs défauts, et applaudir à ce qu'ils font. On n'a que faire<sup>1</sup> d'avoir peur de trop charger la complaisance; et la manière dont on les joue<sup>2</sup> à beau être visible, les plus fins toujours sont de grandes dupes du côté de la flatterie; et il n'y a rien de si impertinent<sup>3</sup> et de si ridicule qu'on ne fasse avaler, lorsqu'on l'assaisonne<sup>4</sup> en louanges. La sincérité souffre un peu au métier que je fais : mais, quand on a besoin des hommes, il faut bien s'ajuster à eux; et puisqu'on ne saurait les gagner que par là, ce n'est pas la faute de ceux qui flattent, mais de ceux qui veulent être flattés.

## ÉLISE

Mais que ne tâchez-vous aussi à<sup>5</sup> gagner l'appui de mon

1. Pur latinisme devenu une expression très française dans le sens de : *je n'ai pas besoin*.

2. *Jouer* quelqu'un, au figuré, le *tromper*, avec une nuance de raillerie ; *abuser* sa dupe et s'en moquer tout ensemble. Molière avait déjà dit dans *l'Etourdi* :

Mettez, pour me *jouer*, vos flûtes mieux d'accord.

(Vers 186.)

3. C'est le sens primitif et véritable du mot *impertinent* : il s'applique à la personne qui fait ou qui dit, — à la chose qui est faite ou qui est dite mal à propos.

*L'impertinent!* sans lui j'étais dehors.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 562.)

4. On dit plus souvent *assaisonner de...* Ce terme était fréquemment employé par les contemporains de Molière dans le sens figuré. — Remarquez comme la métaphore est exactement suivie : les louanges relèvent de leur goût agréable l'impertinent et le ridicule et le font *avalier*. On trouve une figure analogue dans les *Femmes savantes*, acte III, scène II. Trissotin parle d'une épigramme, *plat* de huit vers, auquel il joindra le *ragoût* d'un sonnet qui a passé pour avoir quelque délicatesse.

Il est de sel attique *assaisonné* partout,

Et vous le trouverez, je crois, d'assez bon goût.

5. Il semble qu'au XVII<sup>e</sup> siècle on employait indifféremment *tâcher à* et *tâcher de...*

Je vois qu'envers mon frère on tâche à me noircir.

(*Tartuffe*, vers 1144.)



frère, en cas que la servante s'avisât de révéler notre secret?

VALÈRE

On ne peut pas ménager l'un et l'autre; et l'esprit du père et celui du fils sont des choses si opposées, qu'il est difficile d'accommoder ces deux confidences ensemble. Mais vous, de votre part, agissez auprès de votre frère, et servez-vous de l'amitié qui est entre vous deux, pour le jeter dans nos intérêts. Il vient. Je me retire. Prenez ce temps pour lui parler, et ne lui découvrez de notre affaire que ce que vous jugerez à propos.

ÉLISE

Je ne sais si j'aurai la force de lui faire cette confidence.

## SCÈNE II

CLÉANTE, ÉLISE

CLÉANTE

Je suis bien aise de vous trouver seule, ma sœur; et je brûlais de vous parler, pour m'ouvrir<sup>1</sup> à vous d'un secret.

Je m'excite contre elle et tâche à la braver.

(Racine, *Britannicus*, vers 497.)

M. Littré distingue *tâcher de... faire des efforts pour venir à bout de...* et *tâcher à..., s'efforcer de, travailler à.* — Dans ce dernier sens, on emploie aussi le pronom adverbial *y* : *j'y tâcherai.*

1. *S'ouvrir à quelqu'un*, c'est lui révéler ses pensées, lui faire ses confidences, lui découvrir ses secrets. Le sens de ce verbe apparaît nettement dans ces vers de Racine :

Vous savez un secret que, tout prêt à *s'ouvrir*,  
Mon cœur a mille fois voulu vous découvrir.

(Bajazet, vers 1491-92.)

ÉLISE

Me voilà prête à vous ouïr, mon frère. Qu'avez-vous à me dire?

CLÉANTE

Bien des choses, ma sœur, enveloppées dans un mot. J'aime.

ÉLISE

Vous aimez?

CLÉANTE

Oui, j'aime. Mais, avant que d'aller plus loin, je sais que je dépends d'un père, et que le nom de fils me soumet à ses volontés; que nous ne devons point engager notre foi sans le consentement de ceux dont nous tenons le jour; que le ciel les a faits les maîtres de nos vœux, et qu'il nous est enjoint de n'en disposer que par leur conduite<sup>1</sup>; que n'étant prévenus<sup>2</sup> d'aucune folle ardeur, ils sont en état de se tromper bien moins que nous, et de voir beaucoup mieux ce qui nous est propre<sup>3</sup>; qu'il en faut plutôt croire les lumières

1. *Conduite* contient à la fois l'idée de direction et celle de *sagesse, prudence*; c'est le *consilium* des Latins. « Rome avait une peine extrême à les réduire (les Samnites), malgré la valeur et la *conduite* de Papirius Cursor. » (Bossuet, *Hist. univ.*, partie I. — Huitième époque.)

2. *Prévenir* a ici le sens de : *inspirer d'avance* des sentiments favorables ou défavorables à quelqu'un.

Misérable! il s'en va lui *prévenir* l'esprit.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 851.)

Deux choses toutes contraires nous *préviennent* également : l'habitude et la nouveauté.

(La Bruyère, *Des Jugements*.)

3. Ce qui nous *convient*, ce qui peut nous être utile. « Ce texte... devient *propre* à mon lamentable sujet. »

(Bossuet, *Or. fun. d'Henriette d'Angleterre*.)

de leur prudence que l'aveuglement de notre passion ; et que l'emportement de la jeunesse nous entraîne le plus souvent dans des précipices fâcheux. Je vous dis tout cela, ma sœur, afin que vous ne vous donniez pas la peine de me le dire ; car enfin, mon amour ne veut rien écouter, et je vous prie de ne me<sup>1</sup> point faire de remontrances.

ÉLISE

Vous êtes-vous engagé, mon frère, avec celle que vous aimez ?

CLÉANTE

Non ; mais j'y suis résolu ; et je vous conjure, encore une fois, de ne me point apporter de raisons pour m'en dissuader.

ÉLISE

Suis-je, mon frère, une si étrange personne ?

CLÉANTE

Non, ma sœur, mais vous n'aimez pas. Vous ignorez la douce violence qu'un tendre amour fait sur nos cœurs ; et j'appréhende votre sagesse.

ÉLISE

Hélas ! mon frère, ne parlons point de ma sagesse. Il n'est personne qui n'en manque du moins une fois en sa vie ; et, si je vous ouvre mon cœur, peut-être serai-je à vos yeux bien moins sage que vous.

1. Remarquez la place du pronom régime mis avant *point*, comme un peu plus bas : « Je vous conjure... de ne *me* point apporter de raisons », etc...

CLÉANTE

Ah! plutôt au ciel que votre âme, comme la mienne....

ÉLISE

Finissons auparavant votre affaire, et me<sup>1</sup> dites qui est celle que vous aimez.

CLÉANTE

Une jeune personne qui loge depuis peu en ces quartiers, et qui semble être faite pour donner de l'amour à tous ceux qui la voient. La nature, ma sœur, n'a rien formé de plus aimable; et je me sentis transporté, dès le moment que je la vis. Elle se nomme Mariane, et vit sous la conduite d'une bonne femme<sup>2</sup> de mère, qui est presque toujours malade, et pour qui cette aimable fille a des sentiments d'amitié<sup>3</sup> qui ne sont pas imaginables. Elle la sert, la plaint et la console avec une tendresse qui vous toucherait l'âme. Elle se prend d'un air le plus charmant du monde aux choses qu'elle fait, et l'on voit briller mille grâces en toutes ses actions, une douceur pleine d'attraits, une bonté toute en-

1. Construction qui donne plus de précision et plus d'énergie à la phrase (au lieu de *dites-moi*). C'est l'usage constant au XVII<sup>e</sup> siècle et même au XVIII<sup>e</sup> de placer ainsi le pronom complément avant le verbe, dans les phrases où deux impératifs se suivent.

... Va, cours, vole et nous venge.

(Corneille, le *Cid*, vers 289.)

2. *Bonne femme* signifiait alors vieille femme; de même *bonhomme* avait le sens de vieillard : on a donc eu tort de reprocher à Balzac un manque de cœur pour avoir dit : « *Mon bonhomme de père* » et à Dangean un manque de respect pour avoir écrit : « On apprit la mort du *bonhomme* Corneille. » Il fallait entendre : Mon *vieux* père... le *vieux* Corneille.

3. Ce mot désignait alors toute espèce d'affection.

Vos serments m'ont tantôt juré tant d'amitié.

(Racine, *Andromaque*, vers 903.)

gageante, une honnêteté adorable, une....<sup>1</sup> Ah! ma sœur, je voudrais que vous l'eussiez vue!<sup>2</sup>

ÉLISE

J'en<sup>3</sup> vois beaucoup, mon frère, dans les choses que vous me dites; et, pour comprendre ce qu'elle est, il me suffit que vous l'aimiez<sup>4</sup>.

CLÉANTE

J'ai découvert sous main qu'elles ne sont pas fort accommodées<sup>5</sup>, et que leur discrète conduite<sup>6</sup> a de la peine à

1. Cléante, tout rempli de son sujet, croit n'en avoir pas assez dit et les expressions lui manquent, comme à Orgon faisant l'éloge de Tartuffe.

C'est un homme... qui... ha... un homme....

Et la dupe de l'hypocrite ajoute même un peu plus loin, comme fait ici le fils d'Harpagon :

Ha! si vous aviez vu comme j'en fis rencontre.

(Tartuffe, vers 281.)

2. Molière, toujours attentif à rendre ses amants intéressants, ne fonde pas uniquement l'amour de Cléante pour Mariane sur les charmes dont cette jeune personne est ornée; il y ajoute l'attrait non moins puissant et universel de la vertu, de la bonté. C'est ainsi que, dans les *Fourberies de Scapin*, suivant les traces de Térence, il rend Octave amoureux d'Hya-cinthe, à la seule vue des larmes si touchantes que lui fait verser la mort de sa mère. (Auger.)

3. Pronom qui ne se rapporte à aucun substantif exprimé, mais qui n'en est pas moins fort clair : Je vois beaucoup *de qualités, de vertus*...

4. *Que vous l'aimiez* exprime un fait certain, indépendant; c'est pour cette raison que le verbe est à l'indicatif, le mode de l'affirmation. *Ceci (à savoir que vous l'aimiez) me suffit*.

5. C'est-à-dire qu'elles n'ont pas beaucoup de bien, qu'elles ne sont pas *à l'aise*. — Accommodé, dans ce sens, vieillit aujourd'hui, était encore fort usité au XVIII<sup>e</sup> siècle.

6. *Discrète conduite*, sage économie. — *Le peu* de bien... *Le peu*... *le trop* sont d'un emploi très fréquent à cette époque.

... Tout semble impossible à *son peu* de vigueur.

(Corneille, *Polyeucte*, vers 700.)

J'abuse, cher ami, de ton *trop* d'amitié.

(Andromaque, vers 795.)

étendre à tous leurs besoins le peu de bien qu'elles peuvent avoir. Figurez-vous, ma sœur, quelle joie ce peut être, que de relever la fortune d'une personne que l'on aime; que de donner adroitement quelques petits secours aux modestes nécessités d'une vertueuse famille; et concevez quel déplaisir ce m'est de voir que, par l'avarice d'un père, je sois dans l'impuissance de goûter cette joie, et de faire éclater à cette belle aucun témoignage de mon amour.

## ÉLISE

Oui, je conçois assez, mon frère, quel doit être votre chagrin.

## CLÉANTE

Ah! ma sœur, il est plus grand qu'on ne peut croire. Car, enfin, peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous <sup>1</sup>? que cette sécheresse étrange où l'on nous fait languir? Et que nous servira d'avoir du bien, s'il ne nous vient que dans le temps que nous ne serons plus dans le bel âge d'en jouir? et si, pour m'entretenir même, il faut que maintenant je m'engage de tous côtés; si je suis réduit avec vous à chercher tous les jours les secours des marchands, pour avoir moyen de porter des habits raisonnables? Enfin, j'ai voulu vous parler pour m'aider à sonder mon père sur les sentiments où <sup>2</sup> je suis; et, si je l'y trouve contraire, j'ai résolu d'aller en d'autres lieux, avec cette aimable personne, jouir de la fortune que le Ciel voudra nous offrir. Je fais chercher partout, pour ce dessein, de l'argent à emprunter; et si vos affaires, ma sœur, sont semblables aux miennes, et qu'il

1. Expression d'une grande énergie : cette épargne *exercée* sur ces jeunes gens nous paraît une cruauté, une sorte de châtement immérité et de supplice.

2. Où pour dans lesquels. (Voyez la note 1 à la page 16.)

faillie que notre père s'oppose à nos désirs, nous le quitterons<sup>1</sup> là tous deux, et nous affranchirons de cette tyrannie où nous tient depuis si longtemps son avarice insupportable<sup>2</sup>.

ÉLISE

Il est bien vrai que tous les jours il nous donne, de plus en plus, sujet de regretter la mort de notre mère, et que....

CLÉANTE

J'entends sa voix. Éloignons-nous un peu pour nous<sup>3</sup> achever notre confidence ; et nous joindrons après nos forces pour venir attaquer la dureté de son humeur.

### SCÈNE III

HARPAGON, LA FLÈCHE

HARPAGON

Hors d'ici tout à l'heure<sup>4</sup>, et qu'on ne réplique pas. Al-

1. *Quitter* se prend très bien dans le sens de *laisser, abandonner*...

Votre compassion, lui répondit l'arbuste,  
Part d'un bon naturel ; mais *quittez* ce souci.

(La Fontaine, *Le Chêne et le Roseau*.)

2. L'avarice insupportable du père, voilà la cause et, dans une certaine mesure, la justification des fautes des enfants : Harpagon rend Cléante et Elise coupables, et c'est son châtiement ; il retrouvera sa cassette, soit ; mais il n'aura pas l'amour, il n'obtiendra pas le respect de sa famille.

3. *Variante*. — Éloignons-nous un peu pour achever notre confidence.

4. Euclion, dans l'*Aulularia* de Plaute, chasse de même son esclave Staphyla :

*Exi, inquam ! age, exil exeundum hercle tibi hinc est foras.*

(Acte I, scène 1, vers 1.)

lons, que l'on détaille de chez moi, maître juré<sup>1</sup> filou, vrai gibier de potence.

LA FLÈCHE à part

Je n'ai jamais rien vu de si méchant que ce maudit vieillard ; et je pense, sauf correction, qu'il a le diable au corps<sup>2</sup>.

HARPAGON

Tu murmures entre tes dents<sup>3</sup> ?

LA FLÈCHE

Pearquoi me chassez-vous<sup>4</sup> ?

1. Les *jurés*, dans les corporations, étaient les hommes qui avaient prêté les serments exigés par la maîtrise. — Les *maîtres jurés* veillaient à l'observation des statuts et règlements adoptés par les corps d'artisans. Un *maître juré filou* est donc un filou qui satisfait à toutes les conditions de son métier. — *Non fur, sed trifur*. Gibier de potence rappelle un vers de Plauté :

*Continuo hercle ego te dedam discipulam cruci.*

(*Aulularia*, acte I, scène I, vers 20.)

2. L'Euchon de Plaute dit de son esclave :

*Scelestio rem me hac anu certe scio*

*Vidissee numquam.....*

(Vers 21 de la scène I, acte I.)

et Staphyla dit de son maître :

*Nescio pol, quæ illunc hominem intemperie tenent.*

(Acte I, scène II, vers 5.)

3. *At ut scelesti sola secum murmurat !*

(Acte I, scène I, vers 13.)

4. *Nam me qua causa extrusisti ex ædibus ?*

demande Staphyla à son maître, et celui-ci répond :

*Tibi ego rationem reddam, stimulorum seges ?*

— Crois-tu que je vais te rendre mes comptes, *champ planté d'aiguillons* ? (On piquait les esclaves avec des aiguillons.)



HARPAGON

C'est bien à toi, pendard, à me demander des raisons !  
Sors vite, que je ne<sup>1</sup> t'assomme.

LA FLÈCHE

Qu'est-ce que je vous ai fait ?

HARPAGON

Tu m'as fait, que je veux que tu sortes.

LA FLÈCHE

Mon maître, votre fils, m'a donné ordre de l'attendre.

HARPAGON

Va-t'en l'attendre dans la rue, et ne sois point dans ma maison, planté tout droit comme un piquet, à observer ce qui se passe, et faire ton profit de tout. Je ne veux point avoir sans cesse devant moi un espion de mes affaires ; un traître, dont les yeux maudits<sup>2</sup> assiègent toutes mes actions, dévorent ce que je possède, et furettent de tous côtés pour voir s'il n'y a rien à voler.

1. Ellipse qui donne beaucoup de vivacité à la phrase (*de peur que je ne t'assomme*).

2. Métaphores qui n'ont rien d'outré dans la bouche d'un homme emporté par sa passion ; les yeux de La Flèche deviennent des ennemis qui assiègent, qui dévorent : il est impossible de parler avec plus de force. -- Plaute avait dit :

*Circumspectatrix cum oculis emissiciis!*

(Acte I, scène I, vers 2.)

(*Emissiciis* est un mot heureusement forgé par l'auteur latin : des regards que Staphyla envoie à la découverte.)

## LA FLÈCHE

Comment diantre<sup>1</sup> voulez-vous qu'on fasse pour vous voler? Êtes-vous un homme<sup>2</sup> volable<sup>2</sup>, quand vous renfermez toutes choses, et faites sentinelle jour et nuit?

## HARPAGON

Je veux renfermer ce que bon me semble et faire sentinelle comme il me plaît. Ne voilà pas de mes mouchards<sup>3</sup> qui prennent garde à ce qu'on fait! (Bas, à part.) Je tremble qu'il n'ait soupçonné quelque chose de mon argent<sup>4</sup>. (Haut.) Ne serais-tu point homme à faire courir le bruit que j'ai chez moi de l'argent caché?

## LA FLÈCHE

Vous avez de l'argent caché<sup>5</sup>?

1. *Diantre*, euphémisme pour *diable*, employé comme exclamation, sorte de jurement adouci.

Et qui *diantre* vous pousse à vous faire imprimer?

(*Misanthrope*, vers 363.)

— Rabelais appelle le diable *le grand vilain diantre d'enfer*.

2. *Ego intus servem? An, ne quis adis auferat?*

*Nam hic apud nos nihil est aliud quæsti furibus.*

(Plaute, *Aulul.*, Acte I, sc. III, vers 4 et 5.)

3. *Voilà de mes mouchards*. — Le pronom possessif ne désigne pas ici un objet qui appartient à celui qui parle; il exprime plutôt la familiarité et le dédain. — *Mouchard*, terme de mépris pour *espion*; vient peut-être de *mouche*, qu'on emploie dans le même sens.

4. ... *Nimisquæ ego hanc metuo male,*

.....  
*Neu persentiscat, aurum ubi est absconditum.*

(*Aulularia*, Acte I, sc. I, vers 22 et 23.)

5. Le vice d'Harpagon l'a rendu un objet de mépris pour ses serviteurs : La Flèche se plaît à exciter son inquiétude; il raille, il « raisonne », il est impertinent : mais, dans son insolence, il touche si juste, que son maître, faute de bonnes raisons, en est réduit à dire des injures et à faire des menaces.

HARPAGON

Non, coquin, je ne dis pas cela. (A part.) J'enrage. (Haut.) Je demande si, malicieusement, tu n'irais point faire courir le bruit que j'en ai ?

LA FLÈCHE

Hé ! que nous importe que vous en ayez, ou que vous n'en ayez pas, si c'est pour nous la même chose ?

HARPAGON, levant la main pour donner un soufflet à La Flèche

Tu fais le raisonneur ; je te baillerai de ce raisonnement-ci par<sup>4</sup> les oreilles. Sors d'ici, encore une fois.

LA FLÈCHE

Eh bien ! je sors.

HARPAGON

Attends. Ne m'emportes-tu rien ?

LA FLÈCHE

Que vous emporterais-je ?

HARPAGON

Viens, ça, que je voie. Montre-moi tes mains.

LA FLÈCHE

Les voilà.

HARPAGON

Les autres<sup>2</sup>.

1. Par a le sens de *au travers de*, *par le travers de*....

2. Marmontel prétend que *les autres* est une faute du comédien qui s'est glissée dans l'impression et qu'il faut lire *l'autre*. Nous ne voyons pas ce

LA FLÈCHE

Les autres?

HARPAGON

Oui.

LA FLÈCHE

Les voilà.

HARPAGON, montrant les hauts-de-chausses de La Flèche

N'as-tu rien mis ici dedans<sup>1</sup>?

que la pensée gagnerait à cette correction et nous nous en tenons au texte publié sous les yeux de Molière (qui était du reste le *comédien* dont parle Marmontel). — On connaît le sévère jugement de Fénelon sur ce trait comique : « Je soutiens contre Molière qu'un avare qui n'est point fou ne va jamais jusqu'à vouloir regarder dans la troisième main de l'homme qu'il soupçonne de l'avoir volé. » (*Lettre sur les occupations de l'Académie*, ch. VII.) Molière n'a pas dit *la troisième main*, et la critique de Fénelon n'atteint que Plaute, dans l'*Aulularia* duquel Euclion s'adresse en ces termes à son esclave :

... *Ostende huc manus.*

— *Em tibi.* — *Ostende.* — *Eccas.* — *Video. Age, ostende etiam tertiam.*  
(Acte IV, sc. II, vers 32-33.)

La précision du mot *tertiam* rend le cri d'Euclion invraisemblable ; celui d'Harpagon nous paraît au contraire fort naturel : l'avare cherche les mains qui l'ont volé, et, comme celles de La Flèche sont vides, il en demande d'autres, sans réflexion, parce que le propre de la passion est de troubler l'esprit qu'elle possède. Il nous semble donc que, loin de blâmer Molière, il faudrait le louer d'avoir si bien compris l'intention de Plaute et de l'avoir rendue beaucoup mieux que n'avait fait Plaute lui-même.

Il n'est pas sans intérêt de rapprocher de ce trait un passage d'une comédie imprimée en 1663 (le *Riche vilain*, par Chappuzeau). Crispin soupçonne Philipin, valet de son neveu, de lui avoir dérobé quelque chose.

... Ça, montre-moi ta main.

— Tenez. — L'autre. — Tenez, voyez jusqu'à demain.

— L'autre. — Allez la chercher. En ai-je une douzaine?

1.

... *Agedum, excutedum pallium.*— *Tuo arbitratu* — *Ne inter tunicas habeas...*

(Aulularia, Acte IV, sc. II, vers 38-39.)

LA FLÈCHE

Voyez vous-même.

HARPAGON, tâtant le bas des chausses de La Flèche

Ces grands hauts-de-chausses sont propres à devenir les recéleurs<sup>1</sup> des choses qu'on dérobe ; et je voudrais qu'on en eût fait pendre quelqu'un.

LA FLÈCHE, à part

Ah ! qu'un homme comme cela mériterait bien ce qu'il craint ! et que j'aurais de joie à le voler<sup>2</sup> !

HARPAGON

Euh ?

LA FLÈCHE

Quoi ?

HARPAGON

Qu'est-ce que tu parles de voler ?

1. Les *hauts-de-chausses* (l'édition *princeps* porte : *haut-de-chausses*) sont des *recéleurs*, comme les mains sont des *voleurs* — et c'étaient ces mains-là, celles qui avaient volé, que l'avare prétendait trouver. Cette expression *hauts-de-chausses recéleurs* confirme donc à nos yeux notre opinion au sujet de « les autres ». — Le *haut-de-chausse* était le vêtement qui couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux et qui, en se retrécissant, est devenu la culotte, — et, en s'allongeant, le pantalon. Il se terminait au *haut* des bas ou *chausses*.

2. Exclamation fort naturelle, qui prépare habilement le vol de la cassette. Dans Plaute :

*Emortuom ego me mavelim leto malo,  
Quam non ego illi dem hodie insidias seni.*

(*Aulularia*, Acte IV, sc. III, vers 1 et 2.)

LA FLÈCHE

Je vous dis que vous fouillez<sup>1</sup> bien partout pour voir si je vous ai volé.

HARPAGON

C'est ce que je veux faire.

Harpagon fouille dans les poches de La Flèche.

LA FLÈCHE à part

La peste soit<sup>2</sup> de l'avarice, et des avaricieux !

HARPAGON

Comment ? que dis-tu ?

LA FLÈCHE

Ce que je dis ?

HARPAGON

Oui ; qu'est-ce que tu dis d'avarice, et d'avaricieux ?

LA FLÈCHE

Je dis que la peste soit de l'avarice, et des avaricieux.

HARPAGON

De qui veux-tu parler ?

LA FLÈCHE

Des avaricieux.

1. Variante... Que vous fouilliez bien. — La réponse d'Harpagon : « c'est ce que je veux faire », nous paraît rendre la variante préférable au texte de la première édition.

2. Ellipse facile à suppléer de la conjonction *que*. — On dit également *la peste soit de quelqu'un* et *la peste soit quelqu'un* (dans ce dernier cas, il y a ellipse du verbe *faire* : *la peste soit fait* cet homme, — comme le prouve ce vers de Molière :

*La peste soit fait l'homme et sa chienne de face.*

(École des femmes.)

HARPAGON

Et qui sont-ils, ces avaricieux?

LA FLÈCHE

Des vilains<sup>1</sup>, et des ladres.

HARPAGON

Mais qui est-ce que tu entends par là?

LA FLÈCHE

De quoi vous mettez-vous en peine?

HARPAGON

Je me mets en peine de ce qu'il faut.

LA FLÈCHE

Est-ce que vous croyez que je veux parler de vous<sup>2</sup>? —

1. *Vilain* (du latin *villa*, maison de campagne, qui a donné au bas-latin *villanus* homme des champs), homme de la campagne, paysan, *qui n'est pas noble* : de là l'adjectif *vilain*, *vilaine* qui se prend en mauvaise part, dans tous les sens opposés à celui de *noble*, *généreux*, tels que : grossier, déshonnête, méchant, dangereux et particulièrement *avare*. Le substantif *vilenie* a des acceptions analogues. — *Ladre*, selon M. Littré, était le nom vulgaire du Lazare de l'évangile, « de celui qui, couvert d'ulcères, était à la porte du riche, et que le moyen âge disait lépreux... Le mot est bien fait, l'accent étant sur *la*, *lázūrus*. » *Ladre* a désigné en effet l'homme atteint de la lèpre, *ladrerie*; cette maladie amenait, disait-on, l'insensibilité physique; le mot s'est donc appliqué naturellement à l'insensibilité morale; *ladre* est devenu dès lors synonyme de *dur*, *insensible*, *avare*. — *La vilenie*, c'est l'*avarice grossière* et *avilissante*; la *ladrerie*, c'est l'*avarice dure* et *impitoyable* : Harpagon mérite ces noms injurieux, que lui donne indirectement son valet, car ce *type* de l'avare réunit toutes les nuances de la passion qu'il personnifie.

2. La pire des insolences est celle qui frappe juste.

HARPAGON

Je crois ce que je crois ; mais je veux que tu me dises à qui tu parles quand tu dis cela.

LA FLÈCHE

Je parle... je parle à mon bonnet.

HARPAGON

Et moi, je pourrais bien parler à ta barrette<sup>1</sup>.

LA FLÈCHE

M'empêcherez-vous de maudire les avaricieux ?

HARPAGON

Non ; mais je t'empêcherai de jaser, et d'être insolent. Tais-toi.

LA FLÈCHE

Je ne nomme personne.

HARPAGON

Je te rosserai, si tu parles.

LA FLÈCHE

Qui se sent morveux, qu'il<sup>2</sup> se mouche.

1. Locution proverbiale : *parler ferme et de près à quelqu'un*. Ici, le sens est plus fort et plus menaçant (tel que celui du verbe familier *calotter*, formé d'un substantif qui, comme *barrette*, désigne une coiffure). — La *barrette* était un bonnet plat, porté par les laquais et les paysans. Aujourd'hui, on appelle ainsi le bonnet carré et rouge des cardinaux. — Rapprochez de *barrette* le mot *béret*, qui se dit de la coiffure ronde et plate en usage surtout dans les Pyrénées.

2. Expression proverbiale et très familière : elle est bien placée dans la bouche d'un valet. — L'ellipse de *celui* et l'inversion lui donnent beaucoup d'énergie. On dit d'ordinaire : *qui se sent morveux se mouche*, (celui) qui se sent coupable d'une faute prend pour lui la critique générale qui en est faite.



HARPAGON

Te tairas-tu?

LA FLÈCHE

Oui, malgré moi.

HARPAGON

Ha, ha.

LA FLÈCHE, montrant à Harpagon une des poches de son justaucorps

Tenez, voilà encore une poche. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON

Allons, rends-le-moi sans te fouiller<sup>1</sup>.

LA FLÈCHE

Quoi ?

HARPAGON

Ce que tu m'as pris.

LA FLÈCHE

Je ne vous ai rien pris du tout.

HARPAGON

Assurément?

LA FLÈCHE

Assurément.

HARPAGON

Adieu. Va-t'en à tous les diables<sup>2</sup>!

1. Sans que je te fouille. — Plaute :

*Jam scrulari mitto. Redde huc ! — Quid reddam ? — An, nugas agis. Certe habes. — Habeo ego ? quid habeo ? — Non dico : audire expetis. Id meum, quidquid habes, redde. — Insanis : perscrutatus es Tuo arbitrato, neque tui me quidquam invenisti penes.*

(*Aulularia*, Acte IV, sc. II, vers 43-47.)

2. .... hic nihil habet. Abi, quo lubet

— *Juppiter te dique perdant !*

(*Aulularia*, Acte IV, sc. II, vers 49 et 50.)

LA FLÈCHE a part

Me voilà fort bien congédié.

HARPAGON

Je te le mets sur ta conscience<sup>1</sup>, au moins.

## SCÈNE IV

HARPAGON

Voilà un pendard de valet qui m'incommode fort ; et je ne me plais point à voir ce chien de boiteux-là<sup>2</sup>. Certes, ce n'est pas une petite peine que de garder chez soi une grande somme d'argent<sup>3</sup> ; et bienheureux qui a tout son fait bien placé, et ne conserve seulement que ce qu'il faut pour sa dépense. On n'est pas peu embarrassé à inventer, dans toute une maison, une cache<sup>4</sup> fidèle ; car, pour moi, les coffres-forts me sont suspects, et je ne veux jamais m'y fier. Je les tiens justement une franche amorce à vo-

1. Précaution superflue, puisque Harpagon a fouillé partout : c'est un trait de caractère dont rien, dans Plaute, n'a pu donner l'idée à Molière, toujours créateur, même lorsqu'il imite.

2. Le rôle de *La Flèche* était joué par Béjart cadet, comédien fort aimé du parterre et qui s'était estropié peu de temps avant la représentation de *l'Avare*. Molière fit accepter sur la scène l'infirmité de cet acteur en la prêtant au valet de Cléante.

3. *Nunc ibo, ut visam, estne ita aurum, ut condidi,  
Quod me sollicitat plurimum miserum modis.*

(*Aulularia*, Acte I, sc. I, vers 26-27.)

4. Cache, endroit où l'on peut cacher quelque chose, se cacher soi-même,

.... Je sais, sire, une cache,  
Et ne crois pas qu'autre que moi la sache.

(*La Fontaine, Le Renard, le Singe et les Animaux.*)

leurs, et c'est toujours la première chose que l'on va attaquer.

## SCÈNE V

HARPAGON; ÉLISE et CLÉANTE *parlant ensemble, et restant dans le fond du théâtre.*

HARPAGON, *se croyant seul*

Cependant je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré dans mon jardin dix mille écus qu'on me rendit hier. Dix mille écus en or chez soi est une somme assez... (A part, apercevant Élise et Cléante.) O ciel ! je me serai trahi moi-même. La chaleur m'aura emporté ; et je crois que j'ai parlé haut en raisonnant <sup>1</sup> tout seul. (A Cléante et à Élise.) Qu'est-ce ?

CLÉANTE

Rien, mon père.

HARPAGON

Y a-t-il longtemps que vous êtes là

ÉLISE

Nous ne venons que d'arriver.

HARPAGON

Vous avez entendu...

CLÉANTE

Quoi ? mon père.

1. *Raisonner*, dans le sens de discourir.

Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,  
D'un ton gravement fou s'est mise à *raisonner*.

(Boileau, Sat. III, vers 159-160.)

HARPAGON

Là....

ÉLISE

Quoi ?

HARPAGON

Ce que je viens de dire.

CLÉANTE

Non.

HARPAGON

Si fait, si fait.

ÉLISE

Pardonnez-moi.

HARPAGON

Je voi<sup>1</sup> bien que vous en avez ouï quelques mots. C'est que je m'entretenais en moi-même de la peine qu'il y a aujourd'hui à trouver de l'argent ; et je disais qu'il est bienheureux qui peut avoir dix mille écus chez soi.

CLÉANTE

Nous feignons<sup>2</sup> à vous aborder, de peur de vous interrompre.

1. Nous avons déjà remarqué cette particularité de l'orthographe des verbes de la 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> conjugaison, et nous la conservons comme un détail curieux pour l'histoire de la langue (Voy. p. 16, note 7.)

2. *Feignons*, nous *hésitions*. — Dans ce sens, le verbe *feindre* se construit, comme ici, avec *à* lorsqu'il n'est pas accompagné d'une négation, — avec *de* lorsqu'il est accompagné d'une négation.

Si l'ardeur de mes feux a pu vous émouvoir,  
Vous ne devez point *feindre* à me le faire voir.

(*Misanthrope*, vers 1589-1590.)

S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils *ne feignent point* de leur faire servir un simple hachis.

(La Bruyère, Théoph. *De l'épargne sordide*.)

HARPAGON

Je suis bien aise de vous dire cela, afin que vous n'alliez pas prendre les choses de travers, et vous imaginer que je dise que c'est moi qui ai dix mille écus.

CLÉANTE

Nous n'entrons point dans vos affaires.

HARPAGON

Plût à Dieu que je les eusse, dix mille écus!

CLÉANTE

Je ne crois pas....

HARPAGON

Ce serait une bonne affaire pour moi.

ÉLISE

Ce sont des choses....

HARPAGON

J'en aurais bon besoin.

CLÉANTE

Je pense que....

HARPAGON

Cela m'accommoderait fort <sup>1</sup>.

. Dans Plaute, Euclion répète sans cesse qu'il est pauvre, ce qui est fort bien; mais Harpagon dit la même chose, ce qui est encore mieux, parce qu'on sait le contraire. Euclion est pauvre, et est à peu près dans le cas du savetier de La Fontaine, à qui ses cent écus tournent la tête; il a trouvé dans sa maison un trésor dans un pot de terre que son grand-père avait enfoui. Dans l'*Avare* de Molière, ce trésor n'a pas été trouvé; il a été amassé, ce qui vaut beaucoup mieux; de plus, Harpagon est riche et connu pour tel, ce qui rend son avarice plus odieuse et moins excusable.

(La Harpe.)

ÉLISE

Vous êtes....

HARPAGON

Et je ne me plaindrais pas, comme je le fais, que le temps est misérable.

CLÉANTE

Mon Dieu, mon père, vous n'avez pas lieu de vous plaindre; et l'on sait que vous avez assez de bien.

HARPAGON

Comment ? j'ai assez de bien ! Ceux qui le disent en ont menti<sup>1</sup>. Il n'y a rien de plus faux ; et ce sont des coquins qui font courir tous ces bruits-là.

ÉLISE

Ne vous mettez point en colère.

HARPAGON

Cela est étrange, que mes propres enfants me trahissent et deviennent mes ennemis ?

CLÉANTE

Est-ce être votre ennemi, que de dire que vous avez du bien ?

HARPAGON

Oui, de pareils discours, et les dépenses que vous faites, seront cause qu'un de ces jours on me<sup>2</sup> viendra chez moi

1. La violence même d'Harpagon le trahirait, si l'on pouvait douter de sa richesse.

2. Chez les auteurs du dix-septième siècle, quand les pronoms régimes dépendent d'un infinitif qui lui-même dépend d'un autre verbe,

couper la gorge, dans la pensée que je suis tout cousu de pistoles<sup>1</sup>.

CLÉANTE

Quelle grande dépense est-ce que je fais

HARPAGON

Quelle? Est-il rien de plus scandaleux, que ce somptueux équipage<sup>2</sup> que vous promenez par la ville? Je querrellais hier votre sœur; mais c'est encore pis. Voilà qui crie vengeance au ciel; et, à vous prendre depuis les pieds jusqu'à la tête, il y aurait là de quoi faire une bonne constitution<sup>3</sup>. Je vous l'ai dit vingt fois, mon fils, toutes vos manières me déplaisent fort; vous donnez furieusement dans<sup>4</sup> le marquis; et, pour aller ainsi vêtu, il faut bien que vous me dérobiez.

CLÉANTE

Hé! comment vous dérober?

l'usage à peu près constant en prose et le plus fréquent de beaucoup en vers, est de mettre le pronom *avant le verbe qui régit l'infinitif*, tandis que le nôtre est de le mettre après ce verbe.

(M. Marty-Laveaux, *Introd. gram. au Lexique de Racine*, dans la collection des *Grands écrivains de la France*.)

1. « Terme de compte qui se disait de dix livres tournois, et qui se dit aujourd'hui de dix francs. »

(Littré, *Diction.*, article *Pistole*.)

2. *Équipage* se dit familièrement des *vêtements* de quelqu'un.

Vous ne me dites rien de tout mon *équipage*?

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 315.)

3. De quoi *constituer une rente*.

4. *Donner dans*, se laisser aller à...

Puisque vous y *donnez*, dans ces vices du temps...

(*Misanthrope*, vers 58.)

— Le *marquis*, l'extérieur, les habitudes, les mœurs, le caractère des *marquis en général*; ce substantif est ici une sorte de terme générique et collectif.

Que sais-je ? Où pouvez-vous donc prendre de quoi entretenir l'état<sup>1</sup> que vous portez ?

CLÉANTE

Moi, mon père ? c'est que je joue ; et, comme je suis fort heureux, je mets sur moi tout l'argent que je gagne.

HARPAGON

C'est fort mal fait. Si vous êtes heureux au jeu, vous en devriez profiter, et mettre à honnête intérêt l'argent que vous gagnez, afin de le trouver un jour<sup>2</sup>. Je voudrais bien savoir, sans parler du reste, à quoi servent tous ces rubans dont vous voilà lardé<sup>3</sup> depuis les pieds jusqu'à la tête ; et si une demi-douzaine d'aiguillettes ne suffit pas pour attacher un haut-de-chausses. Il est bien nécessaire d'employer de l'argent à des perruques, lorsque l'on peut porter des cheveux de son cru<sup>4</sup> qui ne coûtent rien ! Je vais

1. *État* a ici le sens exact de *parure* ; il s'applique d'ordinaire, non seulement aux vêtements, mais à la manière de vivre : *tenir un grand état*, avoir un *grand état de maison*.

Vous êtes dépensière ; et cet *état* me blesse,  
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse.

(*Tartuffe*, vers 29 et 30.)

2. Mettre de l'argent de côté *pour le trouver un jour* est un principe de sage économie par lequel l'avare excuse l'usure qu'il pratique et voudrait voir pratiquer à son fils. Nous sommes féconds en sophismes et nous trouvons facilement d'honnêtes raisons pour justifier nos vices aux yeux des autres et à nos propres yeux.

3. *Lardé de rubans* ; — *cousu de pistoles* un peu plus haut : c'est la passion qui inspire ces métaphores vives et énergiques ; loin d'être le partage des savants, elles sont fréquentes dans la langue populaire, et l'on a eu raison de dire qu'il se faisait plus de figures de rhétorique un jour de marché à la halle que pendant une année entière à l'Académie.

4. Expression pittoresque ; — *qui ne coûtent rien* est un trait de caractère.



gager qu'en perruques et rubans, il y a du moins vingt pistoles; et vingt pistoles rapportent par année dix-huit livres six sols huit deniers, à ne les placer qu'au denier douze<sup>1</sup>. *donc = cent* *en 12 = 12* *12*

CLÉANTE

Vous avez raison.

HARPAGON

Laissons cela, et parlons d'autre affaire. (Apercevant Cléante et Elise qui se font des signes.) Hé! (Bas, à part.) Je crois qu'ils se font signe l'un à l'autre de me voler ma bourse<sup>2</sup>. (Haut.) Que veulent dire ces gestes-là?

ÉLISE

Nous marchandons, mon frère et moi, à qui parlera le premier, et nous avons tous deux quelque chose à vous dire.

HARPAGON

Et moi, j'ai quelque chose aussi à vous dire à tous deux.

CLÉANTE

C'est de mariage, mon père, que nous désirons vous parler.

HARPAGON

Et c'est de mariage aussi que je veux vous entretenir.

1. A ne les placer pour si on ne les place. — Au denier douze, c'est-à-dire, en prélevant un denier sur douze, deux deniers sur vingt-quatre, environ huit sur cent; cet honnête intérêt est donc de huit un tiers pour cent, comme on dirait aujourd'hui.

2. La passion rapporte tout à soi et interprète à mal les actions les plus naturelles : elle rend égoïste et soupçonneux. — La leçon morale ressort de chaque phrase dans ces admirables scènes.

ÉLISE

Ah ! mon père

HARPAGON

Pourquoi ce cri ? Est-ce le mot, ma fille, ou la chose, qui vous fait peur ?

CLÉANTE

Le mariage peut nous faire peur à tous deux, de la façon que vous pouvez l'entendre ; et nous craignons que nos sentiments ne soient pas d'accord avec votre choix.

HARPAGON

Un peu de patience. Ne vous alarmez point. Je sais ce qu'il faut à tous deux<sup>1</sup> ; et vous n'aurez, ni l'un ni l'autre, aucun lieu de vous plaindre de tout ce que je prétends faire. Et, pour commencer par un bout (à Cléante,) avez-vous vu, dites-moi, une jeune personne appelée Mariane, qui ne loge pas loin d'ici ?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Et vous ?

ÉLISE

J'en ai ouï parler.

HARPAGON

Comment, mon fils, trouvez-vous cette fille ?

1. Il devrait le savoir en effet, puisque les parents « n'étant prévenus d'aucune folle ardeur, sont en état de se tromper » bien moins que leurs enfants. — Mais la passion de l'avare ne lui laisse pas cette impartialité qui assure le jugement et donne la clairvoyance ; il est aveuglé plus que son fils, et, par là, il perd cette autorité paternelle que Molière n'a pas prétendu diminuer par ses peintures aussi morales que spirituelles.

CLÉANTE

Une fort charmante personne.

HARPAGON

Sa physionomie ?

CLÉANTE

Tout honnête, et pleine d'esprit.

HARPAGON

Son air, et sa manière<sup>1</sup> ?

CLÉANTE

Admirables, sans doute.

HARPAGON

Ne croyez-vous pas qu'une fille comme cela mériterait assez que l'on songeât à elle ?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Que ce serait un parti souhaitable ?

CLÉANTE

Très souhaitable.

1. Ces termes sont à peu près synonymes (*species habitusque corporis*) ; ils désignent tous les deux l'apparence extérieure d'une personne ; mais il semble que le premier est plus général et que le second exprime une idée plus particulière : la *manière* de quelqu'un est ce je ne sais quoi de distinctif et de personnel qui se remarque dans les gestes, dans la démarche, dans les moindres mouvements. — C'est de ce sens de *manière*, devenu très rare, qu'est dérivé celui du pluriel *les manières* de quelqu'un.

HARPAGON

Qu'elle a toute la mine de faire un bon ménage<sup>1</sup>?

CLÉANTE

Sans doute.

HARPAGON

Et qu'un mari aurait satisfaction avec elle?

CLÉANTE

Assurément.

HARPAGON

Il y a une petite difficulté; c'est que j'ai peur qu'il n'y ait pas avec elle tout le bien qu'on pourrait prétendre<sup>2</sup>.

CLÉANTE

Ah! mon père, le bien n'est pas considérable<sup>3</sup>, lorsqu'il est question d'épouser une honnête personne.

HARPAGON

Pardonnez-moi, pardonnez-moi. Mais ce qu'il y a à dire,

1. *Bon ménage* signifie ici *sage conduite, sage manière d'agir, de diriger une maison*; ce sens se rattache facilement à celui de : *ordre, économie*.

2. *Prétendre*, avec un régime direct, est très fréquent au dix-septième siècle dans l'acception de : *exiger, réclamer comme un droit*.

Et moi, je ne prétends que la mort d'un parjure.

(Racine, *Andromaque*, vers 1481.)

3. C'est-à-dire n'est pas une chose importante, une chose à considérer — Cléante ne se montre si désintéressé que parce qu'il croit que Mariane lui est destinée par son père : c'est de sa fiancée qu'il pense faire l'éloge; c'est pour son propre mariage qu'il plaide; — il ne saurait soupçonner les projets d'Harpagon.

c'est que, si l'on n'y trouve pas tout le bien qu'on souhaite, on peut tâcher de regagner cela sur autre chose<sup>1</sup>.

CLÉANTE

Cela s'entend.

HARPAGON

Enfin, je suis bien aise de vous voir dans mes sentiments ; car son maintien honnête et sa douceur m'ont gagné l'âme, et je suis résolu de<sup>2</sup> l'épouser, pourvu que j'y trouve quelque bien.

CLÉANTE

Euh ?

HARPAGON

Comment ?

CLÉANTE

Vous êtes résolu, dites-vous....

HARPAGON

D'épouser Mariane.

CLÉANTE

Qui ? Vous, vous ?

HARPAGON

Oui, moi, moi ; moi. Que veut dire cela ?

CLÉANTE

Il m'a pris tout à coup un éblouissement, et je me re-re d'ici.

125 N 16

1. On voit que l'Avare ne perd pas la tête ; c'est un caprice, une bizarrerie et non l'amour qui lui a fait concevoir l'idée d'épouser une jeune fille ; et, dans cette circonstance comme dans toute autre, il calcule et pèse les bénéfices possibles.

2. On dit également bien *résolu à* et *résolu de*.

HARPAGON

Cela ne sera rien. Allez vite boire dans la cuisine un grand verre d'eau claire<sup>1</sup>.

*économie*

## SCÈNE VI

HARPAGON, ÉLISE

HARPAGON

*mon père (Harpagon)*

Voilà de mes damoiseaux fluets<sup>2</sup>, qui n'ont non plus de vigueur que des poules. C'est là, ma fille, ce que j'ai résolu pour moi. Quant à ton frère, je lui destine une certaine veuve dont, ce matin, on m'est venu parler; et, pour toi, je te donne au seigneur Anselme.

ÉLISE

Au seigneur Anselme?

1. Remède peu coûteux. Harpagon ne dit pas un mot qui ne trahisse sa préoccupation constante. — Cléante avait raison de dire à sa sœur : « Peut-on rien voir de plus cruel que cette rigoureuse épargne qu'on exerce sur nous? »

2. Voilà de mes damoiseaux, comme plus haut : *ne voilà pas de mes mouchards* .. Nous avons remarqué la nuance dédaigneuse que le *possessif* donnait à ce tour de phrase. — *Damoiseau* se dit d'abord des jeunes nobles qui n'avaient pas encore été armés chevaliers; par dérivation, ce mot s'appliqua plus tard aux jeunes gens élégants, empressés auprès des dames, gracieux et efféminés. (Jusqu'au seizième siècle, on employait la forme *damoisel*, d'où le féminin *damoiselle*, jeune fille noble.)

— Molière écrit *flouet* et non *fluét*; c'est l'orthographe admise au dix-septième siècle, ce qui prouve que ce mot est un diminutif de *flou*, employé au moyen âge et au quinzième siècle par Villon dans le sens de *délicat, faible, maigre*. Aujourd'hui, *flou* est encore usité comme terme de peinture : un pinceau *flou*, c'est-à-dire gracieux et léger; *peindre flou*, peindre avec délicatesse et légèreté, en fondant les teintes (peut-être saisi-ton là l'origine du mot, le latin *fluidus*).

HARPAGON

Oui; un homme mûr, prudent et sage, qui n'a pas plus de cinquante ans, et dont on vante les grands biens<sup>1</sup>.

ÉLISE, elle fait une révérence

Je ne veux point me marier, mon père, s'il vous plaît.

HARPAGON, il contrefait sa révérence

Et moi, ma petite fille, ma mie, je veux que vous vous mariiez, s'il vous plaît.

ÉLISE, faisant encore la révérence

Je vous demande pardon, mon père.

HARPAGON, contrefaisant Élise

Je vous demande pardon, ma fille.

ÉLISE

Je suis très humble servante au seigneur Anselme; mais (faisant encore la révérence), avec votre permission, je ne l'épouserai point<sup>2</sup>.

1. Dont on vante les grands biens! Voilà la principale qualité du seigneur Anselme aux yeux d'Harpagon. C'est grâce à elle que cet homme « qui n'a pas plus de cinquante ans », paraît mûr, et non point vieux; rien de plus spirituel que ces *euphémismes* involontaires.

2. Dans presque toutes les comédies de Molière il y a une jeune fille qu'on veut marier contre son gré. Le talent du poète est d'avoir varié cette situation uniforme par le seul effet du caractère et du ton des personnages. Elise n'a point appris à respecter son père. Ce seul trait suffit pour donner de la nouveauté à une situation qui est cependant la même que celle de Mariane dans le *Tartuffe* et d'Henriette dans les *Femmes savantes*.

HARPAGON

Je suis votre très humble valet; mais *même* (contrefaisant Élise),  
avec votre permission, vous l'épouserez dès ce soir.

ÉLISE

Dès ce soir?

HARPAGON

Dès ce soir.

ÉLISE, faisant encore la révérence

Cela ne sera pas, mon père.

HARPAGON, contrefaisant encore Élise

Cela sera, ma fille.

ÉLISE

Non.

HARPAGON

Si.

ÉLISE

Non, vous dis-je.

HARPAGON

Si, vous dis-je.

ÉLISE

C'est une chose où vous ne me réduirez point. *complet*

HARPAGON

C'est une chose où je te réduirai.



ÉLISE

Je me tuerai <sup>1</sup> plutôt que d'épouser un tel mari.

HARPAGON

Tu ne te tueras point et tu l'épouseras. Mais voyez quelle audace ! A-t-on jamais vu une fille parler de la sorte à son père ?

ÉLISE

Mais a-t-on jamais vu un père marier sa fille de la sorte <sup>2</sup> ?

HARPAGON

C'est un parti où il n'y a rien à redire, et je gage que tout le monde approuvera mon choix.

1. Ainsi dans le *Tartuffe*.

DORINE.

Sur cette autre union quelle est donc votre attente ?

MARIANE.

De me donner la mort, si l'on me violente.

DORINE.

Fort bien. C'est un recours où je ne songeais pas.  
Vous n'avez qu'à mourir pour sortir d'embarras.  
Le remède sans doute est merveilleux. J'enrage  
Lorsque j'entends tenir ces sortes de langage.

(*Tartuffe*, vers 613 à 619.)

Harpagon est de l'avis de Dorine, et il a raison de répondre à sa fille *tu ne te tueras point* ; mais il a grand tort d'ajouter *et tu l'épouseras*.

2. Réponse d'une impitoyable justesse : dans cette famille troublée, c'est le père qui a toujours les premiers torts ; c'est lui qui, en rendant son autorité odieuse et méprisable, détruit dans le cœur de ses enfants l'affection et le respect. L'auteur ne cherche donc pas, encore une fois, à justifier les enfants rebelles ; il avertit les pères qu'ils doivent se montrer dignes du noble caractère dont la nature les a revêtus.

ÉLISE

Et moi, je gage qu'il ne saurait être approuvé d'aucune personne raisonnable.

HARPAGON, apercevant Valère de loin

Voilà Valère. Veux-tu qu'entre nous deux nous le fassions juge de cette affaire ?

ÉLISE

J'y consens.

HARPAGON

Te rendras-tu à son jugement ?

ÉLISE

Oui. J'en passerai par ce qu'il dira <sup>1</sup>.

HARPAGON

Voilà qui est fait.

## SCÈNE VII

VALÈRE, HARPAGON, ÉLISE

HARPAGON

Ici, Valère. Nous t'avons élu pour nous dire qui a raison, de ma fille ou de moi.

1. Elise accepte cet arbitre avec empressement, parce qu'elle est sûre d'avoir gain de cause ; elle oublie que Valère doit ménager Harpagon et qu'il s'est condamné, pour rester auprès de la fille, à flatter tous les caprices du père : de là tout le comique de la scène suivante.

VALÈRE

C'est vous, monsieur, sans contredit.

HARPAGON

Sais-tu bien de quoi nous parlons ?

VALÈRE

Non. Mais vous ne sauriez avoir tort, et vous êtes toute<sup>1</sup> raison.

HARPAGON

Je veux, ce soir, lui donner pour époux un homme aussi riche que sage ; et la coquine me dit au nez qu'elle se moque de le prendre<sup>2</sup>. Que dis-tu de cela ?

VALÈRE

Ce que j'en dis ?

HARPAGON

Oui.

VALÈRE

Eh, eh !

HARPAGON

Quoi ?

1. *Tout*, ainsi construit, prend le sens de *entier*, *plein*, *sans réserve*.

« On s'élève par cette passion, et on devient *toute grandeur*. »  
(Pascal, *Pass. de l'Amour*.)

2. *Se moquer* signifie ici *se garder* d'une chose que l'on trouve désagréable et même ridicule.

Je me *moquerais* fort de prendre un tel époux.

(*Tartuffe*, vers 579.)

## VALÈRE

Je dis que, dans le fond, je suis de votre sentiment; et vous ne pouvez pas que vous n'ayez raison<sup>1</sup>. Mais aussi n'a-t-elle pas tort tout à fait, et....

## HARPAGON

Comment? Le seigneur Anselme est un parti considérable; c'est un gentilhomme qui est noble, doux, posé, sage, et fort accommodé<sup>2</sup> et auquel il ne reste aucun enfant de son premier mariage. Saurait-elle mieux rencontrer?

## VALÈRE

Cela est vrai. Mais elle pourrait vous dire que c'est un peu précipiter les choses et qu'il faudrait au moins quelque temps pour voir si son inclination pourrait s'accommoder avec.....

## HARPAGON

C'est une occasion qu'il faut prendre vite aux cheveux<sup>3</sup>.

1. Pur *latinisme* : *non possum quin*, je ne puis m'empêcher de, il faut que je, il est indispensable que je...

Je ne puis cette fois *que je ne* les excuse.

(Boileau, sat. X, vers 422.)

2. Un *gentilhomme qui est noble*, trait dirigé contre les larrons de noblesse, fort nombreux du temps de Molière. — Nous avons remarqué plus haut *accommodé*, dans le sens de *à l'aise, riche*. — Dans Plaute :

*Ætatem meam scis? — Scio, esse grandem, item ut pecuniam.*

(*Aulularia*, Acte II, sc. II, vers 37.)

3. Expression vive et image très juste. Les anciens représentaient l'*occasion* sous la forme d'une femme chauve par derrière, n'ayant qu'une tresse de cheveux sur le devant de la tête : si on ne la saisit pas dès qu'elle se présente et qu'on la laisse passer, on ne trouve plus de prise pour la retenir.

Je trouve ici un avantage, qu'ailleurs je ne trouverais pas ;  
et il s'engage à la prendre sans dot.

VALÈRE

Sans dot ?

HARPAGON

Oui.

VALÈRE

Ah ! je ne dis plus rien. Voyez-vous, voilà une raison  
tout à fait convaincante ; il se <sup>1</sup> faut rendre à cela.

HARPAGON

C'est pour moi une épargne considérable.

VALÈRE

Assurément ; cela ne reçoit point de contradiction. Il est  
vrai que votre fille vous peut représenter que le mariage  
est une plus grande affaire qu'on ne peut croire ; qu'il y  
va d'être heureux ou malheureux toute sa vie, et qu'un  
engagement qui doit durer jusqu'à la mort ne se doit jamais  
faire qu'avec de grandes précautions.

HARPAGON

Sans dot !

VALÈRE

Vous avez raison. Voilà qui décide tout ; cela s'entend. Il

1. Sur la place occupée par ce pronom devant un verbo qui régit l'infinitif, voyez la note 2 à la page 44. — Nous trouvons également plus bas « ne se doit jamais faire », et « qui ne les voudraient point sacrifier ».  
— C'est un usage constant, sur lequel nous ne reviendrons pas.

y a des gens qui pourraient <sup>1</sup> vous dire qu'en de telles occasions l'inclination d'une fille est une chose, sans doute, où l'on doit avoir de l'égard, et que cette grande inégalité d'âge, d'humeur et de sentiments rend un mariage sujet à des accidens <sup>2</sup> très fâcheux.

HARPAGON

Sans dot !

VALÈRE

Ah ! il n'y a pas de réplique à cela. On le sait bien. Qui diantre peut aller là-contre ? Ce n'est pas qu'il n'y ait quantité de pères qui aimeraient mieux ménager la satisfaction de leurs filles <sup>3</sup> que l'argent qu'ils pourraient donner ; qui ne les voudraient point sacrifier à l'intérêt, et chercheraient, plus que toute autre chose, à mettre dans un mariage cette douce conformité qui sans cesse y maintient l'honneur, la tranquillité et la joie, et que...

HARPAGON

Sans dot ! <sup>4</sup>

1. L'embarras de Valère est fort plaisant ; n'osant dire franchement ce qu'il pense, il emploie un détour commode pour expliquer sa pensée. — Ainsi agit la prude Arsinoé dans le *Misanthrope* (acte III, scène v), lorsqu'elle veut faire de mauvais compliments à Célimène, sans en prendre la responsabilité :

Hier j'étais chez des *gens* de vertu singulière,  
Où sur vous du discours on tourna la matière.

à quoi Célimène répond spirituellement :

En un lieu, l'autre jour, où je faisais visite,  
Je trouvai quelques *gens* d'un très rare mérite....

2. Molière supprime le *t* dans tous les mots analogues. (Voyez la note 5 à la page 17.)

3. La *satisfaction* de sa fille est la seule chose à laquelle Harpagon ne pense pas : l'argent lui tient lieu de toute affection.

4. L'idée de ce fameux *sans dot !* est dans Plaute, mais quel merveilleux parti Molière a su en tirer ! — Dans l'*Aulularia*, le riche Mégadore

VALÈRE

Il est vrai. Cela ferme la bouche à tout. Sans dot ! Le moyen de résister à une raison comme celle-là ?

HARPAGON (Il regarde vers le jardin)

Ouais ! Il me semble que j'entends un chien qui aboie. N'est-ce point qu'on en voudrait à mon argent ? (A Valère.) Ne bougez<sup>1</sup>, je reviens tout à l'heure.

## SCÈNE VIII

ÉLISE, VALÈRE

ÉLISE

Vous moquez-vous, Valère, de lui parler comme vous faites ?

demande en mariage la fille d'Euclyon, qui a trouvé un trésor, mais veut, de crainte des voleurs, être regardé comme pauvre.

M... *Eam desponde mi.* — E. *At nihil est dotis quod dem.* — M. *Ne duas, Dum modo morata recte veniat, dotata est satis.*

E. *Eo dico ne me thesauros repperisse censeas.*

(Acte II, sc. II, vers 61-63.)

... M. *Mihi despondes filiam?* — E. *Illis legibus, Cum illa dote, quam tibi dixi.* — M. *Sponden ergo?* — E. *Spondeo. M. Istuc di bene vortant!* — E. *Faxint! Illud facito ut memineries Convenisse, ut ne quid dotis mea ad te adferret filia...*

(Acte II, sc. II, vers 76-79.)

1. Dans Plaute, Euclyon quitte aussi subitement son interlocuteur pour aller faire une visite à son trésor.

... E. *Verum intervisam domum.*

M. *Quo abis?* — E. *Jam huc ad te revortar: nam est, quod invisam domum.*

(Acte II. sc. II, vers 25-26.)

Tous les jours il avait l'œil au guet ; et, la nuit,  
Si quelque chat faisait du bruit,  
Le chat prenait l'argent...

(La Fontaine, *Le Savetier et le Financier.*)

VALÈRE

C'est pour ne point l'aigrir, et pour en venir mieux à bout. Heurter de front ses sentimens est le moyen de tout gâter, et il y a de certains esprits qu'il ne faut prendre qu'en biaisant; des tempéramens ennemis de toute résistance; des naturels rétifs, que la vérité fait cabrer<sup>1</sup>, qui toujours se roidissent contre le droit chemin de la raison, et qu'on ne mène qu'en tournant où l'on veut les conduire. Faites semblant de consentir à ce qu'il veut, vous en viendrez mieux à vos fins, et....

ÉLISE.

Mais ce mariage, Valère?

VALÈRE

On cherchera des biais pour le rompre.

ÉLISE

Mais quelle invention trouver, s'il se doit conclure ce soir?

VALÈRE

Il faut demander un délai, et feindre quelque maladie.

ÉLISE]

Mais on découvrira la feinte, si l'on appelle des médecins.

VALÈRE

Vous moquez-vous? Y connaissent-ils quelque chose<sup>2</sup>?

1. Horace offre un exemple d'une image analogue :

*Cui male si palpere, recalcitrat undique tutus.*

(Sat. liv. II, 1, vers 20.)

2. On sait de quelles railleries Molière a poursuivi les médecins; et l'histoire de la médecine au XVII<sup>e</sup> siècle justifie en grande partie le dédain



Allez, allez, vous pourrez avec eux avoir quel<sup>1</sup> mal il vous plaira, ils vous trouveront des raisons pour vous dire d'où cela vient.

## SCÈNE IX

HARPAGON, ÉLISE, VALÈRE

HARPAGON, à part, dans le fond du théâtre

Ce n'est rien, Dieu merci.

VALÈRE, sans voir Harpagon

Enfin, notre dernier recours, c'est que la fuite nous peut mettre à couvert de tout, et si votre amour, belle Élise, est capable d'une fermeté..... (Apercevant Harpagon.) Oui, il faut qu'une fille<sup>2</sup> obéisse à son père. Il ne faut point qu'elle re-

que le célèbre comique professait pour les hommes, plus pédants que savants, qui exploitaient la crédulité publique. Si ces plaisanteries paraissent un peu froides aujourd'hui, c'est que la médecine s'est transformée et qu'elle s'est élevée à la dignité d'une science et d'un art.

1. *Quel* répond ici exactement à son étymologie latine, *qualem*, qui exprime la qualité.

« Mettez-vous dans *quelle* situation il vous plaira, la prière l'adoucit... »

(Massillon, *Carême*, prière 2.)

Nous ne l'employons plus guère que dans les phrases exclamatives ou interrogatives.

*Quel* il m'a vu jadis et *quel* il me retrouve.

(Racine.)

*Quelle* heure est-il ? — Ou dans les interrogations indirectes

On ne sait bien souvent *quelle* mouche le pique.

(Boileau.)

2. Ainsi, dans *Les Plaideurs* de Racine, L'Intimé, parlant de Léandre à Isabelle, change brusquement de ton en apercevant Chicaneau :

... Il ne dort non plus que votre père.

Il se tourmente ; il vous... fera voir aujourd'hui

Que l'on ne gagne rien à plaider contre lui.

(*Les Plaideurs*, vers 361-362.)

garde comme, un mari est fait, et lorsque la grande raison de *sans dot* s'y rencontre, elle doit être prête à prendre tout ce qu'on lui donne<sup>1</sup>.

HARPAGON

Bon. Voilà bien parlé, cela!

VALÈRE

Monsieur, je vous demande pardon si je m'emporte un peu et prends la hardiesse de lui parler comme je fais<sup>2</sup>.

HARPAGON

Comment! j'en suis ravi, et je veux que tu prennes sur elle un pouvoir absolu. (A Élise.) Oui, tu as beau fuir, je lui donne l'autorité que le ciel me donne sur toi, et j'entends que tu fasses tout ce qu'il te dira<sup>3</sup>.

VALÈRE, à Élise

Après cela, résistez à mes remontrances.

1. Ce *tout ce qu'on lui donne* rappelle la comique ironie de Dorine :

Non, il faut qu'une fille obéisse à son père,  
Voulût-il lui donner un singe pour époux.

(Tartuffe, vers 654-655.)

2. Le verbe *faire* remplace souvent un autre verbe qu'il dispense de répéter :

Il l'appelle son frère et l'aime dans son âme  
Cent fois plus qu'il ne *fait* mère, fils, fille et femme.

(Tartuffe, vers 185-186.)

... Par ce choix Alce montre en effet  
Qu'elle m'estime autant que Rome vous *a fait*.

(Corneille, Horace, vers 458.)

3. Il n'y a là ni exagération, ni mauvaise plaisanterie : la passion rend aveugle ; elle détruit les sentiments les plus naturels et jusqu'au bon sens.

SCÈNE X

HARPAGON, VALÈRE

VALÈRE

Monsieur, je vais la suivre, pour lui continuer les leçons que je lui faisais.

HARPAGON

Oui; tu m'obligeras. Certes....

VALÈRE

Il est bon de lui tenir un peu la bride haute<sup>1</sup>.

HARPAGON

Cela est vrai. Il faut...

VALÈRE

Ne vous mettez pas en peine, je crois que j'en viendrai à bout.

HARPAGON

Fais, fais. Je m'en vais faire un petit tour en ville, et reviens tout à l'heure.

VALÈRE, adressant la parole à Élise, et, s'en allant du côté par où elle est sortie

Oui, l'argent est plus précieux que toutes les choses du

1. Métaphore facile à saisir et fort usitée; *tenir la bride haute* ou *la bride courte* signifie *mener* quelqu'un avec sévérité et rudesse. *Tenir la bride* (sans adjectif qui en modifie le sens) équivaut simplement à *conduire*, *diriger*, *mettre un frein à...*

monde, et vous devez rendre grâces au ciel de l'honnête homme<sup>1</sup> de père qu'il vous a donné. Il sait ce que c'est que de vivre. Lorsqu'on s'offre de<sup>2</sup> prendre une fille sans dot, on ne doit point regarder plus avant. Tout est renfermé là-dedans ; et *sans dot* tient lieu de beauté, de jeunesse, de naissance, d'honneur, de sagesse et de probité<sup>3</sup>.

## HARPAGON

Ah ! le brave garçon ! Voilà parlé comme un oracle. Heureux qui peut avoir un domestique de la sorte.

1. *Honnête homme* a, au XVII<sup>e</sup> siècle, un sens fort étendu ; il s'applique, non seulement à l'homme *honorable*, mais à celui dont les mœurs sont polies, l'esprit cultivé, qui est d'un commerce agréable, qui évite le ridicule.

2. Construction assez rare ; on dit plutôt *s'offrir* à....

Puisqu'il *s'offre* à vous voir, croyez qu'il veut la paix.

(Racine, *Thébaïde*, vers 801.)

Quelques Anglais de Dunquerque *s'offrirent* de lui donner les clefs.

(Racine, *Notes hist.*)

3. Ironie sanglante ; mais l'avare n'y voit que l'expression fidèle de sa propre pensée. Valère n'exagère rien en effet et résume avec exactitude les sentiments d'Harpagon.

FIN DU PREMIER ACTÉ.

*1. Gauthier de la Roche*

## ACTE II

---

### SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, LA FLÈCHE

CLÉANTE

Ah ! traître que tu es, où t'es-tu donc allé fourrer ? Ne t'avais-je donc pas donné ordre...

LA FLÈCHE.

Oui, monsieur, et je m'étais rendu ici pour vous attendre de pied ferme ; mais monsieur votre père, le plus malgracieux des hommes, m'a chassé dehors malgré moi, et j'ai couru risque d'être battu.

CLÉANTE

Comment va notre affaire ? Les choses pressent plus que jamais ; et, depuis que je t'ai vu, j'ai découvert que mon père est mon rival.

LA FLÈCHE

Votre père amoureux ?

CLÉANTE

Oui, et j'ai eu toutes les peines du monde à lui cacher le trouble où <sup>1</sup> cette nouvelle m'a mis.

LA FLÈCHE

Lui, se mêler d'aimer ! De quoi diable <sup>2</sup> s'avise-t-il ? Se moque-t-il du monde ? Et l'amour a-t-il été fait pour des gens bâtis comme lui <sup>3</sup> ?

CLÉANTE

Il a fallu, pour mes péchés, que cette passion lui soit venue en tête.

LA FLÈCHE

Mais par quelle raison lui faire un mystère de votre amour ?

CLÉANTE

Pour lui donner moins de soupçon, et me conserver, au

1. Où pour dans lequel. Nous avons déjà remarqué combien ce mot court et précis était préférable aux lourdes locutions par lesquelles on l'a remplacé. — Notez aussi cet emploi du verbe *mettre*.

... Depuis longtemps cette estime m'a mis  
Dans un ardent désir d'être de vos amis.

(*Misanthrope*, vers 254-255.)

Anger blâme cette manière de parler, qui semble en effet un peu étrange.

2. Diable ou diantre, dans ces sortes de locutions, sert simplement à renforcer l'expression.

3. « C'est une grande difformité dans la nature qu'un vieillard amoureux », dit énergiquement La Bruyère (*De l'homme*). — Harpagon n'est pas seulement un vieillard, c'est encore un « ladre, un fesse-mathieu » et « le plus malgracieux des hommes ». La *difformité* est complète et c'est ce que rend fort bien le mot *gens bâtis comme lui*.

besoin, des ouvertures plus aisées pour détourner<sup>1</sup> ce mariage. Quelle réponse t'a-t-on faite?

LA FLÈCHE

Ma foi, monsieur, ceux qui empruntent sont bien malheureux; et il faut essayer d'étranges choses, lorsqu'on en est réduit à passer, comme vous, par les mains des fesse-mathieux<sup>2</sup>!

CLÉANTE

L'affaire ne se fera point?

LA FLÈCHE

Pardonnez-moi. Notre maître Simon, le courtier<sup>3</sup> qu'on nous a donné, homme agissant et plein de zèle, dit qu'il a fait rage pour vous, et il assure que votre seule physionomie lui a gagné le cœur.

1. Des *ouvertures* pour *détourner*, n'est pas d'un bon style; il y a incohérence de métaphores.

2. Des *fesse-mathieux*, c'est-à-dire des avares, des usuriers. — Saint Mathieu, avant sa conversion, était receveur des impôts, publicain, et il est resté le patron des manieurs d'argent; c'est de là qu'est venue la locution proverbiale *enrichir saint Mathieu*, c'est-à-dire enrichir les usuriers:

Et puis mettre tout en gage  
Pour *enrichir saint Mathieu*.

(Joachim du Bellay.)

L'origine de la seconde partie de ce mot composé est donc facile à établir. Quant à *fesse*, on l'a expliqué 1<sup>o</sup> par le substantif *face* (une *face* à *Mathieu*); 2<sup>o</sup> par le verbe *faire* (un homme qui *fait* ce que *Mathieu* faisait); 3<sup>o</sup> par le verbe *fesser* (qui *fesse Mathieu*); 4<sup>o</sup> par le verbe *fester*, *fêter* (celui qui *fête Mathieu*). — Cette dernière étymologie nous paraît la plus vraisemblable; on dit de même: un *fesse-pinte* de celui qui *jète* la pinte, c'est-à-dire la *dive bouteille*; — un *fesse-maille* de celui qui *fête* la *maille*, c'est-à-dire les sous, les liards. (On peut lire à ce sujet un excellent article du journal *Le Courrier de Vaugelas*, numéro du 1<sup>er</sup> octobre 1880.)

3. Le mot *courtier* désigne tout homme qui s'entremet pour la vente ou l'achat d'une marchandise quelconque: dans ce cas, c'est l'or que le courtier va acheter, — et acheter très cher, — pour le fils de l'*Avare*.

CLÉANTE

J'aurai les quinze mille francs que je demande ?

LA FLÈCHE

Oui, mais à quelques petites conditions qu'il faudra que vous acceptiez, si vous avez dessein que les choses se fassent.

CLÉANTE

T'a-t-il fait parler à celui qui doit prêter l'argent ?

LA FLÈCHE

Ah ! vraiment, cela ne va pas de la sorte. Il apporte encore plus de soin à se cacher que vous, et ce sont des mystères bien plus grands que vous ne pensez. On ne veut point du tout dire son nom, et l'on doit aujourd'hui l'aboucher<sup>1</sup> avec vous dans une maison empruntée, pour être<sup>2</sup> instruit, par votre bouche, de votre bien et de votre famille ; et je ne doute point que le seul nom de votre père ne rende les choses faciles.

CLÉANTE

Et principalement notre mère étant morte, dont<sup>3</sup> on ne peut m'ôter le bien.

1. *Aboucher*, rapprocher deux personnes, les mettre face à face et, pour ainsi dire, *bouche contre bouche*, leur ménager un entretien.

2. *Afin qu'il soit instruit*. . . Le sujet d'une proposition commençant par *pour* est en général le même que celui de la proposition principale ; par exemple : *il est venu pour être instruit*.

3. Aujourd'hui, dans l'intérêt de la clarté, nous rapprochons autant que possible le relatif de son antécédent ; au XVII<sup>e</sup> siècle, on ne craignait nullement de les séparer l'un de l'autre.

Et j'ai des gens en main que j'emploierai pour vous,  
Qui vous feront à tout un chemin assez doux.

(Molière, *Misanthrope*, vers 1077-1078.)

Il serait facile de multiplier les exemples de ce tour ; M<sup>me</sup> de Sévigné, en particulier, en offre presque à chaque page.



LA FLÈCHE

Voici quelques articles qu'il a dictés lui-même à notre entremetteur, pour vous être montrés avant que de rien faire :

*Supposé que le prêteur voie toutes ses sûretés<sup>1</sup>, et que l'emprunteur soit majeur, et d'une famille où le bien soit ample, solide, assuré, clair et net<sup>2</sup> de tout embarras; on fera une bonne et exacte obligation par-devant un notaire, le plus honnête homme qu'il se pourra<sup>3</sup> et qui, pour cet effet, sera choisi par le prêteur, auquel il importe le plus que l'acte soit dûment<sup>4</sup> dressé.*

CLÉANTE

Il n'y a rien à dire à cela.

LA FLÈCHE

*Le prêteur, pour ne charger sa conscience d'aucun scrupule, prétend ne donner son argent qu'au denier dix-huit<sup>5</sup>.*

CLÉANTE

Au denier dix-huit? Parbleu! voilà qui est honnête. Il n'y a pas lieu de se plaindre.

1. *Sûreté*, au pluriel, signifie soit *mesure de précaution*, soit, comme dans ce cas, *garanties*.

2. *Net de*, débarrassé de (*nitidus*, brillant, propre, sans tache ni souillure); on dit souvent, d'une manière elliptique ou absolue : un bien net.

3. Expression plaisante et satirique; nous nous déliions d'ailleurs de ce notaire choisi par l'usurier. — On voit qu'ici *honnête homme* a le sens précis et restreint que nous lui donnons aujourd'hui.

4. *Dûment*, c'est-à-dire de la manière *due*, dans la forme *due*.

5. Soit un peu plus de cinq pour cent (*un denier pour dix-huit prêts*); — intérêt fort honnête en effet et que l'on ne saurait trouver exagéré. — Mais, attendons la fin : l'usurier connaît plus d'un tour; il est hypocrite et cauteleux, et sa modération n'est qu'une feinte.

## LA FLÈCHE

Cela est vrai.

Mais comme ledit prêteur n'a pas chez lui la somme dont il est question, et que, pour faire plaisir à l'emprunteur, il est contraint lui-même de l'emprunter d'un autre, sur le pied du denier cinq<sup>1</sup>, il conviendra que ledit premier emprunteur paye cet intérêt, sans préjudice du reste, attendu que ce n'est que pour l'obliger que ledit prêteur s'engage à cet emprunt.

## CLÉANTE

Comment diable ! quel Juif ! quel Arabe est-ce là ? C'est plus qu'au denier quatre<sup>2</sup>.

## LA FLÈCHE

Il est vrai ; c'est ce que j'ai dit. Vous avez à voir là-dessus.

## CLÉANTE

Que veux-tu que je voie ? J'ai besoin d'argent, et il faut bien que je consente à tout.

## LA FLÈCHE

C'est la réponse que j'ai faite<sup>3</sup>.

## CLÉANTE

Il y a encore quelque chose ?

1. Un denier sur cinq prêtés ! Vingt pour cent ! furieux intérêt, qui, ajouté au denier dix-huit, fait un intérêt supérieur à *vingt-cinq pour cent*.

2. Un denier pour quatre prêtés : *vingt cinq pour cent*.

3. Et c'est précisément ce que savent fort bien les usuriers.

## LA FLÈCHE

Ce n'est plus qu'un petit article.

*Des quinze mille francs qu'on demande, le prêteur ne pourra compter en argent que douze mille livres; et, pour les mille écus restans, il faudra que l'emprunteur prenne les hardes, nippes et bijoux<sup>1</sup>, dont s'ensuit le mémoire, et que ledit prêteur a mis, de bonne foi, au plus modique prix qu'il lui a été possible.*

## CLÉANTE

Que veut dire cela?

## LA FLÈCHE

Écoutez le mémoire :

*Premièrement, un lit de quatre pieds, à bandes de point de Hongrie, appliquées fort proprement sur un drap de couleur d'olive, avec six chaises et la courte-pointe de même : le tout bien conditionné, et doublé d'un petit taffetas changeant rouge et bleu.*

*Plus, un pavillon à queue, d'une bonne serge d'Auvergne, rose sèche, avec le mollet et les franges<sup>2</sup> de soie.*

## CLÉANTE

Que veut-il que je fasse de cela

## LA FLÈCHE

Attendez.

1. Les *nippes* désignent le linge; les *hardes* sont plutôt les vêtements; comme le linge, et principalement le linge de luxe, qui sert à la parure, n'est pas de première nécessité, on suppose que celui qui a beaucoup de nippes est un homme riche; de là l'expression : il est fort bien *nippé*. Molière observe la gradation; il passe des hardes aux nippes et des nippes aux bijoux.

2. Le *pavillon* se disait de ce que nous appelons aujourd'hui la *couronne du lit*; le *mollet* était une sorte de frange; ici, sans doute, le *galon* qui sert de tête à la frange.

*Plus, une tenture de tapisserie, des amours de Gombaud et de Macée<sup>1</sup>.*

*Plus, une grande table de bois de noyer, à douze <sup>legs</sup> colonnes ou piliers tournés, qui se tire par les deux bouts, et garnie par le dessous de ses six escabelles.*

CLÉANTE

Qu'ai-je à faire, morbleu....

LA FLÈCHE

Donnez-vous patience.

*Plus, trois gros mousquets tout garnis de nacre de perle, avec les trois fourchettes assortissantes<sup>2</sup>.*

*Plus, un fourneau de brique, avec deux cornues et trois récipients, fort utiles à ceux qui sont curieux<sup>3</sup> de distiller.*

CLÉANTE

J'enrage.

LA FLÈCHE

Doucement.

*Plus, un luth de Bologne, garni de toutes ses cordes, ou peu s'en faut.*

*Plus, un trou-madame<sup>4</sup> et un damier, avec un jeu de*

1. Gombaud et Macée, sorte de pastorale fort à la mode à cette époque.

2. Ces fourchettes étaient des bâtons terminés d'un côté par une pointe que l'on enfonçait dans la terre, et de l'autre par une sorte de fourche en fer, sur laquelle on appuyait le gros mousquet, pour viser.

3. Curiosus, qui a du goût pour.

4. Trou-madame, sorte de jeu, qui se joue avec treize petites boules, qu'on fait couler dans autant de trous, marqués pour la perte ou pour le gain.

— Ce bonheur me parut comme de donner droit dans le treize d'un trou-madame. (Sév. 202..)

*l'oie renouvelé des Grecs<sup>1</sup> fort propres à passer le temps lorsque l'on n'a que faire<sup>2</sup>.*

*Plus, une peau de lézard, de trois pieds et demi, remplie de foin ; curiosité agréable, pour pendre au plancher d'une chambre.*

*Le tout ci-dessus mentionné valant loyalement<sup>3</sup> plus de quatre mille cinq cents livres, et rabaisé à la valeur de mille écus, par la discrétion du prêteur<sup>4</sup>.*

CLÉANTE

Que la peste l'étouffe avec sa discrétion, le traître, le

1. L'avare n'oublie rien de ce qui peut rehausser le prix de sa marchandise, pas même les détails archéologiques.— M<sup>me</sup> de Sévigné fait également remonter aux Grecs le jeu de l'oie : « Le jeu de l'oie vous a renouvelée, comme il l'a été par les Grecs. » (Sév. 125.)

2. Construction toute latine, qui sert aussi en français à exprimer une interrogation indirecte ; *que* y signifie *quoi*.

3. Ce *loyalement*, à la fois hypocrite et naïf, est du meilleur comique.

4. L'idée de ce plaisant inventaire se trouve dans une comédie de Boissier, la *Belle Plaideuse* (1654). Ergaste, comme Cléante, a besoin d'argent, et son valet, Philipin, comme ici La Flèche, a trouvé un usurier impitoyable :

... A votre père il ferait des leçons.

Têtebleu, qu'il en sâit, et qu'il fait de façons !

C'est le fesse-mathieu le plus franc que je sache.

J'ai pensé lui donner deux fois sur la moustache.

Il veut bien nous fournir les quinze mille francs ;

Mais, monsieur, les deniers ne sont pas tous comptants.

Admirez le caprice injuste de cet homme :

Encor qu'au denier douze il prête cette somme,

Sur bonne cation, il n'a que mille écus

Qu'il donne argent comptant.

ERGASTE.

Où donc est le surplus ?

PHILIPIN.

Je ne sais si je puis vous le conter sans rire ;

Il dit que du cap Vert il lui vient un navire ;

Et fournit le surplus de la somme en guenons,

En fort beaux perroquets, en douze gros canons,

Moitié fer, moitié fonte, et qu'on vend à la livre.

Si vous voulez ainsi la somme, on vous la livre... etc.

bourreau qu'il est ! A-t-on jamais parlé d'une usure semblable ? et n'est-il pas content du furieux intérêt qu'il exige, sans vouloir encore m'obliger à prendre, pour trois mille livres, les vieux rogatons<sup>1</sup> qu'il ramasse ? Je n'aurai pas deux cents écus de tout cela ; et cependant il faut bien (me résoudre) à consentir à ce qu'il veut ; car il est en état de me faire tout accepter, et il me tient, le scélérat, le poignard sur la gorge.

## LA FLÈCHE

Je vous vois, monsieur, ne vous en déplaît, dans le grand chemin justement que tenait Panurge<sup>2</sup> pour se ruiner, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son blé en herbe.)

## CLÉANTE

Que veux-tu que j'y fasse ? Voilà où les jeunes gens sont réduits par la maudite avarice des pères ; et on s'étonne, après cela, que les fils souhaitent qu'ils meurent<sup>3</sup> !

## LA FLÈCHE

Il faut avouer que le vôtre animerait contre sa vilénie<sup>4</sup>

1. *Rogaton*, au sens étymologique : *demande, chose demandée* (*rogatum*, du verbe *rogare*, prier). De là, petit morceau de littérature sans valeur ; — menue faveur accordée à une requête ; — et, par dérivation, toute chose sans importance, reliefs de festin, *objets de rebut*.

2. Panurge, châtelain de Salmigondin, se ruinait en effet de la sorte « abatait bois, brulant les grosses souches, pour la vente des cendres, prenant argent d'avance, achetant cher, vendant à bon marché, et mangeant son bled en herbe. »

(Rabelais, *Pantagruel*, liv. III, ch. II.)

3. Nous avons rappelé plus haut (note 1 de la page 24) un mot très dur de La Bruyère et nous avons essayé d'en préciser la portée. « Molière ne donne pas Cléante pour le modèle des fils, dit à ce sujet M. Aimé Martin ; il montre ce que deviennent les enfants dont les pères sont avares. Sans doute les mots de Cléante sont affreux, et cependant l'auteur ne pouvait les affaiblir sans affaiblir la morale de son ouvrage. »

4. Voyez notre observation au mot *vilain*, page 37, note 1.

*Meddie*  
*calme*  
*Mademoiselle*  
le plus posé homme du monde. Je n'ai pas, Dieu merci, les inclinations fort patibulaires<sup>1</sup>, et, parmi mes confrères que je vois se mêler de beaucoup de petits commerces, je sais tirer adroitement mon épingle du jeu et me démêler prudemment de toutes les galanteries qui sentent (tant soit peu) l'échelle<sup>2</sup>; mais, à vous dire vrai, il me donnerait, par ses procédés, des tentations de le voler; et je croirais, en le volant, faire une action méritoire<sup>3</sup>. *gde.*

CLÉANTE

Donne-moi un peu ce mémoire, que<sup>4</sup> je le voie encore.

## SCÈNE II

HARPAGON, MAÎTRE SIMON, CLÉANTE, LA FLÈCHE  
(dans le fond du théâtre)

MAÎTRE SIMON

Oui, monsieur, c'est un jeune homme qui a besoin d'argent. Ses affaires le pressent d'en trouver, et il en passera par tout ce que vous en<sup>5</sup> prescrirez.

HARPAGON

Mais croyez-vous, maître Simon, qu'il n'y ait rien à péri-

1. *Patibulaire*, de *patibulum*, gibet; des *inclinations patibulaires* sont des inclinations qui conduisent à des actes dignes de la potence.

2. L'échelle était un échafaud où l'on montait par des degrés qui avaient la forme d'échelons; elle servait pour les peines inférieures à la peine de mort; on y attachait les parjures, les blasphémateurs, etc., qui y étaient exposés aux regards de la foule. — L'échelle était le symbole de la haute justice.

3 Molière nous prépare ainsi au vol de la cassette, qui sera moins un vol que des représailles exercées contre Harpagon.

4. *Que pour afin que.*

5. *En pour à ce sujet, sur cela.* — *En, où, y, etc.*, sont des tours très vifs et qui ne laissent rien à désirer sous le rapport de la clarté.

cliter<sup>1</sup>? et savez-vous le nom, les biens, et la famille de celui pour qui vous parlez?

#### MAÎTRE SIMON

Non. Je ne puis pas bien vous en instruire à fond, et ce n'est que par aventure que l'on m'a adressé à lui; mais vous serez de toutes choses éclairci par lui-même, et son homme m'a assuré que vous serez content quand vous le connaîtrez. Tout ce que je saurais vous dire, c'est que sa famille est fort riche, qu'il n'a plus de mère déjà, et qu'il s'obligera<sup>2</sup>, si vous voulez, que son père mourra avant qu'il soit huit mois<sup>3</sup>.

#### HARPAGON

C'est quelque chose que cela. La charité, maître Simon, nous oblige à faire plaisir aux personnes, lorsque nous le pouvons<sup>4</sup>.

#### MAÎTRE SIMON

Cela s'entend.

1. Ce verbe, employé ici activement, ne se prend d'ordinaire que dans le sens intransitif; il se dit d'une personne ou d'une chose qui est en péril (*periclitari, periculum*).

2. *S'obliger*, contracter un engagement en forme; on le construit avec *a* ou *de* et l'infinitif; ou, comme ici, mais plus rarement, avec *que* et l'indicatif; il semble que ce dernier tour est plus affirmatif.

3. Sous-entendu *écoulés* ou un mot analogue; on dit de même *avant qu'il soit huit heures* sonnées; c'est une manière très énergique de préciser une époque. — N'i terprétons pas trop rigoureusement la pensée de maître Simon, c'est-à-dire de Cléante: le fils n'a pas l'intention d'abrégier les jours de son père; il nous ferait horreur; il entend seulement que son père n'a pas longtemps à vivre et mourra avant la fin de l'année. N'oublions pas d'ailleurs que les propositions de Cléante, avant d'arriver à son prêteur, passent successivement par la bouche de La Flèche et de maître Simon, gens peu scrupuleux et qui n'y regardent pas de près quand il s'agit de faire réussir une affaire où ils ont quelque intérêt.

4. Nous avons déjà remarqué que le vice dominant d'Harpagon en entraîne d'autres; son avarice le rend hypocrite.



LA FLÈCHE, bas à Cléante, reconnaissant maître Simon

Que veut dire ceci ? Notre maître Simon qui parle à votre père !

CLÉANTE, bas à la Flèche

Lui aurait-on appris qui je suis ? et serais-tu pour nous trahir ?

MAÎTRE SIMON, à Cléante et à la Flèche

Ah ! ah ! vous êtes bien pressés ! Qui vous a dit que c'était céans ? (A Harpagon). Ce n'est pas moi, monsieur, au moins, qui leur ai découvert votre nom et votre logis <sup>2</sup> ; mais à mon avis, il n'y a pas grand mal à cela. Ce sont des personnes discrètes, et vous pouvez ici vous expliquer ensemble.

HARPAGON

Comment ?

MAÎTRE SIMON, montrant Cléante

Monsieur est la personne qui veut vous emprunter les quinze mille livres dont je vous ai parlé.

HARPAGON

Comment, pendard ! c'est toi qui t'abandonnes à ces coupables extrémités ?

1. Variante. Pour me trahir.

2. Tout se découvre de la manière du monde la plus naturelle

## CLÉANTE

Comment, mon père, c'est vous qui vous portez à ces honteuses actions<sup>1</sup> ?

(Maître Simon s'enfuit, et La Flèche va se cacher)

1. C'est bien Harpagon qui détruit lui-même son autorité : il ne peut faire de reproche à ses enfants sans que sa conduite leur offre une réponse facile.

— Dans la *Belle Plaideuse* de Boisrobert que nous avons déjà citée, Ergaste, fils de l'avare Amidor, a fait emprunter de l'argent ; le notaire Barquet lui annonce que son prêteur sort de l'étude et qu'il peut l'entretenir ; or ce prêteur n'est autre qu'Amidor.

ERGASTE.

..... Quoi ! C'est là celui qui fait le prêt ?

BARQUET.

Oui, monsieur.

AMIDOR.

Quoi ! C'est là ce payeur d'intérêt ?

Quoi ! C'est donc toi, méchant filou, traîne-potence ?

C'est en vain que ton œil évite ma présence.

Je t'ai vu.

ERGASTE.

Qui doit être enfin le plus honteux,

Mon père ? Et qui paraît le plus sot de nous deux ?

PHILIPIN.

Nous voilà bien chanceux !

BARQUET.

La plaisante aventure !

ERGASTE.

Quoi ! jusques à son sang étendre son usure !

BARQUET.

Laissons-les.

AMIDOR.

Débauché, traître, infâme, vaurien :

Je me retranche tout pour t'amasser du bien,

J'épargne, je ménage, et mon fonds que j'augmente,

Tous les ans, pour le moins, de mille francs de rente,

N'est que pour t'élever sur ta condition, etc., etc.

L'idée de cette scène appartient donc encore à Boisrobert ; mais, comme le fait justement remarquer Bret dans son *Commentaire sur les œuvres de Molière* (1773), l'imitateur a laissé si loin de lui son modèle, que la source où il a puisé était demeurée inconnue, même à ses contemporains.

# SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE

HARPAGON

C'est toi qui te veux ruiner par des emprunts si condamnables ?

CLÉANTE

C'est vous qui cherchez à vous enrichir par des usures si criminelles ?

HARPAGON

Oses-tu bien, après cela, paraître devant moi ?

CLÉANTE

Osez-vous bien, après cela, vous présenter aux yeux du monde ?

HARPAGON

N'as-tu point de honte, dis-moi, d'en venir à ces débâches-là ? de te précipiter dans des dépenses effroyables ? et de faire une honteuse dissipation du bien que tes parents t'ont amassé<sup>1</sup> avec tant de sueurs ?

CLÉANTE

Ne rougissez-vous point de déshonorer votre condition ?

1. Harpagon ment : ce n'est pas pour son fils qu'il amassait ce bien, mais pour lui-même, pour satisfaire son avarice.

2. Il *déshonore* non seulement sa condition, mais l'autorité paternelle ; il se dégrade de ses propres mains et l'insolence de son fils est un châtiment mérité. Encore une fois, nous n'excusons pas Cléante : nous justifions Molière injustement blâmé par Rousseau, et nous tâchons de dégager de sa comédie la leçon morale qu'elle renferme.

par les commerces que vous faites ? de sacrifier gloire et réputation au désir insatiable d'entasser écu sur écu ? et de renchérir, en fait d'intérêts, sur les plus infâmes subtilités qu'aient jamais inventées les plus célèbres usuriers ?

HARPAGON

Ote-toi de mes yeux, coquin ; ôte-toi<sup>1</sup> de mes yeux !

CLÉANTE

Qui est plus criminel, à votre avis, ou celui qui achète un argent dont il a besoin, ou bien celui qui vole un argent dont il n'a que faire ? *Mais si vous voulez*

HARPAGON

Retire-toi, te dis-je, et ne m'échauffe pas les oreilles. (Seul). Je ne suis pas fâché de cette aventure<sup>2</sup>, et ce m'est un avis de tenir l'œil plus que jamais sur toutes ses actions.

## SCÈNE IV

FROSINE, HARPAGON

FROSINE

Monsieur....

1. Ainsi dans Racine :

Pour la dernière fois, ôte-toi de ma vue.

(*Phèdre*, vers 1154.)

2. Une telle scène ne peut rien sur le cœur de ce père ; loin de réfléchir et de faire un retour sur lui-même, il n'est pas fâché de cette aventure ; il croit n'avoir reçu qu'une leçon de prudence ! Harpagon ne sera pas corrigé. — Ainsi un autre avare de bonne foi disait, au sortir d'une représentation de cette comédie : « Il y a beaucoup à profiter dans la pièce de Molière ; on en peut tirer d'excellents principes d'économie » ; et il n'y voyait pas autre chose !

HARPAGON

Attendez un moment. Je vais revenir vous parler. (A part.)  
Il est à propos que je fasse un petit tour à mon argent<sup>1</sup>.

## SCÈNE V

LA FLÈCHE, FROSINE

LA FLÈCHE, sans voir Frosine

L'aventure est tout à fait drôle. Il faut bien qu'il ait quelque part un ample magasin de hardes; car nous n'avons rien reconnu au mémoire que nous avons.

FROSINE

Hé c'est toi, mon pauvre La Flèche! D'où vient cette rencontre?

LA FLÈCHE

Ah, ah, c'est toi, Frosine, que viens-tu faire ici?

FROSINE

Ce que je fais partout ailleurs; m'entremettre d'affaires,

1. Préoccupation constante de l'Avare que Plante a aussi prêtée à son Eucleon.

*Nunc ibo, ut visam, est ne ita aurum, ut condidi.*

(Acte I, sc. I, vers 26.)

*... Jam huc ad te revortar : nam est, quod invisam domum.*

(Acte II, sc. II, vers 26.)

*Nimirum occidit nisi ego intro huc propere propere currere.*

(Acte II, sc. II, vers 66.)

*Sed cesso prius, quam prorsus perii, currere?*

(Acte II, sc. VII, vers 26.)

me rendre<sup>1</sup> serviable aux gens, et profiter du mieux qu'il m'est possible des petits talens que je puis avoir. Tu sais que dans ce monde il faut vivre d'adresse, et qu'aux personnes comme moi le ciel n'a donné d'autres rentes que l'intrigue et que l'industrie. *même*

*de n'être pas*  
LA FLÈCHE

As-tu quelque négoce avec le patron du logis

FROSINE

Oui, je traite pour lui quelque petite affaire, dont j'espère une récompense.

LA FLÈCHE

De lui? Ah! ma foi, tu seras bien fine, si tu en tires quelque chose; et je te donne avis que l'argent céans est fort cher. *en thèse*

FROSINE

Il y a de certains services qui touchent merveilleusement. *même*

LA FLÈCHE

Je suis votre valet<sup>2</sup>, et tu ne connais pas encore le seigneur Harpagon. Le seigneur Harpagon est, de tous les

1. *Se rendre* est fréquemment employé par Molière dans le sens de *devenir, être*.

Mon Dieu! de quelle humeur, Dorine, tu te rends!

(*Tartuffe*, vers 619.)

De même, dans les *Femmes savantes* : « elle se rendra sage. »

2. Expression ironique qui équivaut à une négation. — Ainsi, dans le *Tartuffe*, lorsque Dorine refuse de venir en aide à Mariane.

M. De tes conseils plutôt songe à me secourir.

D. Je suis votre servante.

(Vers 669.)

humains, l'humain le moins humain, le mortel, de tous les mortels, le plus dur et le plus serré. Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. De la louange, de l'estime, de la bienveillance en paroles, et de l'amitié, tant qu'il vous plaira; mais de l'argent, point d'affaires. Il n'est rien de plus sec<sup>1</sup> et de plus aride que ses bonnes grâces et ses caresses; et *donner* est un mot pour qui<sup>2</sup> il a tant d'aversion, qu'il ne dit jamais *Je vous donne*, mais *Je vous prête le bonjour*<sup>3</sup>.

FROSINE

Mon Dieu, je sais l'art de traire les hommes! J'ai le secret de m'ouvrir leur tendresse, de chatouiller<sup>4</sup> leurs cœurs, de trouver les endroits par où ils sont sensibles.

1. *Pumex non æque est aridus atque hic est senex.*

(Plaute, *Aulularia*, Acte II, sc. IV, vers 16.)

2. *Qui*, précédé d'une préposition et employé ainsi comme régime indirect, ne se dit plus aujourd'hui que des personnes. Quand il s'agit de choses ou d'animaux, nous employons *lequel*, *laquelle*. Mais, au dix-septième siècle, on ne faisait pas cette distinction.

Je triomphe aujourd'hui du plus juste courroux  
De *qui* le souvenir puisse aller jusqu'à vous.

(Corneille, *Cinna*, vers 1700.)

Un sang sur *qui* la Grèce aujourd'hui se repose.

(Racine, *Andromaque*.)

Dans les cruelles mains *par qui* je fus ravie.

(Iphigénie, vers 489.)

3. L'idée de *donner* répugne également à l'Enclion de Plaute; il la repousse avec énergie même quand il s'agit de choses qui ne le priveraient de rien :

*Fa nem hercle utendam, si roges, numquam dabit.*

(*Aulularia*, Acte II, sc. IV, vers 28.)

4. Dans ce langage aussi énergique que familier, remarquez l'exacte propriété des termes et la justesse des images.

## LA FLÈCHE

Bagatelles<sup>1</sup> ici. Je te défie d'attendrir, du côté de l'argent, l'homme dont il est question. Il est Turc<sup>2</sup> là-dessus, mais d'une turquerie<sup>2</sup> à désespérer tout le monde; et l'on pourrait crever, qu'il n'en<sup>3</sup> branlerait pas. En un mot, il aime l'argent plus que réputation, qu'honneur et que vertu; et la vue d'un demandeur lui donne des convulsions. C'est le frapper par son endroit mortel, c'est lui percer le cœur, c'est lui arracher les entrailles<sup>4</sup>, et si... Mais il revient; je me retire.

## SCÈNE VI

## HARPAGON, FROSINE

HARPAGON, bas

Tout va comme il faut. (Haut.) Eh bien, qu'est-ce, Frosine?

FROSINE

Ah, mon Dieu! que vous vous portez bien! et que vous avez là un vrai visage de santé!

1. Expression elliptique fréquente : tout cela n'est que des *bagatelles* ici, c'est-à-dire des choses sans importance, des talents *inutiles*.

2. Mot forgé par Molière et engendré par *Turc* qui précède. — *Turc*, dans l'acception de *dur*, *insensible*, *impitoyable*.

3. *En*, pour cela. — Nous avons déjà remarqué des tours analogues. — *Crever*, dans sa familiarité, est plus énergique que *mourir*; il éveille l'idée d'une mort misérable, dont personne n'adoucit la douleur par un secours charitable. — *Branler* est également très fort : « Il y allait de la vie, non seulement à fuir, à quitter ses armes, à abandonner son poste, mais encore à se remuer, pour ainsi dire, et à branler tant soit peu sans le commandement du général. »

(Bossuet, *Hist. univ.*, Partie III, ch. vi.)

On voit par là que *branler*, dans le sens de *bouger*, renchérit encore sur le sens de *se remuer*. — Ce terme a vieilli.

4. La douleur d'Harpagon volé nous prouvera que La Flèche n'exagère rien dans cette vive et spirituelle peinture.



HARPAGON

Qui, moi ?

FROSINE

Jamais je ne vous vis un teint si frais et si gaillard <sup>1.</sup>

HARPAGON

Tout de bon ?

FROSINE

Comment ! vous n'avez <sup>jamais</sup> de votre vie été si jeune que vous êtes ; et je voi des gens de vingt-cinq ans qui sont plus vieux que vous.

HARPAGON

Cependant, Frosine, j'en ai soixante bien comptés.

FROSINE

Hé bien ! qu'est-ce que cela, soixante ans ? voilà bien de quoi <sup>2</sup> ! C'est la fleur de l'âge, cela ; et vous entrez maintenant dans la belle saison de l'homme.

1. *Gaillard* est pris ici dans son acception la plus ordinaire : *dispos, vigoureux, sain* ; — de là le sens de *hardi, vif, gai*, et, par dérivation, *léger et libre* : des contes *gaillards*.

2. *De quoi*, est elliptique : de quoi *se plaindre, se croire vieux*. — On trouve dans *Les Plaideurs* de Racine (1663) un trait analogue à la réponse de Frosine :

CHICANNEAU.

Et quel âge avez-vous ? Vous avez bon visage.

LA COMTESSE.

Hé, quelque soixante ans.

CHICANNEAU.

Comment ! c'est le bel âge

Pour plaider.

(Vers 225-227.)

Pour plaider, soit ! mais, pour se marier, Harpagon a raison : vingt années de moins ne feraient point de mal.

HARPAGON

Il est vrai ; mais vingt années de moins, pourtant, ne me feraient point de mal, que je croi<sup>1</sup>.

FROSINE

Vous moquez-vous ? Vous n'avez pas besoin de cela, et vous êtes d'une pâte à vivre jusques à cent ans.

HARPAGON

Tu le crois ?

FROSINE

Assurément. Vous en avez toutes les marques. Tenez-vous un peu. Oh ! que voilà bien, entre vos deux yeux, un signe de longue vie !

HARPAGON

Tu te connais à cela ?

FROSINE

Sans doute. Montrez-moi votre main. Ah, mon Dieu ! quelle ligne de vie<sup>2</sup> !

1. *Que je crois pour : (à ce) que je crois.* — Dans notre vieille langue, on omettait volontiers *ce* devant *que*, — et le conjonctif s'employait très bien sans antécédents : « Advienne *que* pourra. »

Non ; et ne le verrai, *que je croi*, de ma vie.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 849.)

2. Les chiromanciens, qui prétendaient lire dans la main le caractère et la destinée des gens, appelaient *ligne de vie* une ligne formée au-dessous du pouce : elle permettait de déterminer la longueur de l'existence réservée à chacun. — Cette science bizarre avait encore bien des adeptes, comme d'ailleurs toutes les sciences occultes : un astrologue était caché près de la chambre d'Anne d'Autriche au moment où elle nait au monde Louis XIV, afin de tirer l'horoscope du prince naissant.

HARGAGON

Comment?

FROSINE

Ne voyez-vous pas jusqu'où va cette ligne-là?

HARPAGON

Eh bien, qu'est-ce que cela veut dire?

FROSINE

Par ma foi, je disais cent ans; mais vous passerez les six-vingts <sup>1.</sup> 20

HARPAGON

Est-il possible?

FROSINE

— Il faudra vous assommer, vous dis-je; et vous mettrez en terre et vos enfants, et les enfants de vos enfants.

HARPAGON

Tant mieux. Comment va notre affaire?

1. Ancienne manière de compter : cent vingt ans. — Bret rapproche ce dialogue d'un passage d'une comédie de l'Arioste qui a pour titre *I supposili*.

*Pasiphile*. — N'êtes-vous pas jeune? — *Cléandre*. J'ai cinquante ans. — *Pas*. — Il en laisse dix pour le moins. — *Clé*. Que dis-tu dix ans moins? — *Pas*. Je dis que je vous estimais âgé de dix ans de moins. Vous montrez trente-six à trente-huit ans au plus. — *Clé*. Je touche cependant à la cinquantaine. — *Pas*. Vous êtes en très bon âge, et, à vous voir, on jugerait que vous vivrez au moins cent ans; montrez-moi votre main. — *Clé*. Es-tu habile en chiromancie? — *Pas*. Personne ne peut me le disputer. Montrez-moi, votre main, de grâce. Oh! quelle belle ligne de vie! Je n'en ai jamais vu une si longue!

(Acte I, sc. II, Traduction de de Mesmes.)

FROSINE

Faut-il le demander? et me voit-on mêler de rien dont je ne vienne à bout? J'ai, surtout pour les mariages, un talent merveilleux. Il n'est point de partis au monde que je ne trouve en peu de temps le moyen d'accoupler; et je croi, si je me l'étais mis en tête, que je marierais le Grand Turc avec la république de Venise<sup>1</sup>. Il n'y avait pas, sans doute, de si grandes difficultés à cette affaire-ci. Comme j'ai commerce chez elles, je les ai à fond l'une et l'autre entretenues de vous; et j'ai dit à la mère le dessein que vous aviez conçu pour Mariane, à<sup>2</sup> la voir passer dans la rue et prendre l'air à sa fenêtre. *Mme. Miquet*  
*Tout à l'aise*

HARPAGON

Qui<sup>3</sup> a fait réponse...

FROSINE

Elle a reçu la proposition avec joie; et quand je lui ai témoigné que vous souhaitiez fort que sa fille assistât ce soir au contrat de mariage qui se doit faire de la vôtre<sup>4</sup>, elle y a consenti sans peine, et me l'a confiée pour cela.

1. L'inimitié du sultan, du *Grand Turc*, comme on disait alors, remontait aux croisades; le doge Henri Dandolo avait conquis Constantinople, et les Vénitiens, commandés par lui, s'étaient attribué (1204) deux quartiers de la ville et presque tous les ports de l'Archipel. — Plus tard, les Turcs avaient pris leur revanche et ruiné le commerce de Venise dans le Levant. La flotte vénitienne était unie aux flottes de l'Espagne et du pape dans les eaux de Lépante, lorsque la marine turque y fut anéantie (1571). La haine du Grand Turc contre la république ne s'était pas refroidie depuis.

2. A et l'infinitif est beaucoup moins lourd que *en* suivi du *participe* : *en* la voyant. — Molière a dit encore : « On ne devient guère si riches à être honnêtes. »

3. Nous avons déjà observé qu'au dix-septième siècle le relatif pouvait très bien être assez éloigné de son antécédent.

4. Construction un peu forcée.

HARPAGON

C'est que je suis obligé, Frosine, de donner à souper au seigneur Anselme; et je serai bien aise qu'elle soit du régal<sup>1</sup>. *first*

FROSINE

Vous avez raison. Elle doit après dîner rendre visite à votre fille, d'où elle fait son compte d'aller faire un tour à la foire, pour venir ensuite au souper.

HARPAGON

Hé bien, elles iront ensemble dans mon carrosse, que je leur prêterai.

FROSINE

Voilà justement son affaire.

HARPAGON

Mais, Frosine, as-tu entretenu la mère touchant le bien qu'elle peut donner à sa fille? Lui as-tu dit qu'il fallait qu'elle s'aidât un peu, qu'elle fit quelque effort, qu'elle se saignât<sup>2</sup> pour une occasion comme celle-ci? Car encore n'épouse-t-on point une fille sans qu'elle apporte quelque chose.

*Le dot (avarice)*

FROSINE

Comment? c'est une fille qui vous apporte douze mille livres de rente.

1. *Régal* a ici le sens précis qu'il a eu longtemps, grand repas, festin, — fête offerte à un personnage marquant, et surtout à des dames. De là le sens plus particulier de *mets délicats*.

2. Observez la gradation des termes : on sent que la cupidité d'Harpagon s'enflamme; d'une idée modérée, celle de *s'aider un peu*, il arrive bien vite à celle qu'il rend énergiquement par la métaphore *se saigner*.

## HARPAGON

Douze mille livres de rente!

## FROSINE

Oui. Premièrement, elle est nourrie et élevée dans une grande épargne de bouche. C'est une fille accoutumée à vivre de salade, de lait, de fromage et de pommes, et à laquelle, par conséquent, il ne faudra ni table bien servie, ni conommés exquis, ni orges mondés<sup>1</sup> perpétuels, ni les autres délicatesses qu'il faudrait pour une autre femme; et cela ne va pas à si peu de chose, qu'il ne monte bien, tous les ans, à trois mille francs pour le moins. Outre cela, elle n'est curieuse que d'une propreté<sup>2</sup> fort simple, et n'aime point les superbes habits, ni les riches bijoux, ni les meubles somptueux, où donnent ses pareilles avec tant de chaleur; et cet article-là vaut plus de quatre mille livres par an. De plus, elle a une aversion horrible pour le jeu<sup>3</sup>, qui n'est pas commun aux femmes d'aujourd'hui; et j'en sais une de nos quartiers, qui a perdu, à trente-et-quarante, vingt mille francs cette année. Mais n'en prenons rien que le quart. Cinq mille francs au jeu par an, et quatre mille francs en habits et bijoux, cela fait neuf mille livres; et

1. *Orges mondés* pour eau d'orge mondé, boisson rafraîchissante; on l'obtient en faisant bouillir des grains d'orge auxquels on a enlevé la première de leurs enveloppes, qui est fort épaisse; — les grains sont dits *perlés* quand on leur a enlevé aussi la seconde enveloppe. (Par une singulière anomalie, *orge*, qui est du féminin, prend le genre masculin lorsqu'il est accompagné des mots : *mondé, perlé, carré*.)

2. *Curieuse*, qui a du goût pour, qui désire, qui recherche, qui a souci de... — *Propreté* signifie manière convenable de se vêtir, parure.

3. Le jeu faisait fureur à cette époque : le roi et la cour l'avaient mis à la mode. « Mille gens se ruinent au jeu », dit la Bruyère, et les lettres de M<sup>me</sup> de Sévigné attestent quel empire cette passion déplorable avait pris sur les femmes : M<sup>me</sup> de Grignan s'y adonnait avec une assiduité qui désolait sa mère.

mille écus que nous mettons pour la nourriture : ne voilà-t-il pas par année vos douze mille francs bien comptés ?

HARPAGON

Oui, cela n'est pas mal ; mais ce compte-là n'est rien de réel.

FROSINE

Pardonnez-moi. N'est-ce pas quelque chose de réel que de vous apporter en mariage une grande sobriété, l'héritage d'un grand amour de simplicité de parure, et l'acquisition d'un grand fonds de haine pour le jeu ?

HARPAGON

*rideat*  
C'est une raillerie que de vouloir me constituer son dot<sup>2</sup> de toutes les dépenses qu'elle ne fera point. Je n'irai pas

1. Ce que Mariane économiserait, selon Frosine, donne une idée de ce que pouvaient dépenser des femmes moins économes : il est certain que le luxe était fort grand, et Molière le critique indirectement avec beaucoup d'esprit. On pourrait dire de lui ce qu'a dit Éuclion dans l'*Aulularia* :

*Ut matronarum hic facta pernovit probe!*

(Acte III, sc. v, vers 29.)

— Plaute trace également un tableau du luxe des dames romaines ; il conclut, comme Frosine, que les femmes les moins richement dotées sont encore celles qui coûtent le moins cher à leurs maris.

*Nam quæ indotata est, ea in potestate est viri,  
Dotatæ mactant et malo et damno viros.*

(Acte III, sc. v, vers 57 et 58.)

Si les hommes avaient la sagesse de moins rechercher la fortune, elles leur apporteraient en dot leurs qualités morales et leur vertu :

*..... Mores meliores sibi  
Parent, pro dote quos ferant, quam nunc ferunt.*

(Même scène, vers 18 et 19.)

2. Dot, aujourd'hui, est toujours du féminin. — Vaugelas, comme Molière, l'a employé au masculin.

donner quittance de ce que je ne reçois pas ; et il faut bien que je touche quelque chose.

FROSINE

Mon Dieu ! vous toucherez assez ; et elles m'ont parlé d'un certain pays, où elles ont du bien, dont vous serez le maître.

HARPAGON

Il faudra voir cela. Mais, Frosine, il y a encore une chose qui m'inquiète. La fille est jeune, comme tu vois ; et les jeunes gens, d'ordinaire, n'aiment que leurs semblables, <sup>et</sup> ne cherchent que leur compagnie<sup>1</sup>. J'ai peur qu'un homme de mon âge ne soit pas de son goût, et que cela ne vienne à produire chez moi certains petits désordres qui ne m'accommoderaient pas.

FROSINE

Ah ! que vous la connaissez mal ! C'est encore une particularité que j'avais à vous dire. Elle a une aversion épouvantable pour tous les jeunes gens, et n'a de l'amour que pour les vieillards.

HARPAGON

Elle ?

FROSINE

Oui, elle. Je voudrais que vous l'eussiez entendue<sup>2</sup> parler là-dessus. Elle ne peut souffrir du tout la vue d'un jeune homme ; mais elle n'est point plus ravie, dit-elle, que

1. Puisque Harpagon le sait, il est inexcusable de vouloir contrarier dans la personne de Mariane cette inclination naturelle ; mais, encore une fois, il est égoïste et ne songe qu'à lui-même.

2. Molière écrit *entendu* : les règles qui déterminent l'accord des participes passés n'étaient pas fixées de son temps.



lorsqu'elle peut voir un beau vieillard avec une barbe majestueuse. Les plus vieux sont pour elle les plus charmans, et je vous avertis de n'aller pas vous faire plus jeune que vous êtes. Elle veut tout au moins qu'on soit sexagénaire; et il n'y a pas quatre mois, encore<sup>1</sup> qu'étant prête d'être mariée, elle rompit tout net le mariage, sur ce que son amant fit voir qu'il n'avait que cinquante-six ans, et qu'il ne prit point de lunettes pour signer le contrat.

HARPAGON

Sur cela seulement?

FROSINE

Oui. Elle dit que ce n'est pas contentement<sup>2</sup> pour elle que cinquante-six ans; et surtout, elle est pour les nez qui portent des lunettes.

HARPAGON

Certes, tu me dis là une chose toute nouvelle.

FROSINE

Cela va plus loin qu'on ne vous peut dire. On lui voit dans sa chambre quelques tableaux et quelques estampes; mais que pensez-vous que ce soit? Des Adonis? des Céphales? des Pâris? et des Apollons<sup>3</sup>? Non. De beaux por-

1. L'édition de 1669 porte *encor*. -- *Prête de*, pour, sur le point de; dans ce sens, on dirait aujourd'hui *près de*. — Mais le tour employé par Molière est fréquent chez tous les écrivains du dix-septième siècle. Ils prenaient aussi *prêt de* dans l'acception de : *disposé à*; — en revanche, ils lisaient *prêt à* pour *sur le point de*.

2. Mais vivre sans plaider, *est-ce contentement?*

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 250.)

3. Adonis, assez beau pour avoir mérité l'amour de Vénus. — Céphale, qui fut aimé de l'Aurore. — Pâris qui séduisit Hélène. — Apollon enfin, le type de la beauté.

traits de Saturne, du roi Priam, du vieux Nestor, et du bon père Anchise<sup>1</sup> sur les épaules de son fils.

## HARPAGON

Cela est admirable<sup>2</sup> ! Voilà ce que je n'aurais jamais pensé ; et je suis bien aise d'apprendre qu'elle est de cette humeur. En effet, si j'avais été femme, je n'aurais point aimé les jeunes hommes.

## FROSINE

Je le crois bien. Voilà de belles drogues<sup>3</sup> que des jeunes gens, pour les aimer ! Ce sont de beaux morveux, de beaux godelureaux<sup>4</sup>, pour donner envie de leur peau<sup>5</sup> ! et je voudrais bien savoir quel ragoût il y a à eux<sup>6</sup> ?

1. Aux personnages mythologiques qu'elle vient de citer et qui représentent la jeunesse, Frosine oppose des vieillards célèbres et connus de tous.

2. *Admirable*, surprenant ; le verbe *admirer* a souvent, au dix-septième siècle, le sens du latin *mirari*, s'étonner :

Mais *admire* avec moi le sort dont la poursuite, etc.

(Racine, *Andromaque*, vers 65.)

3. *Droque* se dit des ingrédients employés par les chimistes et les pharmaciens ; comme d'ordinaire, ces ingrédients ne sont agréables ni au goût ni à l'odorat, l'idée d'une chose *mauvaise* en général s'est attachée au mot *drogue*, qui, par dérivation, a signifié, comme ici, *objet de peu de valeur, digne de peu d'estime*.

4. Termes méprisants ; *godelureau*, dès le quinzième siècle, a le sens de jeune homme léger, inconsideré, aimant la parure et galant auprès des dames.

5. Ce libre langage a un accent de colère et de mépris qui rappelle l'apostrophe de Dorine à Tartuffe et de Marinette à Gros-René.

..... Ardez le beau museau

Pour nous donner envie encore de sa peau !

(*Dépit amoureux*, vers 1419 et 1420.)

6. *Ragoût*, sance propre à exciter l'appétit, friandise, tout ce qui flatte le palais ; de là le sens de *chose agréable*, au propre et au figuré, *ce qui procure du plaisir*, — le plaisir lui-même. — *Ragoût*, on le voit, est proprement le contraire du mot *drogue* que nous avons expliqué plus haut.

HARPAGON

Pour moi, je n'y en comprends point; et je ne sais pas comment il y a des femmes qui les aiment tant.

FROSINE

Il faut être folle fieffée<sup>1</sup>. Trouver la jeunesse aimable! Est-ce avoir le sens commun? Sont-ce des hommes que de jeunes blondins? et peut-on s'attacher à ces animaux-là<sup>2</sup>?

HARPAGON

C'est ce que je dis tous les jours; avec leur ton de poule laitée<sup>3</sup>, leurs trois petits brins de barbe relevés en barbe de chat, leurs perruques d'étoupes, leurs hauts-de-chausses tombans, et leurs estomacs débraillés<sup>4</sup>!

FROSINE

Hé! cela est bien bâti, auprès d'une personne comme

1. *Fieffé, fieffée* vient du verbe *fieffer*, donner en *fief*; une *folle fieffée* signifie donc, d'une manière précise, une femme, qui a reçu la *folie en apanage*. Le participe *fieffé* sert ainsi à renforcer un certain nombre de termes injurieux.

Mais quoi? si votre père est un bourru *fieffé*.

(*Tartuffe*, vers 627.)

2. *Animal* n'a pas ici le sens de *être grossier*, semblable à la brute; il signifie simplement *être vivant*, avec une idée de mépris; le *blondin* est quelque chose de moins qu'un homme: il semble appartenir à une race inférieure.

3. La *poule* n'est pas un animal courageux, et l'on dit *cœur de poule* pour *cœur faible* et *sans énergie*. — Cette idée de faiblesse est encore renforcée par l'adjectif *laité* (qui a du lait). — Une *poule laitée* serait une poule qui aurait du lait au lieu de sang dans les veines, une *poule* toutement faible et timide.

4. La chemise de fine batiste des élégants retombait négligemment sur leur haut-de-chausses (Être *débraillé*, c'est avoir les *braies* ou culottes mal attachées; par suite, c'est avoir un certain désordre dans ses vêtements, particulièrement dans les vêtements qui couvrent la poitrine et l'estomac.)

vous! Voilà un homme, cela. Il y a là de quoi satisfaire à la vue; et c'est ainsi qu'il faut être fait et vêtu, pour donner de l'amour.

HARPAGON

Tu me trouves bien?

FROSINE

Comment? vous êtes à ravir, et votre figure est à peindre<sup>1</sup>. Tournez-vous un peu, s'il vous plaît. Il ne se peut pas mieux. Que je vous voie marcher. Voilà un corps taillé, libre, et dégagé comme il faut, et qui ne marque aucune incommodité.

HARPAGON

Je n'en ai pas de grandes, Dieu merci. Il n'y a que ma fluxion<sup>2</sup> qui me prend de temps en temps.

FROSINE

Cela n'est rien. Votre fluxion ne vous sied point mal, et vous avez grâce à tousser.

HARPAGON

Dis-moi un peu : Mariane ne m'a-t-elle point encore vu? n'a-t-elle point pris garde à moi en passant?

1. Frosine se moque effrontément d'Harpagon; mais le vieillard, tout entier à son caprice et rempli d'idées fausses, ne voit et ne comprend rien.

2. Les éditeurs des *Œuvres de Molière* (1682) nous rapportent, dans la biographie qui est en tête du premier volume, que Molière « était malade d'une fluxion sur la poitrine qui l'incommodait beaucoup. .... Il s'était joué lui-même sur cette incommodité dans la 5<sup>e</sup> scène du II<sup>e</sup> acte de *l'Avare*... Cependant, c'est cette fluxion qui a abrégé sa vie de plus de vingt ans ». — On sait que La Grange, un des acteurs de Molière, a été l'un des auteurs de l'édition de 1682.

## FROSINE

Non. Mais nous nous sommes fort entretenues de vous. Je lui ai fait un portrait de votre personne; et je n'ai pas manqué de lui vanter votre mérite, et l'avantage que ce lui serait d'avoir un mari comme vous.

## HARPAGON

Tu as bien fait; et je t'en remercie<sup>1</sup>.

## FROSINE

J'aurais, monsieur, une petite prière à vous faire. (Il prend un air sérieux.) J'ai un procès que je suis sur le point de perdre, faute d'un peu d'argent, et vous pourriez facilement me procurer le gain de ce procès, si vous aviez quelque bonté pour moi. Vous ne sauriez croire le plaisir qu'elle aura de vous voir. (Harpagon reprend un air gai.) Ah! que vous lui plairez! et que votre fraise à l'antique<sup>2</sup> fera sur son esprit un effet admirable! Mais surtout elle sera charmée de votre haut-de-chausse, attaché au pourpoint<sup>3</sup> avec des aiguil-

1. Frosine va se tromper sur ce « je t'en remercie ». Elle va éprouver la vérité du renseignement que lui donnait La Flèche : « Il n'est point de service qui pousse sa reconnaissance jusqu'à lui faire ouvrir les mains. »

2. La *fraise* était une collerette double et plissée que l'on portait surtout au seizième siècle et qui, du temps de Molière, commençait à passer de mode.

3. Le *pourpoint* couvrait la partie supérieure du corps, jusqu'à la ceinture; c'est le nom ancien de la *veste*; il était plus ou moins long, plus ou moins croisé, et on y attachait le haut-de-chausses, les élégants avec des rubans (voyez ci-dessus la scène VI de l'acte I), les bourgeois avec des cordons ou *aiguilletes*. — On confondait quelquefois ces deux sortes de liens, et l'on donnait le nom d'*aiguilletes* aux touffes de rubans qui ornaient les hauts-de-chausses des courtisans : « un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à aiguilletes et des bottines. » (La Bruyère, ch. XIII. *De la mode*.)

lettres. C'est pour la rendre folle de vous ; et un amant aiguilleté<sup>1</sup> sera pour elle un ragoût merveilleux.

HARPAGON

Certes, tu me ravis de me dire cela.

FROSINE

En vérité, monsieur, ce procès m'est d'une conséquence<sup>2</sup> tout à fait grande. (Harpagon reprend son air sérieux.) Je suis ruinée, si je le perds ; et quelque petite assistance me rétablirait mes affaires.... Je voudrais que vous eussiez vu le ravissement où elle était, à m'entendre parler de vous. (Harpagon reprend son air gai.) La joie éclatait dans ses yeux, au récit de vos qualités ; et je l'ai mise enfin dans une impatience extrême de voir ce mariage entièrement conclu.

HARPAGON

Tu m'as fait grand plaisir, Frosine, et je t'en ai, je te l'avoue, toutes les obligations du monde.

FROSINE

Je vous prie, monsieur, de me donner le petit secours que je vous demande. (Harpagon reprend un air sérieux.) Cela me remettra sur pied<sup>3</sup>, et je vous en serai éternellement obligée.

HARPAGON

Adieu. Je vais achever mes dépêches. *bruit*

1. *Aiguilleté*, portant des *aiguillettes* pour tout ornement.

2. *Conséquence*, proprement *suite* qu'entraîne une affaire ; de là son importance. « Un ami de conséquence », dit M<sup>me</sup> de Sévigné. — On en a tiré le barbarisme *conséquent*, dans le sens de considérable, important.

3. Image d'un sens précis : *me rétablira* dans mes affaires.

FROSINE

Je vous assure, monsieur, que vous ne sauriez jamais me soulager dans un plus grand besoin.

HARPAGON

Je mettrai ordre que<sup>1</sup> mon carrosse soit tout prêt, pour vous mener à la foire.

FROSINE

Je ne vous importunerai pas, si je ne m'y voyais forcée par la nécessité.

HARPAGON

Et j'aurai soin qu'on soupe de bonne heure, pour ne vous point faire<sup>2</sup> malades.

FROSINE

Ne me refusez pas la grâce dont je vous sollicite<sup>3</sup>. Vous ne sauriez croire, monsieur, le plaisir que....

HARPAGON

Je m'en vais. Voilà qu'on m'appelle. Jusqu'à tantôt.

1. *Mettre ordre que* ou *donner ordre que* était assez employé au dix-septième siècle dans le sens de : *avoir soin que, faire en sorte que* ; cette expression est peu usitée aujourd'hui.

2. *Faire pour rendre* est assez rare, sauf dans quelques locutions consacrées, telles que *faire heureux, faire malheureux, faire père, faire maître*, etc.

3. On dit également bien *solliciter quelqu'un de quelque chose*, — et *solliciter quelque chose de quelqu'un*. « Je vous sollicite de vos suffrages. »

(Molière, *Princesse d'Élide*, IV, 1.)

FROSINE, seule

Que la fièvre te serre, chien de vilain <sup>1</sup> à tous les diables !  
Le ladre a été ferme à toutes mes attaques ; mais il ne me  
faut point pourtant quitter <sup>2</sup> la négociation ; et j'ai l'autre  
côté, en tout cas, d'où je suis assurée de tirer bonne ré-  
compense.

1. On comprend la colère de Frosine qui se vantait de savoir « traire les hommes » ; en voyant que toutes ses manœuvres échouent contre l'expugnable avarice d'Harpagon, que l'amour même ne peut faire ouvrir les mains à ce vieillard, elle exhale son dépit dans une imprécation plaisante.

2. Nous avons déjà vu *quitter* dans le sens de *abandonner, laisser de côté*.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



## ACTE III

---

### SCÈNE PREMIÈRE

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, DAME CLAUDE,  
MAÎTRE JACQUES, LA MERLUCHE, BRINDAVOINE

HARPAGON

Allons. Venez çà tous, que je vous distribue mes ordres pour tantôt, et règle à chacun son emploi. Approchez, dame Claude. Commençons par vous. (Elle tient un balai.) Bon, vous voilà les armes à la main. Je vous commets au soin<sup>1</sup> de nettoyer partout; et surtout, prenez garde de ne point frotter les meubles trop fort, de peur de les user. Outre cela, je vous constitue, pendant le souper, au gouvernement des bouteilles; et s'il s'en écarte quelqu'une, et qu'il se casse quelque chose, je m'en prendrai à vous, et le rabattrai sur vos gages.

MAÎTRE JACQUES, à part

Châtiment politique.

1. La circonstance est grave, et Harpagon emploie des termes solennels : *ici je vous commets au soin*; un peu plus bas : *je vous constitue au gouvernement et je vous établis dans la charge*; il organise fortement son empire pour résister aux ennemis, c'est-à-dire à ses convives.

HARPAGON, à dame Claude

Allez.

## SCÈNE II

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE, MAÎTRE  
JACQUES, BRINDAVOINE, LA MERLUCHE

HARPAGON

Vous, Brindavoine, et vous, La Merluce, je vous établis dans la charge de rincer les verres et de donner à boire ; mais seulement lorsque l'on aura soif et non pas selon la coutume de certains impertinents de laquais qui viennent provoquer<sup>1</sup> les gens, et les faire aviser de boire, lorsqu'on n'y songe pas. Attendez qu'on vous en demande plus d'une fois, et vous ressouvenez de porter toujours beaucoup d'eau.

MAÎTRE JACQUES, à part

Oui ; le vin pur monte à la tête.

LA MERLUCHE

Quitterons-nous nos souquenilles<sup>2</sup>, monsieur ?

HARPAGON

Oui, quand vous verrez venir les personnes ; et gardez bien de gâter vos habits.

1. Expression piquante. — *Impertinents* a son sens étymologique : *qui agit mal à propos*.

2. Sorte de longue blouse en toile grossière dont se servent les palefreniers. — Molière a écrit aussi *siquenille*. — Par dérivation, ce terme s'est appliqué depuis à toute espèce de vêtement malpropre, usé ou sans prix.

BRINDAVOINE

Vous savez bien, monsieur, qu'un des devants de mon pourpoint est couvert d'une grande tache de l'huile de la lampe.

LA MERLUCHE

Et moi, monsieur, que j'ai mon haut-de-chausses tout troué par derrière, et qu'on me voit, révérence parler....

HARPAGON, à La Merluche

Paix ! Rangez cela<sup>1</sup> adroitement du côté de la muraille, et présentez toujours le devant au monde. (Harpagon met son chapeau au-devant de son pourpoint pour montrer à Brindavoine comment il doit faire pour cacher la tache d'huile.) Et vous, tenez toujours votre chapeau ainsi, lorsque vous servirez.

*comique de glacer  
l'idée*

SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE, ÉLISE, VALÈRE,  
MAITRE JACQUES

HARPAGON

Pour vous, ma fille, vous aurez l'œil sur ce que l'on desservira, et prendrez garde qu'il ne s'en fasse aucun dégât. Cela sied bien aux filles. Mais cependant préparez-vous à bien recevoir ma maîtresse qui vous doit venir visiter, et vous mener avec elle à la foire. Entendez-vous ce que je vous dis<sup>1</sup> ?

1. Harpagon parle toujours à ses enfants d'un ton bourru ; il ne se sent pas aimé et craint de n'être pas obéi ; à mesure que sa fille et son fils se détachent de lui, par sa faute, il se fait avec eux plus dur et plus brutal.

ÉLISE

Oui, mon père.

## SCÈNE IV

HARPAGON, CLÉANTE, VALÈRE, MAITRE JACQUES

HARPAGON

Et vous, mon fils le *damoiseau*, à qui j'ai la bonté de pardonner l'histoire de tantôt, ne vous<sup>1</sup> allez pas aviser non plus de lui faire mauvais visage.

CLÉANTE

Moi, mon père ? mauvais visage ! Et par quelle raison ?

HARPAGON

Mon Dieu, nous savons le *train*<sup>2</sup> des enfants dont les pères se remariaient, et de quel œil ils ont coutume de regarder ce qu'on appelle belle-mère. Mais si vous souhaitez que je perde le souvenir de votre dernière fredaine<sup>3</sup>, je vous recommande, surtout, de régaler<sup>4</sup> d'un bon visage

1. Remarquons encore une fois la place du pronom *vous* mis avant le verbe qui entraîne l'infinitif dont ce pronom est régime : c'est un tour tout à fait caractéristique. — De même, plus haut : *qui vous doit venir visiter*.

2. *Train*, au propre, l'allure d'un équipage; par suite, au figuré, la manière d'être, la conduite. Bossuet dit de même, dans le style le plus soutenu : « Quand on a commencé à prendre ce *train*, les grands hommes se font les uns les autres. » (*Hist. univ.*, III<sup>e</sup> partie, ch. VI.) Rien n'égale l'énergie que donnent au style, par leur exacte propriété, ces termes familiers placés à propos.

3. *Fredaine*, écart de conduite, surtout causé par la jeunesse; — mot très fréquent chez Molière.

4. *Régaler* a d'abord signifié offrir un régal, c'est-à-dire un cadeau, un divertissement, une fête; de là régaler quelqu'un de quelque chose

cette personne-là, et de lui faire enfin tout le meilleur accueil qu'il vous sera possible. *IRONIE*

CLÉANTE

A<sup>1</sup> vous dire le vrai, mon père, je ne puis pas vous promettre d'être bien aise qu'elle devienne ma belle-mère. Je mentirais, si je vous le disais; mais, pour ce qui est de la bien recevoir, et de lui faire bon visage, je vous promets de vous obéir ponctuellement sur ce chapitre.

HARPAGON

Prenez-y garde au moins.

CLÉANTE

Vous verrez que vous n'aurez pas sujet de vous en plaindre<sup>2</sup>.

pour : lui offrir une chose agréable, quelle qu'elle fût, — soit de la musique, soit un festin, soit simplement, comme ici, un bon accueil. — Dans *Tartuffe*, Damis dit ironiquement à Orgon :

Nous allons régaler, mon père, votre abord  
D'un incident tout frais qui vous surprendra fort.

(Vers 1055.)

1. A dans le sens de *pour* était très usité au XVII<sup>e</sup> siècle; on en citerait des exemples innombrables, en prose comme en vers :

(Dieu) Me donne votre exemple à me fortifier.

(Corneille, *Polyeucte*, vers 704.)

Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.

(Racine, *Andromaque*, vers 596.)

On retrouve ce souvenir de *ad avec le gérondif en dum* dans quelques locutions : à vrai dire, c'est-à-dire, à bien prendre, à bien considérer, à ne vous rien cacher, etc.

2. Il n'aura à se plaindre au contraire que d'un excès de zèle; Harpagon ordonnait à son fils de régaler Mariane d'un bon visage, ce qui ne coûte rien : Cléante la réglera d'une collation et d'un diamant, aux frais de son père.

HARPAGON

Vous ferez sagement.

## SCÈNE V

HARPAGON, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES

HARPAGON

Valère, aide-moi à ceci. Oh çà, maître Jacques, approchez-vous; je vous ai gardé pour le dernier.

MAÎTRE JACQUES

Est-ce à votre cocher, monsieur, ou bien à votre cuisinier, que vous voulez parler? car je suis l'un et l'autre<sup>1</sup>.

HARPAGON

C'est à tous les deux.

MAÎTRE JACQUES

Mais à qui des deux le premier?

HARPAGON

Au cuisinier.

MAÎTRE JACQUES

Attendez donc, s'il vous plaît.

(Maître Jacques ôte sa casaque de cocher, et paraît vêtu en cuisinier.)

1. Distinction impertinente, parce qu'elle est une critique indirecte de l'avarice d'Harpagon : chacun se raille de cet homme qui ne comprend pas ou qui feint de ne pas comprendre ; il se sent haï, ou méprisé, ou tourné en ridicule ; il n'en souffre pas assez pour changer de conduite ; mais il en souffre, et c'est par là qu'une leçon morale sort de toutes ces plaisanteries aussi profondes que francs et vives.

HARPAGON

Quelle diantre<sup>1</sup> de cérémonie est-ce là?

MAÎTRE JACQUES

Vous n'avez qu'à parler.

HARPAGON

Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper.

MAÎTRE JACQUES, a part

Grande merveille !

HARPAGON

Dis-moi un peu, nous feras-tu bonne chère?

MAÎTRE JACQUES

Oui, si vous me donnez bien de l'argent.

HARPAGON

Que<sup>2</sup> diable ! toujours de l'argent ! Il semble qu'ils n'aient autre chose à dire, de l'argent, de l'argent, de l'argent ! Ah ! ils n'ont que ce mot à la bouche, de l'argent !

1. Nous avons déjà remarqué que *diantre* était un euphémisme pour *diable* ; suivi d'un régime, comme ici, il prend le sens de *diabolique* et, par suite, *étrange, bizarre, mauvais, maudit* : *quelle étrange cérémonie, quelle drôle de cérémonie...* « Qu'on est aisément amadoué par ces *diantres d'animaux-là* ! » (*Bourgeois gentilhomme*, III, 10.)

2. M. Génin croit que cette exclamation est pour *quel diable*, parce que *quel* se prononçait *queu* dans notre vieille langue. — Sans avoir recours à une hypothèse qui nous semble un peu forcée, ne pouvons-nous pas expliquer cette locution par une ellipse fort naturelle ? *Que diable* (*dit-il*) ?

toujours parler d'argent! Voilà leur épée de chevet<sup>1</sup>, de l'argent!

VALÈRE

Je n'ai jamais vu de réponse plus impertinente que celle-là. Voilà une belle merveille que de faire bonne chère avec bien de l'argent! C'est une chose la plus aisée du monde, et il n'y a si pauvre esprit qui n'en fit bien autant; mais, pour agir en habile homme, il faut parler de faire bonne chère avec peu d'argent.

MAÎTRE JACQUES

Bonne chère avec peu d'argent?

VALÈRE

Où.

MAÎTRE JACQUES, à Valère

Par ma foi, monsieur l'intendant, vous nous obligerez de nous faire voir ce secret, et de prendre mon office de cuisinier; aussi bien vous mêlez-vous céans d'être le factotum<sup>2</sup>.

HARPAGON

Taisez-vous. Qu'est-ce qu'il nous faudra?

MAÎTRE JACQUES

Voilà monsieur votre intendant, qui vous fera bonne chère pour peu d'argent.

1. *L'épée de chevet* est l'arme que l'on place la nuit à son *chevet*, l'armoire qui ne nous quitte jamais; par métaphore, l'idée que l'on a toujours à l'esprit, l'expression que l'on a toujours à la bouche, le grand argument que l'on emploie en toute circonstance.

2. Nous écrivons aujourd'hui *factotum* (un homme qui fait tout dans une maison, l'homme de confiance). — Au XVII<sup>e</sup> siècle, on écrivait et l'on prononçait encore *on* les finales en *um* venant du latin.



HARPAGON

Haye<sup>1</sup> ! je veux que tu me répondes.

MAÎTRE JACQUES

Combien serez-vous de gens à table ?

HARPAGON

Nous serons huit ou dix ; mais il ne faut prendre que huit. Quand il y a à manger pour huit, il y en a bien pour dix.

VALÈRE

Cela s'entend.

MAÎTRE JACQUES

Eh bien, il faudra quatre grands potages et cinq assiettes.... Potages.... Entrées

HARPAGON

Que diable, voilà pour<sup>2</sup> traiter toute une ville entière.

MAÎTRE JACQUES

Rôt....

HARPAGON, lui mettant la main sur la bouche

Ah, traître, tu manges tout mon bien.

MAÎTRE JACQUES

Entremets<sup>3</sup>....

1. Exclamation qui exprime l'ennui, l'impatience.

2. *Voilà pour...* Voilà qui suffit pour. L'ellipse donne à la phrase beaucoup de vivacité sans que la clarté en souffre.

3. Dans l'édition de 1682, Maître Jacques insiste, avec une malice fort amusante, sur le détail du festin ; l'énumération des mets épouvante Harpagon :

MAÎTRE JACQUES.

Hé bien ! Il faudra quatre grands potages bien garnis et cinq assiettes

HARPAGON, mettant encore la main sur la bouche de maître Jacques

Encor<sup>1</sup>?

VALÈRE, à maître Jacques

Est-ce que vous avez envie de faire crever<sup>2</sup> tout le monde? et monsieur a-t-il invité des gens pour les assassiner à force de mangeaille? Allez-vous-en lire un peu les préceptes de la santé, et demander aux médecins s'il y a rien de plus préjudiciable à l'homme que de manger avec excès.

*déterminer*

HARPAGON

Il a raison.

VALÈRE

Apprenez, maître Jacques, vous et vos pareils, que c'est un coupe-gorge qu'une table remplie de trop de viandes; que pour se bien montrer ami de ceux que l'on invite, il faut que la frugalité règne dans les repas qu'on donne; et que, suivant le dire d'un ancien, *il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger*<sup>3</sup>.

*de l'ance ? Régussement*  
d'entrées : potage bisque, potage de perdrix aux choux verts, potage de santé, potage de canards aux navets. Entrées : fricassée de poulets, tourte de pigeonneaux, ris de veau, boudin blanc et cervelles.

HARPAGON.

Que diable ! Voilà pour traiter toute une ville entière !

MAÎTRE JACQUES.

Rôt dans un grandissime bassin en pyramide ; une grande longe de veau de rivière, trois faisans, trois poulardes grasses, douze pigeons de volière, douze poulets de grains, six lapereaux de garenne, douze perdreaux, deux douzaines de cailles, trois douzaines d'ortolans....

1. Nous ne reviendrons plus sur l'orthographe de ce mot, que Molière écrit tantôt en deux, tantôt en trois syllabes.

2. L'indignation inspire souvent des termes familiers et imagés qui rendent l'énergie et la sincérité de la passion : Valère, qui feint l'indignation, en emploie naturellement le langage, *crever... mangeaille*, etc.

3. Adage latin : *ede ut vivas, ne vivas ut edas*.

HARPAGON

Ah, que cela est bien dit ! Approche, que je t'embrasse pour ce mot. Voilà la plus belle sentence que j'aie entendue de ma vie : *il faut vivre pour manger, et non pas manger pour viv..* Non, ce n'est pas cela. Comment est-ce que tu dis ?

VALÈRE

*Qu'il faut manger pour vivre, et non pas vivre pour manger.*

HARPAGON, à maître Jacques

Oui. Entends-tu ? (A Valère.) Qui<sup>1</sup> est le grand homme qui a dit cela ?

VALÈRE

Je ne me souviens pas maintenant de son nom.

HARPAGON

Souviens-toi de m'écrire ces mots. Je les veux faire graver en lettres d'or sur la cheminée de ma salle<sup>2</sup>.

VALÈRE

Je n'y manquerai pas. Et pour votre souper, vous n'avez qu'à me laisser faire. Je réglerai tout cela comme il faut.

1. Nous dirions plutôt *quel est l'homme qui...* ; mais, du temps de Molière, *qui* remplaçait fort bien *quel* dans ce tour interrogatif, direct ou indirect... « Pour voir *qui* sont les habitants. » (Racine, *Rem. sur l'Odyssée*.)

Dans les champs phrygiens les effets feront foi  
Qui la chérit le plus, ou d'Ulysse ou de moi.

(*Iphigénie*, vers 196.)

2. *En lettres d'or* ! Quel luxe ! quelle dépense ! Harpagon peut-il mieux témoigner son admiration pour cette belle sentence d'hygiène économique ? (Anger.)

L'AVARE.

8

HARPAGON

Fais donc.

MAÎTRE JACQUES

Tant mieux, j'en aurai moins de peine.

HARPAGON, à Valère

Il faudra de ces choses dont on ne mange guère, et qui rassasient d'abord; quelque bon haricot,<sup>1</sup> bien gras, avec quelque pâté en pot bien garni de marrons. *chestnuts*

VALÈRE

Reposez-vous sur moi.

HARPAGON

Maintenant, maître Jacques, il faut nettoyer mon carrosse.

MAÎTRE JACQUES

Attendez. Ceci s'adresse au cocher. (Maître Jacques remet sa casaque.) Vous dites.... *in directed*

HARPAGON

Qu'il faut nettoyer mon carrosse, et tenir mes chevaux tout prêts pour conduire à la foire....

1. *Haricot*, ragoût fait avec des morceaux de mouton, des pommes de terre et des navets. Ce terme vient sans doute du vieux mot *harigoter*, mettre en pièces (on coupe la viande et les légumes qui composent ce plat); et on le trouve dans des textes qui remontent au XIV<sup>e</sup> siècle. *Haricot*, dans le sens de légume, est de beaucoup postérieur. Génin n'en a relevé des exemples que vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle; jusque-là on disait *fève*, *fève blanche* et, d'après M. Littré, cette *fève* a été nommée *fève de haricot*, « parce que le plat qu'elle fournissait fut comparé, à cause de ses grosses qualités, à un *haricot de mouton*, ou parce qu'elle s'unissait très bien avec le mouton en *haricot* ou autrement ».

— Le *pâté en pot* (cuit dans un pot) est le plus commun, le plus gras et le plus lourd des pâtés; le *pâté en terrine* est plus délicat; le *pâté en croûte* est d'un prix plus élevé.

MAÎTRE JACQUES

Vos chevaux, monsieur? Ma foi! ils ne sont point du tout en état de marcher. Je ne vous dirai point qu'ils sont sur la litière, les pauvres bêtes n'en ont point, et ce serait mâl parler : mais vous leur faites observer des jeûnes si austères, que ce ne sont plus rien que des idées ou des fantômes, des façons de chevaux<sup>1</sup>.

HARPAGON

Les voilà bien malades ; ils ne font rien.

MAÎTRE JACQUES

Et pour<sup>2</sup> ne faire rien, monsieur, est-ce qu'il ne faut rien manger?(Il leur vaudrait bien mieux, les pauvres animaux, de travailler beaucoup, de manger de même.) Cela me fend le cœur, de les voir ainsi exténués<sup>3</sup> ; car, enfin, j'ai une tendresse pour mes chevaux, qu'il<sup>4</sup> me semble que c'est moi-même, quand je les vois pâtir ; je m'ôte tous les jours pour eux les choses de la bouche ; et c'est être, monsieur, d'un naturel trop dur, que de n'avoir nulle pitié de son prochain<sup>5</sup>.

1. Maître Jacques est bien savant sans s'en douter : *idée* vient de *εἶδος*, (apparence) ; fantôme, de *φάντασμα* (représentation, figure, vision) ; et ces termes s'appliquent fort bien à des animaux tellement amaigris et décharnés qu'ils ne ressemblent plus à des êtres vivants, mais à des formes sans réalité, sans consistance.

2. *Pour* dans le sens de *parce que* est fréquent :

*Pour* dormir dans la rue on n'offense personne.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 48.)

Ah! *pour* être dévôt, je n'en suis pas moins homme.

(*Tartuffe*, vers 966.)

3. *Exténués*, au propre : devenus *ténus*, maigres, du latin *extenuare* (*tenuis*, mince).

4. Une tendresse *telle, si grande*, qu'il me semble...

5. *Son prochain* est d'autant plus comique que Maître Jacques n'y entend pas malice ; il est de bonne foi et parle d'abondance de cœur.

## HARPAGON

Le travail ne sera pas grand, d'aller jusqu'à la foire.

## MAÎTRE JACQUES

Non, monsieur, je n'ai pas le courage de les mener, et je ferais conscience de leur donner des coups de fouet, en l'état où ils sont. Comment voudriez-vous qu'ils traînaient un carrosse<sup>1</sup>? Ils ne peuvent pas se traîner eux-mêmes.

## VALÈRE

Monsieur, j'obligerai le voisin<sup>2</sup> Picard à se charger de les conduire : aussi bien nous fera-t-il ici besoin<sup>3</sup> pour apprêter le souper.

## MAÎTRE JACQUES

Soit. J'aime mieux encore qu'ils meurent sous la main d'un autre que sous la mienne.

## VALÈRE

Maître Jacques fait bien le raisonnable !

## MAÎTRE JACQUES

Monsieur l'intendant fait bien le nécessaire !

1. L'édition de 1669 porte : *qu'ils traînaient un carrosse, qu'ils ne peuvent pas pour : puisqu'ils ne peuvent pas.*

2. Cette même édition (*édition princeps*) donne le voisin le Picard ; on sait qu'il était d'usage de désigner les gens de condition commune, laquais et ouvriers, par le nom de la province où ils étaient nés : *Bourguignon, Picard, Breton, etc.*

3. *Faire besoin*, dans le sens de *être utile, nécessaire et manquer*, se trouve assez souvent dans Molière et La Fontaine. Cette locution, aujourd'hui vieillie, est cependant encore usitée dans certaines contrées de la France, en particulier dans le Midi.

HARPAGON

Paix !

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, je ne saurais souffrir les flatteurs ; et je vois que ce qu'il en fait, que<sup>1</sup> ses contrôles perpétuels sur le pain et le vin, le bois, le sel et la chandelle, ne sont(rien que pour vous gratter<sup>2</sup> et vous faire sa cour. J'enrage de cela, et je suis fâché tous les jours d'entendre ce qu'on dit de vous : car, enfin, je me sens pour vous de la tendresse, en dépit que<sup>3</sup> j'en aie ; et, après mes chevaux, vous êtes la personne<sup>4</sup> que j'aime le plus.

HARPAGON

Pourrais-je savoir de vous, maître Jacques, ce que l'on dit de moi ?

MAÎTRE JACQUES

Oui, monsieur, si j'étais assuré que cela ne vous fâchât point.

1. *Que* et ce qui suit explique le sens de *ce qu'il en fait*.

2. *Rien que pour* est le *nisi ut* des Latins. — *Gratter*, encore un de ces termes vifs et familiers qui donnent tant de force au discours. C'est là ce « parler solide et nerveux », ces « braves formes de s'expliquer » qui ravissaient Montaigne. (*Essais*, III, 5) — Le peuple en a fait la locution proverbiale *gratter* quelqu'un où cela le démanche, c'est-à-dire *flatter* ses caprices et ses faiblesses.

3. Locution mal faite, mais que Molière a reçue des écrivains du XVI<sup>e</sup> siècle et que l'usage avait déjà consacrée. — « La locution correcte serait : *dépit qu'il en ait*, comme *malgré qu'il en ait* ; tandis qu'il est impossible de dire : quelque *en dépit qu'il en ait*. Mais là il y a eu confusion et fusion avec la locution en dépit ; d'où est résultée la locution *en dépit qu'il en ait*. » (Littré.) — Son sens ici est fort clair : *quoi que je fusse ; — lors même que je ne le voudrais pas ; quoique j'en aie du dépit*.

4. Maître Jacques s'obstine à regarder ses chevaux comme des personnes, confusion excusable, louable même pour un cocher. Maître Jacques, au fond, est un brave homme ; il aime ses chevaux *parce qu'ils* sont exténués, et son maître, *quoiqu'il* soit un vilain et un *ladre*.

HARPAGON

Non, en aucune façon.

MAÎTRE JACQUES

Pardonnez-moi; je sais fort bien que je vous mettrais en colère.

HARPAGON

Point du tout; au contraire, c'est me faire plaisir, et je suis bien aise d'apprendre comme<sup>1</sup> on parle de moi.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, puisque vous le voulez, je vous dirai franchement qu'on se moque partout de vous, qu'on nous jette de tous côtés cent brocards<sup>2</sup> à votre sujet, et que l'on n'est point plus ravi que de vous tenir au cul et aux chausses<sup>3</sup>,

1. Nous dirions plutôt aujourd'hui *comment*. — Mais, du temps de Molière, *comme* était fort usité dans les interrogations, directes ou indirectes.

Montrez-lui *comme* il faut régir une province.

(Corneille, *Cid*, vers 174.)

Voilà *comme* Pyrrhus vint s'offrir à ma vue.

(Racine, *Andromaque*, vers 1006.)

Albin, *comme* est-il mort?

(Corneille, *Polyeucte*, vers 993.)

Voltaire a eu tort de relever comme fautive cette locution dans Corneille.

2. *Brocards* dit plus que « raillerie »; il emporte le sens de plaisanterie mordante et cruelle. — Dans *Tartuffe*, Dorine, une servante qui, comme La Flèche, s'intéresse à l'honneur de son maître et se sent de la tendresse pour lui, dit à Orgon :

... Je ne puis souffrir

Qu'aux *brocards* d'un chacun vous alliez vous offrir.

(Vers 549.)

3. Expression plus que familière, que l'on tolère dans la bouche d'un valet; elle signifie *critiquer sans ménagement, censurer sans pitié*; — et aussi *serrer de près*.



et de faire sans cesse des contes de votre lésine<sup>1</sup>. L'un dit que vous faites imprimer des almanachs particuliers, où vous faites doubler les quatre-temps et les vigiles, afin de profiter des jeûnes où vous obligez votre monde; l'autre, que vous avez toujours une querelle toute prête à faire à vos valets dans le temps des étrennes<sup>2</sup>, ou de leur sortie d'avec vous, pour vous trouver une raison de ne leur donner rien. Celui-là conte qu'une fois vous fîtes assigner le chat d'un de vos voisins, pour vous avoir mangé un reste d'un gigot de mouton<sup>3</sup>; celui-ci, que l'on vous surprit, une nuit, en venant dérober vous-même l'avoine de vos chevaux; et que votre cocher, qui était celui d'avant moi, vous donna dans l'obscurité je ne sais combien de coups de bâton, dont vous ne voulûtes rien dire. Enfin, voulez-vous que je vous dise? on ne saurait aller nulle part où l'on ne

1. La *lesina* était une confrérie qui s'était constituée en Italie; elle était composée d'avares qui raccommoiaient eux-mêmes leurs savates : de là le nom qu'on lui avait donné (*lesina*, *alêne de cordonnier*). — Ce terme, encore récent au commencement du XVII<sup>e</sup> siècle, s'appliqua naturellement à l'épargne sordide.

2. Ce trait rappelle la vieille épigramme épigrammatique :

Ici-gît, sous ce marbre blanc,  
Le plus avare homme de Rennes,  
Qui, pour ne point donner d'étrennes,  
Mourut exprès le jour de l'an.

(Félix Lemaître.)

3. Ainsi, dans une scène de l'*Aulularia*, où l'on cite différents traits d'avarice d'Eucalion, on rapporte que le vieillard voulait faire citer un oiseau de proie qui lui avait dérobé de la bouillie.

*Pulmentum pridem ei eripuit miluos.  
Homo ad prætorem plorabundus devenit;  
Infat ibi postulare, plorans, ejulans,  
Ut sibi liceret miluom vadarier.  
Sescenta sunt, quæ memorem, si sit otium.*

(Acte II, scène IV, vers 33-38.)

Dans *Les Plaideurs* de Racine, M. Chicanneau, non par avarice, mais par esprit processif, fait saisir un ânon et demande qu'il soit tenu compte

Du foin que peut manger une poule en un jour.

(Vers 218.)

vous entend accommer de toutes pièces<sup>1</sup>. Vous êtes la fable<sup>2</sup> et la risée de tout le monde, et jamais on ne parle de vous que sous les noms d'avare, de ladre, de vilain et de fesse-mathieu<sup>3</sup>.

HARPAGON, en battant maître Jacques

Vous êtes un sot, un maraud<sup>4</sup>, un coquin et un impudent.

MAÎTRE JACQUES

Eh bien, ne l'avais-je pas deviné? Vous ne m'avez pas voulu croire. Je vous avais bien dit que je vous fâcherais de vous dire la vérité.

HARPAGON

Apprenez à parler.

## SCÈNE VI

VALÈRE, MAÎTRE JACQUES

VALÈRE, riant

A ce que je puis voir, maître Jacques, on paye mal votre franchise.

1. Critiquer à tous égards

2. Sens étymologique : *fabula*, le sujet des discours.

Suis-je, sans le savoir, la fable de l'armée?

(Racine, *Iphigénie*, vers 574.)

3. Termes déjà expliqués plus haut. — Bret remarque que Molière a pris l'idée de cette scène dans la comédie *I suppositi* de l'Arioste : « Le perfide dit de vous tous les maux que l'on saurait penser. — Ah! le méchant! Et que dit-il? — Tout le pis qu'on saurait dire. — O Dieu! — Que vous êtes le plus avare et misérable homme qui oncques naquît, et que vous le laissez mourir de male-mort de faim. » (Acte II, scène IV, traduction de de Mesmes.) — Molière gagne toujours à être rapproché de ses modèles.

4. Mot dont personne n'a donné une étymologie satisfaisante. Il a signifié d'abord *pauvre, malheureux*; puis est devenu, avec un sens injurieux, synonyme de *misérable, gueux, vaurien*.

MAÎTRE JACQUES

Morbleu, monsieur le nouveau venu<sup>1</sup>, qui faites l'homme d'importance, ce n'est pas votre affaire. Riez de vos coups de bâton quand on vous en donnera, et ne venez point rire des miens.

VALÈRE

Ah! monsieur maître Jacques, ne vous fâchez pas, je vous prie.

~~he n'est pas un~~ MAÎTRE JACQUES, à part

(Il file doux. Je veux faire le brave, et s'il est assez sot pour me craindre, le frotter quelque peu<sup>2</sup>. (Haut.) Savez-vous bien, monsieur le rieur<sup>3</sup>, que je ne ris pas, moi; et que si vous m'échauffez la tête, je vous ferai rire d'une autre sorte? *Sosie*)

(Maître Jacques pousse Valère jusques au bout du théâtre en le menaçant.)

VALÈRE

Eh doucement.

1. Maître Jacques a déjà bien des griefs contre Valère, et cette scène va achever de l'irriter contre le *nouveau venu*; elle n'est donc pas inutile au dénouement.

2. *Frotter*, expression imagée et fort énergique. La velléité de « faire le brave » qu'a ici Maître Jacques, rappelle la scène de l'*Amphitryon* où Sosie espère aussi effrayer Mercure.

Pour faire semblant d'assurance  
Je veux chanter un peu d'ici.

. . . . .

Oui, oui, ne souffrons point qu'on nous croie un oison.  
Si je ne suis hardi, tâchons de le paraître.

(*Amphitryon*, acte I, scène II.)

3. Oui, monsieur le rieur, malgré vos beaux esprits, etc.

(*Misanthrope*, vers 413.)

MAÎTRE JACQUES

Comment, doucement? Il ne me plaît pas, moi<sup>1</sup>.

VALÈRE

De grâce!

MAÎTRE JACQUES

Vous êtes un impertinent.

VALÈRE

Monsieur maître Jacques!

MAÎTRE JACQUES

Il n'y a point (de monsieur maître Jacques) pour un double<sup>2</sup>. Si je prends un bâton, je vous rosserai d'importance. *Thrad*

VALÈRE

Comment! un bâton? (Valère fait reculer maître Jacques à son tour.)

MAÎTRE JACQUES

Eh! je ne parle pas de cela.

VALÈRE *frp*

Savez-vous bien, monsieur le fat, que je suis homme à vous rosser vous-même?

1. Manière énergique de refuser que Molière aimait tout particulièrement :

Encore un petit mot. — Il ne me plaît pas, moi.

(*Tartuffe*, vers 575.)

Voyez encore le *Misanthrope*, vers 1354; — le *Médecin malgré lui*, scène II. — Dans ce tour, moi nous semble mis pour : quant à moi (et non pour : il ne me plaît pas, à moi).

2. C'est-à-dire il n'y a point de Maître Jacques. Le double était une petite pièce de monnaie qui valait deux deniers. (Aimé Martin.)

MAÎTRE JACQUES

Je n'en doute pas.

VALÈRE

Que vous n'êtes, pour tout potage, qu'un faquin<sup>1</sup> de cuisinier ?

MAÎTRE JACQUES

Je le sais bien.

VALÈRE

Et que vous ne me connaissez pas encore ?

MAÎTRE JACQUES

Pardonnez-moi.

VALÈRE

Vous me rosserez, dites-vous ?

1. *Pour tout potage*, expression tirée du sens propre du mot *potage* : un dîner où l'on ne servirait qu'un plat *pour tout potage*, c'est-à-dire *un plat seulement*. — De là au figuré : *un faquin pour tout potage*, c'est-à-dire *un faquin seulement* ; *un faquin et pas autre chose*.

*Faquin* vient de l'italien *facchino*, portefaix, homme d'humble naissance et de métier vulgaire. On sait que le prince de Condé appelait galamment Mazarin *signor facchino*. Molière a souvent employé ce terme, qui se retrouve dans Boileau :

Alors le noble altier, pressé de l'indigence,  
Humblement du *faquin* rechercha l'alliance.

(Sat. V, vers 105 et 106.)

Je ne sais point, en lâche, essayer les outrages  
D'un *faquin* orgueilleux qui vous tient à ses gages.

(Sat. I, vers 45-46.)

Le mot italien, on le voit, avait pris en français le sens de *homme méprisable et ridicule*.

Qu'on me traite partout du plus grand des *faquins*.

(*Tartuffe*, vers 824.)

## MAÎTRE JACQUES

Je le disais en raillant.

## VALÈRE

Et moi je ne prends point de goût à votre raillerie.  
(Donnant des coups de bâton à maître Jacques.) Apprenez que vous êtes un mauvais railleur.

## MAÎTRE JACQUES, seul.

Peste soit de la sincérité ! c'est un mauvais métier. Désormais j'y renonce<sup>1</sup>, et je ne veux plus dire vrai. (Passe encore pour mon maître,) il a quelque droit de me battre : mais, pour ce monsieur l'intendant, je m'en vengerai si je puis.

## SCÈNE VII

## MARIANE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES

## FROSINE

Savez-vous, maître Jacques, si votre maître est au logis ?

1. Ainsi, Orgon, reconnaissant enfin que sa confiance en Tartuffe était pure duperie, se déclare à jamais incrédule à l'endroit de la vertu.

C'en est fait, *je renonce* à tous les gens de bien ;  
J'en aurai désormais une horreur effroyable,  
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

(*Tartuffe*, vers 1604-1606.)

Il en est des leçons de l'expérience comme de toute chose ici-bas : on les gâte en les exagérant.

*In vitium ducit culpæ fuga si caret arte.*

(Horace, *Art poétique*.)

MAÎTRE JACQUES

Oui vraiment, il y est; je ne le sais que trop.

FROSINE

Dites-lui, je vous prie, que nous sommes ici.

## SCÈNE VIII

MARIANE, FROSINE

MARIANE

Ah! que je suis, Frosine, dans un étrange état! et s'il faut dire ce que je sens; que j'appréhende cette vue<sup>1</sup>!

FROSINE

Mais pourquoi, et quelle est votre inquiétude?

MARIANE

Hélas! me le demandez-vous? et ne vous figurez-vous point les alarmes d'une personne toute prête à voir le supplice où l'on veut l'attacher?

FROSINE

Je vois bien que, pour mourir agréablement, Harpagon n'est pas le supplice que vous voudriez embrasser; et je connais, à votre mine, que le jeune blondin dont vous m'avez parlé vous revient un peu dans l'esprit.

1. La *vue* d'Harpagon, qui va venir : la malheureuse Mariane s'en fait à l'avance une image effrayante, et nous savons que son appréhension ne sera que trop justifiée.

MARIANE

Oui, c'est une chose, Frosine, dont je ne veux pas me défendre; et les visites respectueuses qu'il a rendues chez nous ont fait, je vous l'avoue, quelque effet dans mon âme.

FROSINE

Mais avez-vous su quel<sup>1</sup> il est?

MARIANE

Non, je ne sais point quel il est; mais je sais qu'il est fait d'un air à se faire aimer; que si l'on pouvait mettre les choses à mon choix, je le prendrais plutôt qu'un autre; et qu'il ne contribue pas peu à me faire trouver un tourment effroyable dans l'époux qu'on veut me donner.

FROSINE

Mon Dieu, tous ces blondins sont agréables, <sup>depuis</sup> et débitent fort bien leur fait; mais la plupart sont gueux comme des rats, et il vaut mieux, pour vous, de prendre un vieux mari qui vous donne beaucoup de bien. Je vous avoue que les sens ne trouvent pas si bien leur compte du côté que je dis, et qu'il y a quelques petits dégoûts à essayer avec un tel époux; mais cela n'est pas pour<sup>2</sup> durer; et sa mort,

1. *Quel il est*; nous dirions aujourd'hui *qui il est*. — *Quel et qui*, souvent distingués par des nuances fort justes, se confondaient aussi parfois et s'employaient l'un pour l'autre. (Voyez ci-dessus la note 1 à la page 113.)

2. *Etre pour* dans le sens de *être fait pour, être capable de...*

Je crois qu'un ami chaud, et de ma qualité,  
N'est pas assurément *pour* être rejeté.

(*Misanthrope*, vers 259-260.)

Monsieur, je ne *suis pas pour* vous désavouer.

(*Racine, Les Plaideurs*, vers 413.)



croyez-moi, vous mettra bientôt en état d'en prendre un plus aimable, qui réparera toutes choses.

MARIANE

Mon Dieu! Frosine, c'est une étrange affaire, lorsque, pour être heureuse, il faut souhaiter ou attendre le trépas de quelqu'un, et la mort ne suit pas tous les projets que nous faisons<sup>1</sup>.

FROSINE

Vous moquez-vous? Vous ne l'épousez qu'aux conditions de vous laisser veuve bientôt; et ce doit être là un des articles du contrat<sup>2</sup>. Il serait bien impertinent de ne pas mourir dans trois mois! Le voici en propre personne.

MARIANE

Ah, Frosine, quelle figure!

## SCÈNE IX

HARPAGON, MARIANE, FROSINE

HARPAGON, à Mariane.

Ne vous offensez pas, ma belle, si je viens à vous avec des lunettes. Je sais que vos appas frappent assez les yeux, sont assez visibles d'eux-mêmes, et qu'il n'est pas besoin

1. La mort n'accomplit pas tous les projets. etc... Molière a soin de prêter à Mariane des sentiments qui lui concilient toute notre sympathie. — Frosine tient le langage qui convient à une femme de son espèce.

2. Exagération plaisante et qui fait rire d'idées qui seraient odieuses si elles n'étaient pas comiques, grâce à la forme.

de lunettes pour les apercevoir<sup>1</sup> : mais enfin, c'est avec des lunettes qu'on observe les astres, et je maintiens et garantis que vous êtes un astre, mais un astre, le plus bel astre qui soit dans le pays des astres. Frosine, elle ne répond mot, et ne témoigne, ce me semble, aucune joie de me voir.

FROSINE

C'est qu'elle est encore toute surprise ; et puis, les filles ont toujours honte à témoigner<sup>2</sup> d'abord ce qu'elles ont dans l'âme.

HARPAGON, à Frosine

Tu as raison. (A Mariane.) Voilà, belle mignonne, ma fille qui vient vous saluer.

## SCÈNE X

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE.

MARIANE

Je m'acquitte bien tard, madame, d'une telle visite.

ÉLISE

Vous avez fait, madame, ce que je devais faire ; et c'était à moi de vous prévenir. *dit-elle on s'en va*

1. Jeux de mots grotesques ; Harpagon n'est pas habitué à être aimable ; quand il veut paraître agréable, il dépasse la mesure ; ses galanteries sont lourdes et de mauvais goût. — Molière excelle dans ces déclarations ridiculement faites par des personnages ridicules ; voyez le *Malade imaginaire*, où Thomas Diafoirus tourne aussi les yeux « vers les astres resplendissants » des yeux d'Angélique. (Acte II, scène VI.)

2. *Témoigner*, dans le sens de montrer, d'*exprimer*, est fréquent surtout au XVII<sup>e</sup> siècle.

« Je n'avais d'autre dessein que de vous *témoigner* avec combien de respect je suis, etc. »

(Racine, *Britannicus*, épître.)

HARPAGON

Vous voyez qu'elle est grande; mais mauvaise herbe croît toujours<sup>1</sup>.

MARIANE, bas à Frosine.

Oh! l'homme déplaisant!

HARPAGON, bas à Frosine.

Que dit la belle?

FROSINE

Qu'elle vous trouve admirable.

HARPAGON

C'est trop d'honneur que vous me faites, adorable mignonne.

MARIANE, à part.

Quel animal<sup>2</sup>!

HARPAGON

Je vous suis trop obligé de ces sentiments.

1. Harpagon, nous l'avons déjà remarqué, n'a jamais un mot aimable pour ses enfants; il leur parle toujours durement et d'un ton bourru.

2. *Quel animal!* — Auger se demande si le mot n'est pas un peu vif, un peu cru dans la bouche d'une jeune fille bien élevée. — Sans aucun doute, l'expression est forte, mais le mot *animal* n'était pas du temps de Molière aussi trivial dans ce sens qu'aujourd'hui; de plus, Harpagon est attendu avec effroi par Mariane; dès qu'il arrive, il augmente son dégoût par ses galanteries grotesques, par ses douceurs forcées « belle mignonne » — « adorable mignonne »; enfin, comme le dit si bien La Bruyère, « un vieillard amoureux est *un monstre* dans la nature »; si bien qu'en voyant Harpagon auprès de Mariane et en l'écoutant parler, nous sommes insensiblement amenés à trouver naturelle l'exclamation de la jeune fille : *quel animal* nous paraîtrait ailleurs grossier et inconvenant; ici, c'est le mot propre, et nous oublions qu'il est dit par Mariane, parce que nous le disons avec elle.

MARIANE, à part.

Je n'y puis plus tenir. *Il faut en finir avec moi*

## SCÈNE XI

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE,  
FROSINE, BRINDAVOINE.

HARPAGON

Voici mon fils aussi, qui vous vient faire la révérence.

MARIANE, bas à Frosine.

Ah ! Frosine, quelle rencontre ! C'est justement celui dont je t'ai parlé.

FROSINE, à Mariane.

L'aventure est merveilleuse.

HARPAGON

Je voi que vous vous étonnez de me voir de si grands enfans ; mais je serai bientôt défait et de l'un et de l'autre<sup>1</sup>.

CLÉANTE, à Mariane

Madame, à vous dire le vrai, c'est ici une aventure où<sup>2</sup>

1. Ainsi, ce père marie ses enfans, non pour assurer leur bonheur, mais pour « s'en débarrasser ». Peut-on dès lors blâmer Cléante et Elise de résister aux volontés d'Harpagon ? Ils refusent d'obéir, non à l'autorité paternelle, mais à un caprice despotique. Ce sont les vices d'Harpagon qui excusent les fautes de ses enfans.

2. Où pour à laquelle ; tour souvent remarqué déjà : on peut voir ici combien il a de vivacité et d'élégance.

sans doute je ne m'attendais pas; et mon père ne m'a pas peu surpris lorsqu'il m'a dit tantôt le dessein qu'il avait formé.

MARIANE

Je puis dire la même chose. C'est une rencontre imprévue qui m'a surprise autant que vous; et je n'étais point préparée à une pareille aventure.

CLÉANTE

Il est vrai que mon père, madame, ne peut pas faire un plus beau choix, et que ce m'est une sensible<sup>1</sup> joie, que l'honneur de vous voir : mais, avec tout cela, je ne vous assurerai pas que je me réjouis du dessein où vous pourriez être de devenir ma belle-mère. Le compliment, je l'avoue, est trop difficile pour moi; et c'est un titre, s'il vous plaît, que je ne vous souhaite point. Ce discours paraîtra brutal aux yeux de quelques-uns; mais je suis assuré que vous serez personne à le prendre comme il faudra; que<sup>2</sup> c'est un mariage, madame, où vous vous imaginez bien que je dois avoir de la répugnance; que vous n'ignorez pas, sachant ce que je suis, comme<sup>3</sup> il choque mes intérêts; et

1. Manière de parler encore fort usitée aujourd'hui; — ce mot *sensible*, dans le sens de *vivement senti*, est d'une grande énergie dans les auteurs du XVII<sup>e</sup> siècle.

Rome avec une joie et *sensible* et profonde  
Se démet en vos mains de l'empire du monde.

(Corneille, *Cinna*, vers 1765-1766.)

« J'aurais une joie *sensible* de voir la maison de campagne... etc... » (Racine, *lettres*). Bossuet dit « le goût *sensible* de la pitié » — « une *sensible* consolation » — « c'eût été un soutien *sensible* à une âme comme la sienne. »

2. Ce *que* et toutes les propositions complétives qui suivent dépendent de *ce discours*; — *ce discours*, à savoir *que c'est un mariage*, etc. Cette construction, souvenir du latin, est fort claire, malgré un certain embarras que semble amener dans la phrase le grand nombre des conjonctions.

3. *Comme*, déjà relevé plus haut dans l'acception de *comment*, a ici le sens de *combien*.

que vous voulez bien enfin que je vous dise, avec la permission de mon père, que si les choses dépendaient de moi, cet hymen ne se ferait point. r

HARPAGON

Voilà un compliment bien impertinent ! Quelle belle confession à lui faire ?

MARIANE

*Look at things as you*  
Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales<sup>1</sup> ; et que, si vous auriez de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. Ne croyez pas, je vous prie, que ce soit moi qui cherche à vous donner cette inquiétude. Je serais fort fâchée de vous causer du déplaisir ; et si je ne m'y vois forcée par une puissance absolue, je vous donne ma parole que je ne consentirai point au mariage qui vous chagrine.

HARPAGON

Elle a raison. A sot compliment, il faut une réponse de même<sup>2</sup>. Je vous demande pardon, ma belle, de l'impertinence de mon fils. C'est un jeune sot qui ne sait pas encore la conséquence des paroles qu'il dit.

MARIANE

Je vous promets<sup>3</sup> que ce qu'il m'a dit ne m'a point du

1. C'est-à-dire que je pense comme vous ; les sentiments de Mariane répondent à ceux de Cléante : elle répugne également au mariage qu'on lui impose.

2. Harpagon n'a rien compris ; non qu'il manque de finesse ; mais quand l'âme est possédée par des passions fortes, l'esprit lui-même perd sa clairvoyance. — Rapprochez de cette scène la scène VI de l'acte II des *Plaideurs* : Isabelle et Léandre y parlent aussi de leur amour en présence de M. Chicanneau qui ne devine pas quel genre d'« interrogatoire » le prétendu commissaire fait subir à sa fille.

3. Promettre, dans le sens d'assurer, est familier.

tout offensée; au contraire, il m'a fait plaisir de m'expliquer ainsi ses véritables sentimens. J'aime de lui un aveu de la sorte, et s'il avait parlé d'autre façon, je l'en estimerais bien moins.

HARPAGON

C'est beaucoup de bonté à vous de vouloir ainsi excuser ses fautes. Le temps le rendra plus sage <sup>1</sup>, et vous verrez qu'il changera de sentimens.

CLÉANTE

Non, mon père, je ne suis point capable d'en changer, et je prie instamment madame de le croire. *Qu'en dira-t-elle?*

HARPAGON

Mais voyez quelle extravagance ! il continue encore plus fort.

CLÉANTE

Voulez-vous que je trahisse <sup>2</sup> mon cœur ?

HARPAGON

Encore ? Avez-vous envie de changer de discours

CLÉANTE

Eh bien, puisque vous voulez que je parle d'autre façon, souffrez, madame, que je me mette ici à la place de mon

1. Dans les *Femmes savantes*, Philaminte, qui, dans son entêtement du bel esprit, perd aussi les sentimens d'une mère, compte également sur « le temps » pour soumettre Henriette à l'époux qu'on lui destine.

« Elle se rendra sage », dit-elle à M. Trissotin, allons, laissons-la faire.

(Acte III. scène vi).

2. Morbleu ! c'est une chose indigne, lâche, infâme, De s'abaisser ainsi jusqu'à trahir son âme.

(*Misanthrope*, vers 24 et 25.)

père, et que je vous avoue que je n'ai rien vu dans le monde de si charmant que vous; que je ne conçois rien d'égal au bonheur de vous plaire; et que le titre de votre époux est une gloire, une félicité que je préférerais aux destinées des plus grands princes de la terre. Oui, madame, le bonheur de vous posséder est, à mes regards, la plus belle de toutes les fortunes; c'est où j'attache<sup>1</sup> toute mon ambition. Il n'y a rien que je ne sois capable de faire pour une conquête si précieuse; et les obstacles les plus puissants....

HARPAGON

Doucement, mon fils, s'il vous plaît.

CLÉANTE

C'est un compliment que je fais pour vous à madame

HARPAGON

Mon Dieu! j'ai une langue pour m'expliquer moi-même, et je n'ai pas besoin d'un procureur<sup>2</sup> comme vous. Allons, donnez des sièges.

FROSINE

*Non* Non; il vaut mieux que, de ce pas, nous allions à la foire,

1. *Attacher*, au figuré, est très noble et d'un sens très énergique,

Rome à ce nom, si noble et si saint autrefois,  
*Attacha* pour jamais une haine puissante.

(Racine, *Bérénice*, vers 383-384.)

..... A mon triste sort, vous le savez, seigneur,  
 Une mère, un amant *attachaient* leur bonheur,

(Racine, *Iphigénie*, vers 1211 et 1212.)

2. *Procureur* a ici le sens étymologique, *procurator*: celui qui prend soin d'une affaire à la place d'une autre personne.

Que si quelque affaire t'importe,  
 Ne la fais point par *procureur*.

(La Fontaine, *Le Fermier, le Chien et le Renard*.)



afin d'en revenir plus tôt et d'avoir tout le temps ensuite de nous entretenir.

HARPAGON, à Brindavoine

Qu'on mette donc les chevaux au carrosse.

## SCÈNE XII

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE,  
FROSINE

HARPAGON, à Mariane

Je vous prie de m'excuser, ma belle <sup>1</sup>, si je n'ai pas songé à vous donner un peu de collation avant que de partir.

CLÉANTE

*scène de la*  
J'y ai pourvu, mon père, et j'ai fait apporter ici quelques bassins d'oranges de la Chine, de citrons doux et de confitures que j'ai envoyé quérir de votre part.

*présenté*  
*scène de la*  
HARPAGON, bas à Valère

Valère !

VALÈRE, à Harpagon

Il a perdu le sens.

CLÉANTE

Est-ce que vous trouvez, mon père, que ce ne soit pas assez ? Madame aura la bonté d'excuser cela, s'il lui plaît.

1. Rien n'est moins agréable que ces mots douxereux dans la bouche d'un homme tel qu'Harpagon.

MARIANE

C'est une chose qui n'était pas nécessaire.

CLÉANTE

Avez-vous jamais vu, madame, un diamant plus vif que celui que vous voyez que mon père a au doigt?

MARIANE

Il est vrai qu'il brille beaucoup.

CLÉANTE, il l'ôte du doigt de son père et le donne à Mariane  
Il faut que vous le voyiez de près.

MARIANE

Il est fort beau, sans doute, et jette quantité<sup>1</sup> de feux.

CLÉANTE, il se met au-devant de Mariane qui le veut rendre

*Nenni*<sup>2</sup>, madame, il est en de trop belles mains. C'est un présent que mon père vous fait.

HARPAGON

Moi?

CLÉANTE

N'est-il pas vrai, mon père, que vous voulez que madame le garde pour l'amour de vous?

HARPAGON, bas à son fils

Comment?

1. *Quantité de* est le *magna vis* des latins.

2. *Nenni* est la vraie négation opposée à *oui* (oui, *hoc illud, oil — nenni*, non *illud*). — *Nenni* est à la fois familier, caressant et à demi ironique. Il a quelque chose de doux pour Mariane et de railleur pour Harpagon. (Prononcez *nani*.)

*Requis*  
CLÉANTE à Mariane  
Belle demande ! il me fait signe de vous le faire accepter.

MARIANE  
Je ne veux point....

CLÉANTE, à Mariane  
Vous moquez-vous <sup>1</sup> ? Il n'a garde de le reprendre.

*incertain*  
HARPAGON, à part  
J'enrage !

MARIANE  
Ce serait....

CLÉANTE, en empêchant toujours Mariane de rendre la bague  
Non, vous dis-je, c'est l'offenser.

MARIANE  
De grâce.... *Je m'excuse*

CLÉANTE  
Point du tout.

HARPAGON, à part  
Peste soit....

CLÉANTE  
Le voilà qui se scandalise <sup>2</sup> de votre refus.

*Je refuse*  
1. Nous avons vu plus haut que *se moquer* prenait le sens de : *refuser avec dédain*.

Je me *moquerais* fort de prendre un tel époux.

(*Tartuffe*, vers 579.)

2. *Se scandaliser*, au propre : *prendre du scandale*, et par suite, *être blessé de, s'offenser de* :

Une telle action ne saurait s'excuser,

Et tout homme d'honneur s'en doit *scandaliser*.

(*Misanthrope*, vers 15 et 16.)

HARPAGON, bas à son fils

Ah, traître !

CLÉANTE, à Mariane

Vous voyez qu'il se désespère.

HARPAGON, bas à son fils en le menaçant.

Bourreau que tu es ! *menaces*

CLÉANTE

Mon père, ce n'est pas ma faute<sup>1</sup>. Je fais ce que je puis pour l'obliger à le garder, mais elle est obstinée.

HARPAGON, bas à son fils, avec emportement.

Pendard !

CLÉANTE

Vous êtes cause, madame, que mon père me querelle.

HARPAGON, bas à son fils, avec les mêmes gestes<sup>2</sup>

Le coquin !

CLÉANTE, à Mariane

Vous le ferez tomber malade. De grâce, madame, ne résistez point davantage.

1. Cléante est doublement heureux de la galanterie qu'il fait à Mariane et de la contrariété qu'il cause à Harpagon : ces enfants n'ont pas été élevés à respecter leur père.

2. L'édition de 1669 porte : *avec les mêmes grimaces*. — Le personnage d'Harpagon est à la fois odieux et ridicule, et Molière jouait ses rôles avec un franc comique, une verve sans ménagement : le mot *grimace* est à retenir à ce point de vue.

FROSINE, à Mariane

Mon Dieu, que de façons<sup>1</sup>. Gardez la bague, puisque monsieur le veut. *Elle s'empare de la bague.*

MARIANE, à Harpagon

Pour ne vous point mettre en colère, je la garde maintenant; et je prendrai un autre temps pour vous la rendre<sup>2</sup>.

## SCÈNE XIII

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE,  
FROSINE, BRINDAVOINE

BRINDAVOINE

Monsieur, il y a là un homme qui veut vous parler.

HARPAGON

Dis-lui que je suis empêché<sup>3</sup>, et qu'il revienne une autre fois. *Il se retire.*

1. *Façons*, manières de politesse ou de discrétion exagérées.

A force de *façons* il assomme le monde.

(*Misanthrope*, vers 588.)

De là *façonnier*, qui fait des *façons*, qui cherche à tromper par des *façons*.

De tous vos *façonniers* on n'est pas les esclaves.

(*Tartuffe*, vers 325.)

2. Dans une farce italienne intitulée *Arlequin dévaliseur de maisons*, Scapin fait remarquer à Flaminia le diamant que Pantalon porte à son doigt. Flaminia le loue, et Scapin le lui présente, en l'assurant que Pantalon lui en fait présent. Telle est la scène qui a fourni à Molière la première idée de cette situation si comique (*Riccoboni*).

3. *Empêché*, d'abord embarrassé, *impeditus*.

Je suis bien *empêché*. La vérité me presse.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 830.)

De là, absolument, *retenu* par des *occupations*.

Il dit qu'il vous apporte de l'argent.

HARPAGON, à Mariane

Je vous demande pardon. Je reviens tout à l'heure<sup>1</sup>.

## SCÈNE XIV

HARPAGON, MARIANE, ÉLISE, CLÉANTE, VALÈRE  
FROSINE, LA MERLUCHE

LA MERLUCHE, il vient en courant et fait tomber Harpagon  
Monsieur...

HARPAGON

Ah, je suis mort<sup>2</sup> !

CLÉANTE

Qu'est-ce, mon père ? vous êtes-vous fait mal ? *inst. mes. self*

HARPAGON

Le traître assurément a reçu de l'argent de mes débiteurs,  
pour me faire rompre le cou<sup>3</sup>.

VALÈRE, à Harpagon

Cela ne sera rien.

1. Quand on parle d'argent à recevoir, rien *n'empêche* plus Harpagon.

2. Episode propre à divertir la salle. La verve comique déborde jusque sur les détails, sans nuire à l'action principale. Certains critiques ont blâmé cette exubérance, qui ne paraît pas excessive à la scène.

3. La passion dominante rend l'homme soupçonneux. Ainsi Euclion, dans

LA MERLUCHE, à Harpagon

Monsieur, je vous demande pardon ; je croyais bien faire d'accourir vite.

HARPAGON

Que viens-tu faire ici, bourreau ?

LA MERLUCHE

Vous dire que vos deux chevaux sont déferrés.

HARPAGON

Qu'on les mène promptement chez le maréchal.

CLÉANTE

En attendant qu'ils soient ferrés, je vais faire pour vous, mon père, les honneurs de votre logis<sup>1</sup>, et conduire madame dans le jardin, où je ferai porter la collation.

Plaute, croit que le coq qui grattait la terre à l'endroit où il avait caché son or, était payé pour cette trahison :

*Credo edepol hoc illi mercedem gallo pollicitos coquos,  
Si id palam fecisset.*

(*Aulularia*, Acte III, scène IV, vers 11.)

On connaît les vers de Racine :

Il fit couper la tête à son coq, de colère,  
Pour l'avoir éveillé plus tard qu'à l'ordinaire ;  
Il disait qu'un plaideur dont l'affaire allait mal  
Avait graissé la patte à ce pauvre animal.

(*Les Plaideurs*, vers 35 à 39.)

Racine avait en vue un passage des *Guêpes* d'Aristophane. — Aristophane, Plaute, Racine, Molière sont de grands génies qui se rencontrent plutôt qu'ils ne s'imitent ; leurs peintures se ressemblent, parce qu'ils observent le même modèle, l'homme, dont les passions sont éternelles et produisent des effets semblables dans tous les temps et dans tous les lieux.

1. Il ne les a déjà que trop bien faits au gré de l'avare.

SCÈNE XV  
HARPAGON, VALÈRE

HARPAGON

Valère, aie un peu l'œil à tout cela; et prends soin, je te prie, de m'en sauver le plus que tu pourras, pour le renvoyer au marchand. *Valère*

VALÈRE

C'est assez.

HARPAGON, seul

O fils impertinent, as-tu envie de me ruiner ?

FIN DU TROISIÈME ACTE



# ACTE IV

---

## SCÈNE PREMIÈRE

CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE

CLÉANTE

Rentrons ici ; nous serons beaucoup mieux. Il n'y a plus autour de nous personne de suspect, et nous pouvons parler librement.

ÉLISE

Oui, madame, mon frère m'a fait confidence de la passion qu'il a pour vous. Je sais les chagrins et les déplaisirs<sup>1</sup> que sont capables de causer de pareilles traverses ; et c'est, je vous assure, avec une tendresse extrême que je m'intéresse à votre aventure.

1. *Déplaisirs* avait alors un sens très fort et très poétique, celui d'amertume, de douleur.

Parmi les *déplaisirs* où son âme se noie,

(Racine, *Andromaque*, vers 81.)

Dans Corneille, le vieil Horace répond au roi Tulle qui lui demande comment il supporte le coup que lui a donné la mort de sa fille tuée par son fils :

Sire, avec *déplaisir*, mais avec patience.

MARIANE

C'est une douce consolation, que de voir dans ses intérêts une personne comme vous ; et je vous conjure, madame, de me garder toujours cette généreuse amitié, si capable de m'adoucir les cruautés de la fortune.

*Cherchelys*

FROSINE

Vous êtes, par ma foi, de malheureuses gens l'un et l'autre, de ne m'avoir point, avant tout ceci, avertie de votre affaire. Je vous aurais, sans doute, détourné <sup>1</sup> cette inquiétude, et n'aurais point amené les choses où l'on voit qu'elles sont.

CLÉANTE

Que veux-tu ? c'est ma mauvaise destinée qui l'a voulu ainsi. Mais, belle Mariane, quelles résolutions sont les vôtres ?

MARIANE

Hélas, suis-je en pouvoir de faire des résolutions ! Et, dans la dépendance où je me voi, puis-je former que <sup>2</sup> des souhaits ?

CLÉANTE

Point d'autre appui pour moi dans votre cœur que de simples souhaits ? Point de pitié officieuse ? Point de secourable bonté ? Point d'affection agissante <sup>3</sup> ? *achève*

1. *Détourner*, écarter, éloigner de quelqu'un ; c'est le *avertere* des Latins.

Pourquoi *détournais*-tu mon funeste dessein ?

(Racine, *Phèdre*, vers 747.)

2. Puis-je former *autre chose que* des souhaits ? Ellipse fréquente, qui donne à la phrase beaucoup de vivacité.

3. Expressions moitié galantes, moitié mystiques qui faisaient partie de la langue des précieuses ; les romans les avaient mises à la mode.

MARIANE

Que saurais-je vous dire ? Mettez-vous en ma place, et voyez ce que je puis faire. Avez, ordonnez vous-même ; je m'en remets à vous, et je vous croi trop raisonnable pour vouloir exiger de moi que<sup>1</sup> ce qui peut m'être permis par l'honneur et la bienséance.<sup>2</sup>

CLÉANTE

Hélas ! où me réduisez-vous, que de me renvoyer à ce que voudront me permettre les fâcheux<sup>3</sup> sentiments d'un rigoureux honneur et d'une scrupuleuse bienséance ?

MARIANE

Mais que voulez-vous que je fasse ? Quand je pourrais passer sur quantité d'égards où notre sexe est obligé, j'ai de la considération pour ma mère. Elle m'a toujours élevée avec une tendresse extrême, et je ne saurais me résoudre à lui donner du déplaisir<sup>3</sup>. Faites, agissez auprès d'elle. Employez tous vos soins à gagner son esprit ; vous pouvez faire et dire tout ce que vous voudrez, je vous en donne la licence ; et s'il ne tient qu'à me déclarer en votre faveur, je veux bien consentir à lui faire un aveu, moi-même, de tout ce que je sens pour vous.

1. Même ellipse que plus haut.

Le chasser, c'est vous faire un puissant ennemi  
Sans obliger par là le vainqueur qu'à demi.

(Corneille, *Pompée*, Acte I, scène I.)

2 *Fâcheux*, c'est-à-dire *importun*, propre à entraver les projets de quelqu'un.

Que vous êtes *fâcheux*.

(*Tartuffe*, vers 852.)

Il y a donc des fâcheux de tout genre, et ils ont fourni à Molière le sujet d'une comédie (1661).

3. Nous avons vu plus haut combien le sens de ce mot était énergique.

CLÉANTE

Frosine, ma pauvre Frosine, voudrais-tu nous servir?

FROSINE

Par ma foi, faut-il le demander? je le voudrais de tout mon cœur. Vous savez que, de mon naturel, je suis assez humaine<sup>1</sup>. Le ciel ne m'a point fait l'âme de bronze; et je n'ai que trop de tendresse à<sup>2</sup> rendre de petits services, quand je voi des gens qui s'entr'aident en tout bien et en tout honneur. Que pourrions-nous faire à ceci?

CLÉANTE

Songe un peu, je te prie.

MARIANE

Ouvre-nous des lumières.

ÉLISE

Trouve quelque invention pour rompre ce que tu as fait.

FROSINE

Ceci est assez difficile. (A Mariane.) Pour votre mère, elle n'est pas tout à fait déraisonnable, et peut-être pourrait-on la gagner, et la résoudre à transporter au fils le don

*persuade*  
1. *Humaine*, qui compatit aux souffrances des hommes. Le terme contraire était fort employé alors dans le langage de la galanterie; et nos tragiques en abusaient parfois.

L'amour me fait ici chercher une *inhumaine*.

(Racine, *Andromaque*, vers 26.)

2. A dans le sens de *pour* était très usité au dix-septième siècle.

(Dieu) me donne votre exemple à me fortifier.

(Corneille, *Polyeucte*, vers 704.)

Il n'attend qu'un prétexte à l'éloigner de lui.

(Racine, *Andromaque*, vers 596.)

qu'elle veut faire au père. (A Cléante.) Mais le mal que j'y trouve, c'est que votre père est votre père.

CLÉANTE

Cela s'entend.

FROSINE

Je veux dire qu'il conservera du dépit, si l'on montre qu'on le refuse; et qu'il ne sera point d'humeur ensuite à donner son consentement à votre mariage. Il faudrait, pour bien faire, que le refus vînt de lui-même; et tâcher, par quelque moyen, de le dégoûter de votre personne.

CLÉANTE

Tu as raison.

FROSINE

Oui, j'ai raison; je le sais bien. C'est là ce qu'il faudrait; mais le diantre<sup>1</sup> est d'en pouvoir trouver les moyens. Attendez; si nous avons quelque femme un peu sur l'âge qui fût de mon talent, et jouât assez bien pour contrefaire une dame de qualité, par le moyen d'un train<sup>2</sup> fait à la hâte et d'un bizarre nom de marquise ou de vicomtesse, que nous supposerions de la Basse-Bretagne; j'aurais assez d'adresse pour faire accroire à votre père que ce serait une personne riche, outre ses maisons, de cent mille écus en argent comptant; qu'elle serait éperdument amoureuse de lui, et souhaiterait de se voir sa femme, jusqu'à lui donner tout son bien par contrat de mariage; et je ne doute point qu'il ne prêtât l'oreille à la proposition, car enfin il vous aime fort, je le sais; mais il aime un peu plus l'argent; et quand, ébloui de ce leurre<sup>3</sup>, il aurait une fois

1. Euphémisme pour *diable*; c'est-à-dire: la difficulté est.....

2. *Train* a été expliqué ci-dessus. (Voyez la note 2 à la page 106.) — Il signifie ici *costume, déguisement*.

3. *Leurre*, appât dont on se servait pour élever les oiseaux de proie; ce terme de vénérerie, en passant au sens figuré, a signifié naturellement

consepti à ce qui vous touche, il importerait peu ensuite qu'il se désabusât, en venant à vouloir voir clair aux affaires de notre marquise.

CLÉANTE

Tout cela est fort bien pensé.

FROSINE

Laissez-moi faire. Je viens de me ressouvenir d'une de mes amies, qui sera notre fait <sup>1. *Went suits*</sup>.

CLÉANTE

Sois assurée, Frosine, de ma reconnaissance, si tu (viens à bout de) la chose : mais, charmante Mariane, commençons, je vous prie, par gagner votre mère ; c'est toujours beaucoup faire que de rompre ce mariage. Faites-y de votre part, je vous en conjure, tous les efforts qu'il vous sera possible. Servez-vous de tout le pouvoir que vous donne sur elle cette amitié <sup>2</sup> qu'elle a pour vous. Déployez sans réserve les grâces éloquentes, les charmes tout-puissants que le ciel a placés dans vos yeux et dans votre bouche ; et n'oubliez rien, s'il vous plaît, de ces tendres paroles, de ces douces prières, et de ces caresses touchantes, à qui je suis persuadé qu'on ne saurait rien refuser.

*tromperie.* — De là *leurrer*, prendre ou flatter par un appât quelconque, *tromper*.

Mais mon père est un homme à se désespérer  
Et d'une cause en l'air il le faut bien *leurrer*.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 661-662.)

1. La ruse d'Harpagon pour surprendre le secret de Cléante, sa dureté pour son fils, son désespoir quand La Flèche aura dérobé la cassette précipiteront les événements et ne laisseront pas à Frosine le temps de mettre son plaisant projet à exécution.

2. Nous avons déjà remarqué que *amitié* désignait alors toute espèce d'affection.

Et moi, reine sans cœur, fille sans *amitié*.

(Racine, *Athalie*, vers 717.)

MARIANE

J'y ferai tout ce que je puis, et n'oublierai aucune chose.

## SCÈNE II

HARPAGON, CLÉANTE, MARIANE, ÉLISE, FROSINE

HARPAGON, à part, sans être aperçu

Ouais ! mon fils baise la main de sa prétendue<sup>1</sup> belle-mère, et sa prétendue belle-mère ne s'en défend pas fort. Y aurait-il quelque mystère là-dessous ?

ÉLISE

Voilà mon père.

HARPAGON

Le carrosse est tout prêt. Vous pouvez partir quand il vous plaira.

CLÉANTE

Puisque vous n'y allez pas, mon père, je m'en vais les conduire.

HARPAGON

Non, demeurez. Elles iront bien toutes seules, et j'ai besoin de vous.

1. *Prétendue* dans le sens de *future*.

## SCÈNE III

HARPAGON, CLÉANTE

HARPAGON

Or çà<sup>1</sup>, intérêt de belle-mère à part, que te semble, à toi, de cette personne?

Ce qui m'en semble? CLÉANTE *what do I think of her*

HARPAGON

Oui, de son air, de sa taille, de sa beauté, de son esprit? *air*

CLÉANTE

Là, là.

HARPAGON

Mais encor?

CLÉANTE

A vous en parler franchement, je ne l'ai pas trouvée ici ce que je l'avais crue. Son air est de franche coquette : sa taille est assez gauche, sa beauté très médiocre, et son esprit des plus communs<sup>2</sup>. Ne croyez pas que ce soit, mon père, pour vous en dégoûter ; car, belle-mère pour belle-mère, j'aime autant celle-là qu'une autre.

1. Çà est une interjection qui exprime le commandement, l'exhortation :

Çà, pour nous élargir, sautons par la fenêtre.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 64.)

Réunie à *or*, elle constitue une formule de transition :

. . . . . Or çà,  
Verbalisons.

(Id., *ibid.*, vers 373).

2. Cléante parlait autrement de l'*air* et de la *taille* de Mariane à la scène v de l'acte I ; il ne se voyait pas encore obligé, comme maintenant, de déguiser ses sentiments et de dire le contraire de sa pensée.



HARPAGON

Tu lui disais tantôt pourtant....

CLÉANTE

Je lui ai dit quelques douceurs en votre nom, mais c'était pour vous plaire.

HARPAGON

Si bien donc que tu n'aurais point d'inclination pour elle ?

CLÉANTE

Moi ? point du tout.

HARPAGON

J'en suis fâché ; car cela rompt une pensée qui m'était venue dans l'esprit. J'ai fait, en la voyant ici, réflexion sur mon âge ; et j'ai songé qu'on pourra trouver à redire de me voir marier à une si jeune personne. Cette considération m'en faisait quitter<sup>1</sup> le dessein ; et comme je l'ai fait demander, et que je suis pour elle engagé de parole, je te l'aurais donnée, sans l'aversion que tu témoignes.

CLÉANTE

A moi ?

HARPAGON

A toi.

CLÉANTE

En mariage ?

HARPAGON

En mariage.

1. *Quitter*, abandonner ; nous verrons un peu plus bas : « Je ne quitterai point la passion que j'ai prise pour Mariane. » Ce verbe est fréquemment employé dans cette acception par les contemporains de Molière.

CLÉANTE

Écoutez, il est vrai qu'elle n'est pas fort à mon goût ; mais, pour vous faire plaisir, mon père, je me résoudrai à l'épouser, si vous voulez.

HARPAGON

Moi ? je suis plus raisonnable que tu ne penses. Je ne veux point forcer ton inclination.

CLÉANTE

Pardonnez-moi ; je me ferai cet effort pour l'amour de vous.

HARPAGON

Non, non, un mariage ne saurait être heureux, où l'inclination n'est pas.

CLÉANTE

C'est une chose, mon père, qui peut-être viendra ensuite ; et l'on dit que l'amour est souvent un fruit du mariage.

HARPAGON

Non, du côté de l'homme, on ne doit point risquer l'affaire, et ce sont des suites fâcheuses, où je n'ai <sup>même</sup> garde de me commettre <sup>1</sup>. Si tu avais senti quelque inclination pour elle, à la bonne heure, je te l'aurais fait épouser au lieu <sup>2</sup> de moi ; mais cela n'étant pas, je suivrai mon premier dessein, et je l'épouserai moi-même.

1. *Me commettre*, me risquer. — La pensée, quoique un peu enveloppée, est parfaitement claire : *ce sont des suites* pour : *il peut en résulter des suites*, etc. ; la construction est plus logique que grammaticale.

2. *En mon lieu et place*, disent encore les hommes d'affaires ; c'est un latinisme et une image fort juste.

CLÉANTE

Eh bien ! mon père, puisque les choses sont ainsi, il faut vous découvrir mon cœur, il faut vous révéler notre secret. La vérité est que je l'aime, depuis un jour que je la vis dans une promenade ; que mon dessein était tantôt de vous la demander pour femme ; et que rien ne m'a retenu que<sup>1</sup> la déclaration de vos sentiments, et la crainte de vous déplaire.

HARPAGON

Lui avez-vous rendu visite ?

CLÉANTE

Oui, mon père.

HARPAGON

Beaucoup de fois ?

CLÉANTE

Assez, pour le temps qu'il y a.

HARPAGON

Vous a-t-on bien reçu ?

CLÉANTE

Fort bien, mais sans savoir qui j'étais ; et c'est ce qui a fait tantôt la surprise de Mariane<sup>2</sup>. *just now*

1. *Que pour si ce n'est :*

Sans parents, sans amis, sans espoir *que* sur moi.

(Racine, *Andromaque*, vers 687.)

2. Cléante subit sans s'en douter un véritable interrogatoire, fort habilement conduit par Harpagon. — Dans le *Mithridate* de Racine, le roi de Pont surprend par une ruse analogue le secret de Monime et de Xipharès.

S'il n'est digne de moi, le piège est digne d'eux.

Trompons qui nous trahit ; et pour connaître un traître,

Il n'est point de moyens... Mais je la vois paraître ;

Feignons ; et de son cœur, d'un vain espoir flatté,

Par un mensonge adroit tirons la vérité.

(*Mithridate*, vers 1030-1035.)

Dans Molière et dans Racine, l'artifice employé par un père jaloux est

HARPAGON

Lui avez-vous déclaré votre passion, et le dessein où vous étiez de l'épouser ?

CLÉANTE

Sans doute; et même j'en avais fait à sa mère quelque peu d'ouverture <sup>1</sup>.

HARPAGON

A-t-elle écouté, pour sa fille, votre proposition ?

CLÉANTE

Oui, fort civilement.

HARPAGON

Et la fille correspond-elle fort à votre amour? *avec*

CLÉANTE

Si j'en dois croire les apparences, je me persuade, mon père, qu'elle a quelque bonté pour moi.

HARPAGON, bas, à part

Je suis bien aise d'avoir appris un tel secret, et voilà justement ce que je demandais. (Haut.) Or sus <sup>2</sup>, mon fils,

*crime*  
le même ; mais Harpagon mérite d'être trompé et sa colère n'est que plaisante ; Mithridate est un prince noble et redoutable : sa vengeance peut être terrible ; nous rions d'Harpagon ; nous tremblons pour Xipharès. — Il y a d'ailleurs plus d'un rapport entre l'intrigue de *Mithridate* et celle de *l'Avare* ; Voltaire l'a fait remarquer dans la préface de sa tragédie de *Mariane*.

1. J'en avais parlé à sa mère...

S'il faut faire à la cour pour vous quelque *ouverture*...

(*Misanthrope*, vers 288).

2. Locution analogue à *or ça*, dont nous avons donné un peu plus haut l'explication. — *Sus* est, de même que *ça*, une interjection qui sert à exhorter, à encourager.

savez-vous ce qu'il y a ? C'est qu'il faut songer, s'il vous plaît, à vous défaire de votre amour ; à cesser toutes vos poursuites auprès d'une personne que je prétends<sup>1</sup> pour moi ; et à vous marier dans peu avec celle qu'on vous destine.

CLÉANTE

Oui, mon père, c'est ainsi que vous me jouez ! Eh bien, puisque les choses en sont venues là, je vous déclare, moi, que je ne quitterai point la passion que j'ai prise pour Mariane ; qu'il n'y a point d'extrémité où je ne m'abandonne pour vous disputer sa conquête ; et que si vous avez pour vous le consentement d'une mère, j'aurai d'autres secours, peut-être, qui combattront pour moi.

HARPAGON

Comment, pendard, tu as l'audace d'aller sur mes brisées<sup>2</sup> ?

CLÉANTE

C'est vous qui allez sur les miennes, et je suis le premier en date.

1. *Prétendre*, activement : *réclamer* comme une chose due :

L'estime où je vous tiens ne doit point vous surprendre  
Et de tout l'univers vous la pouvez *prétendre*.

(*Misanthrope*, vers 264-265.)

De là, *demandeur* et particulièrement *demandeur en mariage*. — Une *prétendue*, celle que l'on a demandée en mariage et que l'on doit épouser ; c'est ainsi que *prétendue* est devenu synonyme de *future*. (Nous avons vu ci-dessus *prétendue belle-mère*.)

2. *Brisées*, comme *leurre*, était primitivement un terme de vénerie : il se disait des branches cassées que le chasseur disposait sur un chemin où avait passé le gibier ; il s'est appliqué ensuite au *chemin* lui-même ; *aller sur les brisées* de quelqu'un a donc signifié *marcher dans une route péniblement tracée* par un autre, *suivre ses traces*, chercher à lui enlever le prix de ses efforts, en un mot, *se mettre en concurrence* avec lui.

HARPAGON.

Ne suis-je pas ton père ? et ne me dois-tu pas respect <sup>1</sup> ?

CLÉANTE

Ce ne sont point ici des choses où les enfants soient obligés de déférer <sup>2</sup> aux pères ; et l'amour ne connaît personne.

HARPAGON

Je te ferai bien me connaître <sup>3</sup>, avec de bons coups de bâton.

*modestant*

CLÉANTE

Toutes vos menaces ne feront rien.

HARPAGON

Tu renonceras à Mariane.

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON

Donnez-moi un bâton tout à l'heure <sup>4</sup>.

## SCÈNE IV

HARPAGON, CLÉANTE, MAÎTRE JACQUES

MAÎTRE JACQUES

Eh, eh, eh, messieurs, qu'est-ce ci ? à quoi songez-vous !

1. C'est en invoquant cette idée mal à propos que l'on arrive à l'affaiblir et à la diminuer.

2. *Déférer* à quelqu'un, lui céder par respect, par condescendance. — S'emploie activement dans le même sens.

3. Tour familier et très vif : *je ferai que tu me connaisses*.

4. *A l'heure même*, sur-le-champ.

CLÉANTE

Je me moque de cela. *laugh*

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

Ah, monsieur, doucement.

HARPAGON

Me parler avec cette impudence !

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Ah, monsieur, de grâce ! *smile*

CLÉANTE

Je n'en démordrai point. *decide* *Je suis sûr* *de la* *maître*

MAÎTRE JACQUES, à Cléante.

Hé quoi, à votre père ?

HARPAGON

Laisse-moi faire.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon.

Hé quoi, à votre fils ? Encore passe pour moi.

HARPAGON

Je te veux faire toi-même, maître Jacques, juge de cette affaire<sup>1</sup>, pour montrer comme j'ai raison.

MAÎTRE JACQUES

J'y consens. (A Cléante.) Éloignez-vous un peu.

1. Rapprochez cette scène de la VIII<sup>e</sup> du premier acte où Harpagon prend Valère pour juge entre sa fille et lui. Maître Jacques se tire d'affaire de la façon la plus spirituelle ; et, dans le fond, sa manière de mettre les gens d'accord est plus sage et plus philosophique qu'on n'est tenté de le penser. Il est d'ailleurs lui-même de bonne foi et croit sincèrement réconcilier Cléante avec son père.

## HARPAGON

J'aime une fille, que je veux épouser ; et le pendard a l'insolence de l'aimer avec moi, et d'y prétendre malgré mes ordres.

## MAÎTRE JACQUES

Ah ! il a tort.

## HARPAGON

*ad lib*  
*petit* N'est-ce pas une chose épouvantable, qu'un fils qui veut entrer en concurrence avec son père ? et ne doit-il pas, par respect<sup>1</sup>, s'abstenir de toucher à mes inclinations ?

*frégo*  
MAÎTRE JACQUES

Vous avez raison. Laissez-moi lui parler, et demeurez là :

(Il vient trouver Cléante à l'autre bout du théâtre.)

## CLÉANTE

Eh bien, oui, puisqu'il veut te choisir pour juge, je n'y recule<sup>2</sup> point ; il ne m'importe qui ce soit<sup>3</sup> et je veux bien aussi me rapporter à toi, maître Jacques, de notre différend.

## MAÎTRE JACQUES

C'est beaucoup d'honneur que vous me faites.

## CLÉANTE

Je suis épris d'une jeune personne qui répond à mes vœux et reçoit tendrement les offres de ma foi ; et mon

1. Toujours le même argument, qui est mauvais.

2. Reculer à quelque chose, ne pas s'y soumettre ; je n'y recule point signifie donc : je m'y sou mets, j'accepte.

3. Le subjonctif soit fait bien sentir ce qu'il y a de général dans l'idée : qui puisse être le juge, cela ne m'importe (pas) ; c'est le mode toujours employé par les Latins en pareil cas.



père s'avise de venir troubler notre amour par la demande qu'il en fait faire.

MAÎTRE JACQUES

Il a tort assurément.

CLÉANTE

N'a-t-il point de honte, à son âge, de songer à se marier ? Lui sied-il bien d'être encore amoureux<sup>1</sup> ? et ne devrait-il pas laisser cette occupation aux jeunes gens ?

MAÎTRE JACQUES

Vous avez raison, il se moque. Laissez-moi lui dire deux mots. (Il revient à Harpagon.) Eh bien ! votre fils n'est pas si étrange<sup>2</sup> que vous le dites, et il se met à la raison. Il dit qu'il sait le respect qu'il vous doit, qu'il ne s'est emporté que dans la première chaleur, et qu'il ne fera point refus de se soumettre à ce qu'il vous plaira, pourvu que vous vouliez le traiter mieux que vous ne faites, et lui donner quelque personne en mariage, dont il ait lieu d'être content.

HARPAGON

Ah ! dis-lui, maître Jacques, que, moyennant cela, il pourra espérer toutes choses de moi ; et que, hors Mariane, je lui laisserai la liberté de choisir celle qu'il voudra.

1. Le spectateur est de l'avis de Cléante : Harpagon a tous les ridicules ; il semble que la passion dominante a tout gâté en lui, l'esprit et le cœur.  
2. *Etrange* au XVII<sup>e</sup> siècle est d'un emploi fréquent et d'un sens très fort. — Il s'applique aux choses et aux personnes.

Un bruit assez *étrange* est venu jusqu'à moi.

(Racine, *Iphigénie*, vers 1323.)

Quel *étrange* captif pour un si beau lien !

(Racine, *Phèdre*, vers 556.)

Dans la phrase de Molière signifie *bizarre, peu raisonnable, obstiné.*

## MAÎTRE JACQUES

Laissez-moi faire. (A Cléante.) Eh bien ! votre père n'est pas si déraisonnable que vous le faites <sup>1</sup>, et il m'a témoigné <sup>2</sup> que ce sont vos emportemens qui l'ont mis en colère ; qu'il n'en veut (seulement) qu'à <sup>3</sup> votre manière d'agir, et qu'il sera fort disposé à vous accorder ce que vous souhaitez, pourvu que vous vouliez vous y prendre par la douceur et lui rendre les déférences, les respects et les soumissions qu'un fils doit à son père.

## CLÉANTE

Ah, maître Jacques, tu peux lui assurer que, s'il m'accorde Mariane <sup>4</sup>, il me verra toujours le plus soumis de tous les hommes ; et que jamais je ne ferai aucune chose que par ses volontés.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon

Cela est fait. Il consent à ce que vous dites.

## HARPAGON

Voilà qui va le mieux du monde. *as tout as conclue*

MAÎTRE JACQUES, à Cléante

Tout est conclu. Il est content de vos promesses.

## CLÉANTE

Le ciel en soit loué ! *bon 27*

1. *Faire* est fréquent dans cette acception de *représenter comme, supposer, prétendre* : c'est le  *fingere*  des Latins.

2. Nous avons déjà remarqué que *témoigner* se prenait fort bien dans le sens de *dire, déclarer*.

3. *Ne... que* et *seulement* constituent un pléonasme.

4. C'est ainsi que chacun est disposé à entendre raison, sauf sur l'objet qui lui tient au cœur.

MAÎTRE JACQUES

Messieurs, vous n'avez qu'à parler ensemble : vous voilà d'accord maintenant ; et vous alliez vous quereller, faute de vous entendre<sup>1</sup>. *For 2nd st*

CLÉANTE

Mon pauvre maître Jacques, je te serai obligé toute ma vie.

MAÎTRE JACQUES

Il n'y a pas de quoi, monsieur.

HARPAGON

Tu m'as fait plaisir, maître Jacques ; et cela mérite une récompense. Harpagon fouille dans sa poche ; maître Jacques tend la main ; mais Harpagon ne tire que son mouchoir, en disant : Va, je m'en souviendrai, je t'assure.

MAÎTRE JACQUES

Je vous baise les mains<sup>2</sup>.

## SCÈNE V

HARPAGON, CLÉANTE

CLÉANTE

Je vous demande pardon, mon père, de l'emportement que j'ai fait paraître.

1. Maître Jacques a fort bien compris que certains sentiments sont trop violents pour qu'on puisse les maîtriser ; il n'a donc cherché à convertir ni Cléante ni Harpagon : s'il n'a pu ainsi supprimer pour toujours le sujet de la querelle, il a du moins fait disparaître, pour un instant, l'irritation du débat ; c'est déjà beaucoup, et le cuisinier-cocher a été philosophe sans le savoir. -- Il est vrai qu'il n'a eu qu'une intention, celle de sortir adroitement d'une situation difficile : il y avait quelque danger pour lui à se prononcer entre le père et le fils.

2. Formule de salutation ou de remerciement, ironique dans ce cas.

HARPAGON

Cela n'est rien.

CLÉANTE

Je vous assure que j'en ai tous les regrets du monde.

HARPAGON

Et moi, j'ai toutes les joies du monde de te voir raisonnable.

CLÉANTE

Quelle bonté à vous<sup>1</sup>, d'oublier si vite ma faute!

HARPAGON

On oublie aisément les fautes des enfants, lorsqu'ils rentrent dans leur devoir.

CLÉANTE

Quoi, ne garder aucun ressentiment de toutes mes extravagances?

HARPAGON

C'est une chose où tu m'obliges, par la soumission et le respect où tu te ranges<sup>2</sup>.

CLÉANTE

Je vous promets, mon père, que, jusques au tombeau, je conserverai dans mon cœur le souvenir de vos bontés.

1. Tour consacré; il y a une ellipse facile à expliquer : *quelle bonté est à vous*.

2. *Se ranger à*, qui s'emploie encore dans certaines locutions, telles que *se ranger au devoir*, *se ranger à l'avis de quelqu'un*, etc., était très fréquent au XVII<sup>e</sup> siècle. Bossuet dit *se ranger à l'obéissance* et Racine écrit : « Je me suis rangé à la raison, et j'y ai aussi rangé mon sonnet. » (Lettre à l'abbé Le Vasseur.)

Fais-lui valoir l'hymen où je me suis rangée.

(*Andromaque*, vers 1109.)

HARPAGON

Et moi, je te promets qu'il n'y aura aucune chose que tu n'obtiennes de moi<sup>1</sup>.

CLÉANTE

Ah! mon père, je ne vous demande plus rien; et c'est m'avoir assez donné que de me donner Mariane.

HARPAGON

Comment?

CLÉANTE

Je dis, mon père, que je suis trop content<sup>2</sup> de vous; et que je trouve toutes choses dans la bonté que vous avez de m'accorder Mariane.

HARPAGON

Qui est-ce qui parle de t'accorder Mariane?

CLÉANTE

Vous, mon père.

HARPAGON

Moi?

CLÉANTE

Sans doute.

HARPAGON

Comment? c'est toi qui as promis d'y renoncer!

CLÉANTE

Moi, y renoncer?

1. L'édition de 1669 porte cette inversion : *que de moi tu n'obtiennes*. — Ce sont des tours analogues et quelques vers blancs rencontrés çà et là, qui ont fait supposer que Molière voulait traiter l'*Avare* en vers. Rien ne justifie d'ailleurs cette hypothèse.

2. Content, *contentus*, qui se contente de, qui ne demande rien de plus. Cléante croit que ses désirs sont comblés par son père.

HARPAGON

Oui.

CLÉANTE

Point du tout.

HARPAGON

Tu ne t'es pas départi<sup>1</sup> d'y prétendre? *clair**renonce*

CLÉANTE

Au contraire, j'y suis porté<sup>2</sup> plus que jamais.*animé de la sympathie pour*

HARPAGON

Quoi, pendard, derechef? *afresh*

CLÉANTE

Rien ne me peut changer.

HARPAGON

Laisse-moi faire, traître!

CLÉANTE

Faites tout ce qu'il vous plaira.

HARPAGON

Je te défends de me jamais voir. *forbid*

CLÉANTE

A la bonne heure. *well & good*

HARPAGON

Je t'abandonne.

1. *Départir*, diviser, distribuer; *se départir de*, se séparer de, s'écarter de, et, par suite, *se désister de*, renoncer à.

2. *Porté à* est synonyme de *disposé à*; il est *disposé à* y prétendre. — *Porté pour*, animé de sympathie pour; il es *porté pour* Mariane.

CLÉANTE

Abandonnez.

HARPAGON

Je te renonce<sup>1</sup> pour mon fils.

CLÉANTE

Soit.

HARPAGON

Je te déshérite.

CLÉANTE

Tout ce que vous voudrez.

HARPAGON

Et je te donne ma malédiction.

CLÉANTE

Je n'ai que faire de vos dons<sup>2</sup>.

1. *Renoncer* quelqu'un ou quelque chose, c'est le *renier* : renoncer sa foi, son Dieu, sa patrie. *Renoncer pour* a le même sens : ne pas reconnaître pour. (On dit en latin *renuntiare amicitiam alicui*, rompre avec un ami.)

2. Réponse impertinente : Cléante n'est pas un enfant respectueux, nous l'avons reconnu maintes fois, et Molière ne prétend pas nous le présenter comme le modèle des fils ; il oppose ses défauts au vice de son père et nous fait voir dans l'avarice de l'un la cause des fautes de l'autre. « Si Molière a peint des mœurs vicieuses, dit Chamfort à ce sujet, c'est qu'elles existent ; et quand l'esprit général de la pièce emporte leur condamnation, il a rempli sa tâche, il est un vrai philosophe et un homme vertueux. Si le jeune Cléante, à qui son père donne sa malédiction, sort en disant : *je n'ai que faire de vos dons*, a-t-on pu se méprendre à l'intention du poète ? Il eût pu sans doute représenter ce fils toujours respectueux envers un père barbare ; il eût édifié davantage en associant un tyran et une victime ; mais la vérité, mais la force de la leçon que le poète veut donner aux pères avares, que devenaient-elles ? »

## SCÈNE VI

### CLÉANTE, LA FLÈCHE

LA FLÈCHE, sortant du jardin, avec une cassette.

Ah ! monsieur, que je vous trouve à propos ! suivez-moi vite.

CLÉANTE

Qu'y a-t-il ?

LA FLÈCHE

Suivez-moi, vous dis-je ; nous sommes bien<sup>1</sup>.

CLÉANTE

Comment ?

LA FLÈCHE

Voici votre affaire.

CLÉANTE

Quoi ?

LA FLÈCHE

J'ai guigné<sup>2</sup> ceci tout le jour.

CLÉANTE

Qu'est-ce que c'est ?

1. *Je suis bien* se dit également, pour marquer la satisfaction de celui qui parle, de la santé, ou de la fortune. — *Je suis bien*, c'est-à-dire : je me porte bien ou je fais de bonnes affaires. — Ici, nous sommes *riches*. — Cette expression s'emploie aussi ironiquement, pour signifier le contraire.

2. L'édition de 1669 porte : *j'ai gagné*, ce qui est évidemment une faute. *Guigner* signifie regarder du coin de l'œil, surveiller à la dérobée, *guetter*.



LA FLÈCHE

Le trésor de votre père, que j'ai attrapé<sup>1</sup>

CLÉANTE

Comment as-tu fait ?

LA FLÈCHE

Vous saurez tout. Sauvons-nous, je l'entends crier.

## SCÈNE VII

HARPAGON, il crie au voleur dès le jardin et vient sans chapeau.

Au voleur, au voleur, à l'assassin, au meurtrier ! Justice, juste ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné<sup>2</sup> ; on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. (Il se prend lui-même le bras). Rends-moi mon argent, coquin<sup>3</sup>... Ah, c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas, mon pauvre argent, mon

1. *Attraper*, terme précis et énergique, moins familier du temps de Molière qu'aujourd'hui. On trouvera plus bas : « Attraper des preuves. » « Si le but de ma comédie était de faire rire, jamais comédie n'a mieux *attrapé* son but. » (Racine, *Les Plaideurs*, Au lecteur.)

2. Dans tout ce morceau, nous avons conservé aussi exactement que possible la ponctuation de l'édition de 1669 ; on y trouvera peut-être des indications utiles pour le débit.

3. Quand on a suivi dans quatre actes entiers le développement de cette passion qui occupe toute l'âme de l'*Avare*, on n'est pas surpris qu'Harpagon soit saisi d'une douleur qui touche à la folie quand il a perdu son trésor. — Demander de l'argent à Harpagon, La Flèche nous en avait prévenus (à l'acte II, scène v), c'était lui donner « des convulsions », « le frapper par son endroit mortel... lui percer le cœur... lui arracher les entrailles ». Qu'était-ce donc que lui dérober sa cassette !

pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi : et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde<sup>1</sup>. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup<sup>2</sup>, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question<sup>3</sup> à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille<sup>4</sup>, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne dès soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ? de quoi est-ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est<sup>5</sup> ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait.

1. *Je n'ai plus que faire*, comme plus haut *je n'ai que faire de vos dons* ; tour vif que nous devons au latin.

2. Expression familière qui est ici le terme propre :

Narcisse *a fait le coup*, vous l'avez ordonné.

(Racine, *Britannicus*, vers 1658.)

3. La *question* ne fut abolie qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. — On se rappelle que Dandin offrait à une jeune fille ce singulier divertissement :

N'avez-vous jamais vu donner la question ?

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 848.)

4. Harpagon supprime les articles et les adjectifs de toute nature ; c'est une *disjonction*, figure qui donne à la phrase beaucoup de rapidité. — *A moi aussi*, est un trait qui échappe à un esprit égaré. Ce qui semble le plus forcé dans cet admirable monologue est peut-être ce qui est le plus naturel. Si jamais homme a été *fou* de douleur, c'est Harpagon volé.

5. Rien n'est plus plaisant que ces soupçons qui se portent sur les spectateurs eux-mêmes.

Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes<sup>1</sup>, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après<sup>2</sup>.

1. Des gênes, des instruments de supplice (primitivement *géhine* et *gehenné*). — De là *gêner*, mettre à la gêne, *torturer*, au propre et au figuré.

... Ah ! que vous me gênez !

(Racine, *Andromaque*, vers 343.)

2. Rapprochez de ces plaintes d'Harpagon deux morceaux analogues ; le premier extrait de l'*Aulularia* de Plaute, et le second d'une comédie de Pierre Larivey (1550-1611), intitulée *Les Esprits*.

*Perii ! interii ! occidi ! Quo curram ? quo non curram ? Tene, tene ! — Quem quis ? —*

*Nescio : nil video : cæcus eo, atque equidem, quo eam, aut ubi sim, aut qui sim,*

*Nequeo cum animo certum investigare. Obsecro vos ego, mi auxilio, Oro, obtestor, sitis et hominem demonstratis, qui eam abstulerit.*

*Quid est quod ridetis ? Novi omnis : scio fures esse hic compluris,*

*Qui vestitu et creta occultant sese atque sedent, quasi sint frugi.*

*Quid ais tu ? Tibi credere certum est : nam esse bonum e vultu cognosco.*

*Em, nemo habet horum ? — Occidisti ! Dic igitur ; si quis habet ! Nescis ? Heu me miserum ! misere perii ! male perditus, pessume ornatus eo : Tantum gemitu et malæ mæstitiæ hic dies mihi obtulit,*

*Famem et pauperiem. Perditissimus ego sum omnium senum*

*In terra. Nam quid mihi opu' st vita, qui tantum auri perdidit,*

*Quod custodivi sedulo ? Egomet me defraudavi*

*Animumque meum geniumque meum. Nunc alii lætificantur*

*Meo malo et damno. Pati nequeo.*

(*Aulularia*, acte IV, scène VII.)

Dans les *Esprits* de Pierre Larivey, on ne vole pas la bourse de *Séverin*, mais on la vide et on la remet dans l'endroit où il l'avait cachée ; en la prenant, il s'écrie : « Jésus, qu'elle est légère ! Vierge Marie ! qu'est-ce cy qu'on a mis dedans ? Hélas ! je suis destruit, je suis perdu, je suis ruiné ! Au voleur ! au larron ! au larron ! prenez-le ! Arrêtez tous ceux qui passent, fermez les portes, les luys, les fenestres ! Misérable que je suis ! où cours-je ? à qui le dis-je ? Je ne sçay où je suis, que je fais, ni où je vas ! Hélas ! mes amys, je me recommande à vous tous ! secourez-moi, je vous prie ! je suis mort, je suis perdu ! Enseignez-moy qui m'a desrobbé mon âme, ma vie, mon cœur et toute mon espérance ! Que n'ay-je un licol pour me pendre ! Car j'ayme mieux mourir que vivre ainsi. Hélas ! elle est toute vuyde. Vray Dieu ! qu'est ce cruel qui tout à un coup m'a ravy mes biens,

mon honneur et ma vie ? Ah ! chetif que je suis ! que ce jour m'a esté malencontreux ! A quoi veux-je plus vivre, puis que j'ay perdu mes escus, que j'avois si soigneusement amassez, et que j'aymois et tenois plus chers que mes propres yeux ! mes escus que j'avois espargnez, retirant le pain de ma bouche, n'osant manger mon saoul, et qu'un autre jouyt maintenant de mon mal et de mon dommage ! »

(*Les Esprits*, acte III, scène III.)

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

## ACTE V

## SCÈNE PREMIÈRE

## HARPAGON, LE COMMISSAIRE, SON CLERC

LE COMMISSAIRE

Laissez-moi faire. Je sais mon métier, Dieu merci. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je me mêle de découvrir des vols, et je voudrais avoir autant de sacs de mille francs que j'ai fait pendre de personnes<sup>1</sup>.

HARPAGON

Tous les magistrats sont intéressés à prendre cette affaire en main ; et, si l'on ne me fait retrouver mon argent, je demanderai justice de la justice.

## LE COMMISSAIRE

Il faut faire toutes les poursuites requises. Vous dites qu'il y avait dans cette cassette?...

1. Voyez quelle physionomie comique Molière sait donner tout de suite à ses moindres personnages ! Ce commissaire ne joue qu'un rôle épisodique, et, par quelques mots, il l'élève jusqu'à l'importance d'un caractère.

(Augér.)

HARPAGON

Dix mille écus bien comptés.

LE COMMISSAIRE.

Dix mille écus !

HARPAGON, en pleurant.

Dix mille écus.

LE COMMISSAIRE

Le vol est considérable.

HARPAGON

Il n'y a point de supplice assez grand pour l'énormité de ce crime ; et s'il demeure impuni, les choses les plus sacrées ne sont plus en sûreté<sup>1</sup>. — *sa passion pour son argent*

LE COMMISSAIRE

En quelles espèces était cette somme? *l'und' eow*

HARPAGON

En bons louis d'or, et pistoles bien trébuchantes<sup>2</sup>.

LE COMMISSAIRE

Qui soupçonnez-vous de ce vol?

HARPAGON

Tout le monde ; et je veux que vous arrêtiez prisonniers la ville et les faubourgs. *avec*

1. La passion rapporte tout à elle, et nous sommes toujours disposés à confondre les intérêts de tous avec notre intérêt personnel. — Molière est dans la nature même lorsqu'il paraît l'exagérer.

2. Trébuchantes, d'un poids suffisant pour faire trébucher la petite balance qui sert à peser les pièces de monnaie, et que l'on nomme trébuchet.

LE COMMISSAIRE

Il faut, si vous m'en <sup>credit</sup> croyez, n'effaroucher personne, et tâcher doucement d'attraper<sup>1</sup> quelques preuves, afin de procéder après, par la rigueur, au recouvrement des deniers qui vous ont été pris.

SCÈNE II

MAÎTRE JACQUES, HARPAGON, UN COMMISSAIRE,  
SON CLERC

MAÎTRE JACQUES, au bout du théâtre, en se retournant du côté dont il sort.

Je m'en vais revenir. Qu'on me<sup>2</sup> l'égorge tout à l'heure ; qu'on me lui fasse griller les pieds ; qu'on me le mette dans l'eau bouillante, et qu'on me le pende au plancher.

HARPAGON, à maître Jacques.

Qui ? celui qui m'a dérobé ?

MAÎTRE JACQUES

Je parle d'un cochon de lait que votre intendant me vient d'envoyer, et je veux vous l'accommoder à ma fantaisie.

1. Nous avons vu plus haut quelle était la valeur de ce terme.

2. *Me* explétif ajoute à la force de l'expression. — Dans Plaute, Anthrax donne aussi ses ordres aux cuisiniers :

*Dromo, desquama piscis. Tu, Machærio,  
Congrum, murænam exdorsua, quantum potest.*

(*Aulularia*, acte II, scène VIII, vers 1 et 2.)

Comme le remarque fort justement M. Benoist (à l'excellente édition duquel nous empruntons le texte des passages cités), Molière a tiré de ce mouvement « un effet comique, lorsque Harpagon demande si celui que l'on traite ainsi est le voleur de sa cassette. Mais l'énumération des opérations culinaires était par elle-même comique chez les Romains. »

## HARPAGON

Il n'est pas question de cela; et voilà monsieur, à qui il faut parler d'autre chose.

LE COMMISSAIRE, à maître Jacques.

Ne vous épouvantez point. Je suis un homme à ne vous point scandaliser<sup>1</sup>; et les choses iront dans la douceur.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur est de votre souper?

LE COMMISSAIRE

Il faut ici, mon cher ami, ne rien cacher à votre maître.

MAÎTRE JACQUES

Ma foi, monsieur, je montrerai tout ce que je sais faire; et je vous traiterai du mieux qu'il me sera possible<sup>2</sup>.

HARPAGON

Ce n'est pas là l'affaire.

MAÎTRE JACQUES

Si je ne vous fais pas aussi bonne chère que je voudrais, c'est la faute de monsieur notre intendant, qui m'a rogné les ailes avec les ciseaux de son économie<sup>3</sup>.

1. *Scandaliser* a ici le sens de *molester*, *faire de la peine*. — Cette acception est rare; elle dérive naturellement de celle d'*injure*, *affront* qu'a parfois le substantif *scandale* :

Mais après le *scandale* et l'affront d'aujourd'hui,  
Le Ciel n'ordonne pas que je vive avec lui.

(*Tartuffe*, vers 1231-1232.)

2. Maître Jacques a de l'amour-propre et, tout à la préoccupation de son souper, la conscience tranquille d'ailleurs, il ne saurait comprendre ce dont il s'agit; sa méprise n'a rien de forcé et elle est d'un effet très comique.

3. Métaphores plaisantes; la première, *qui m'a rogné les ailes*, est fort



HARPAGON

Traître ! il s'agit d'autre chose que de souper, et je veux que tu me dises des nouvelles de l'argent qu'on m'a pris.

MAÎTRE JACQUES

On vous a pris de l'argent ?

HARPAGON

Oui, coquin ; et je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends<sup>1</sup>.

LE COMMISSAIRE, à Harpagon.

Mon Dieu ! ne le maltraitez point. Je vois à sa mine qu'il est honnête homme ; et que, sans se faire mettre en prison, il vous découvrira ce que vous voulez savoir. Oui, mon ami, si vous nous confessez la chose, il ne vous sera fait aucun mal, et vous serez récompensé comme il faut par votre maître. On lui a pris aujourd'hui son argent, et il n'est pas que vous ne<sup>2</sup> sachiez quelques nouvelles de cette affaire.

MAÎTRE JACQUES, bas, à part.

Voici justement ce qu'il me faut pour me venger de notre intendant : depuis qu'il est entré céans, il est le favori ; on n'écoute que ses conseils ; et j'ai aussi sur le cœur les coups de bâton de tantôt.

HARPAGON

Qu'as-tu à ruminer<sup>3</sup> ? *Handwritten signature*

natuelle ; la seconde avec les ciseaux de son économie est inspirée par le dépit et la rancune de maître Jacques ; — et l'on verra que cette rancune n'est pas inutile au dénouement de la pièce.

1. Harpagon s'en prend à tout le monde, et maître Jacques, le premier qui se présente, est le premier mis en cause.

2. Tour elliptique : *il n'est pas possible, vraisemblable que...*, etc.

3. Expression figurée et familière : tourner et retourner une pensée dans

LE COMMISSAIRE, à Harpagon.

*bon* Laissez-le faire. Il se prépare à vous contenter ; et je vous ai bien dit qu'il était honnête homme<sup>1</sup>.

MAÎTRE JACQUES

Monsieur, si vous voulez que je vous dise les choses, je crois que c'est monsieur votre cher intendant qui a fait le coup<sup>2</sup>.

HARPAGON

Valère ?

MAÎTRE JACQUES

Oui.

HARPAGON

Lui, qui me paraît si fidèle ?

MAÎTRE JACQUES

Lui-même. Je croi que c'est lui qui vous a dérobé.

HARPAGON

Et sur<sup>3</sup> quoi le crois-tu ?

MAÎTRE JACQUES

Sur quoi ?

HARPAGON

Oui.

sa tête. Nous avons remarqué souvent combien ce langage vif et piquant était naturel à un homme qu'anime la passion.

1. *Honnête homme* dans le sens où nous le prenons aujourd'hui ; nous avons dit qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, ce mot avait d'ordinaire une acception moins précise et plus large.

2. Voyez plus haut, page 168, note 2.

3. *Sur quoi*, c'est-à-dire *en t'appuyant, en te fondant* sur quoi ? *D'après* quoi ? — Emploi fréquent de la préposition *sur*.

MAÎTRE JACQUES

Je le croi... sur ce que je le croi.

LE COMMISSAIRE

Mais il est nécessaire de dire les indices que vous avez. *signe*

HARPAGON

L'as-tu vu rôder autour du lieu où j'avais mis mon argent ? *l'ore*

MAÎTRE JACQUES

Oui vraiment. Où était-il, votre argent ? *signe*

HARPAGON

Dans le jardin.

MAÎTRE JACQUES

Justement. Je l'ai vu rôder dans le jardin. Et dans quoi est-ce que cet argent était ?

HARPAGON

Dans une cassette.

MAÎTRE JACQUES

Voilà l'affaire. Je lui ai vu une cassette.

HARPAGON

Et cette cassette, comment était-elle faite ? Je verrai bien si c'est la mienne.

MAÎTRE JACQUES

Comment elle est faite ?

HARPAGON

Oui.

L'AVARE.

MAÎTRE JACQUES

Elle est faite... elle est faite comme une cassette.

LE COMMISSAIRE

Cela s'entend. Mais dépeignez-la un peu, pour voir.

MAÎTRE JACQUES

C'est une grande cassette.

HARPAGON

Celle qu'on m'a volée est petite.

MAÎTRE JACQUES

Eh, oui, elle est petite, si on le veut prendre<sup>1</sup> par là ;  
mais je l'appelle grande pour ce qu'elle contient.

LE COMMISSAIRE

Et de quelle couleur est-elle ?

MAÎTRE JACQUES

De quelle couleur ?

LE COMMISSAIRE

Oui.

MAÎTRE JACQUES

Elle est de couleur... là, d'une certaine couleur..... Ne sauriez-vous m'aider à dire ?

1. *Prendre*, dans le sens de *comprendre*, *considérer*, *interpréter*

Madame, je vous crois l'âme trop raisonnable

Pour ne pas *prendre* bien cet avis profitable.

(Molière, *Misanthrope*, vers 907-908.)

De là les locutions *le bien prendre*, *le mal prendre*, *à bien prendre les choses*, *à tout prendre*, etc.

HARPAGON

Euh ?

MAÎTRE JACQUES

N'est-elle pas rouge ?

HARPAGON

Non, grise.

MAÎTRE JACQUES

Eh, oui, gris-rouge ; c'est ce que je voulais dire.

HARPAGON

Il n'y a point de doute<sup>1</sup>. C'est elle assurément. Écrivez, monsieur, écrivez sa déposition. Ciel ! à qui désormais se fier ! Il ne faut plus jurer de rien ; et je crois<sup>2</sup>, après cela, que je suis homme à me voler moi-même.

MAÎTRE JACQUES, à Harpagon

Monsieur, le voici qui revient. Ne lui allez pas dire, au moins, que c'est moi qui vous ai découvert cela.

1. Harpagon a un trop grand désir de trouver son voleur pour s'arrêter aux hésitations de maître Jacques ; tous les indices, même les plus vagues, lui paraissent suffisants et clairs. De là ce qu'il y a de profondément comique dans : *il n'y a point de doute. C'est elle assurément.*

L'avare tire cette conclusion de la singulière déposition qu'il vient d'entendre, non parce qu'il manque d'intelligence, mais par ce que sa passion l'emporte : voilà pourquoi l'on rit.

2. Dans ce cas, comme dans plusieurs autres, l'édition *princeps* porte une *s* à la première personne — où d'ordinaire l'*s* n'existe pas encore. Cette bizarrerie nous prouve une fois de plus que l'orthographe n'était pas fixée au XVII<sup>e</sup> siècle. Molière en particulier s'en souciait assez peu : il composait ses comédies pour la scène et ne prêtait qu'une médiocre attention aux éditions qui en étaient données. — Voilà pourquoi nous nous sommes conformé en général à la manière d'écrire adoptée de nos jours.

## SCÈNE III

HARPAGON, LE COMMISSAIRE, VALÈRE,  
MAITRE JACQUES.

HARPAGON

Approche. Viens confesser l'action la plus noire, l'attentat le plus horrible qui jamais ait été commis.

VALÈRE

Que voulez-vous, monsieur ?

HARPAGON

Comment, traître, tu ne rougis pas de ton crime ?

VALÈRE

De quel crime voulez-vous donc parler ?

HARPAGON

De quel crime je veux parler, infâme ? comme si tu ne savais pas ce que je veux dire ! C'est en vain que tu prétendrais de<sup>1</sup> le déguiser. L'affaire est découverte, et l'on vient de m'apprendre tout. Comment abuser ainsi de ma bonté, et s'introduire exprès chez moi pour me trahir ? pour me jouer un tour<sup>2</sup> de cette nature ?

1. *Prétendre de*, avoir l'intention, la *prétention de*... Nous avons remarqué plus haut que ce verbe admettait plusieurs constructions (*prétendre quelque chose, prétendre à faire, de faire; prétendre que*...).

2. Harpagon ne craint pas les termes familiers et ne reculerait pas, dans sa colère, même devant une expression triviale : *jouer un tour* n'a donc rien qui surprenne dans sa bouche. Mais peut-être cette locution avait-elle alors plus de force et de noblesse qu'aujourd'hui. Corneille fait dire au vieil Horace, en parlant de la fuite de son fils, après le récit incomplet de Julie :

Chaque instant de sa vie, après *ce lâche tour*,  
Met d'autant plus ma honte avec la sienne au jour.

(*Horace*, vers 1021-1022.)

VALÈRE

Monsieur, puisqu'on vous a découvert tout, je ne veux point chercher de détours, et vous nier la chose.

*à Valère* *à Jacques*  
MAÎTRE JACQUES, à part.

Oh, oh ! Aurais-je deviné sans y penser ?

VALÈRE

C'était mon dessein de vous en parler, et je voulais attendre pour cela des conjonctures favorables ; mais puisqu'il est ainsi, je vous conjure de ne vous point fâcher, et de vouloir entendre mes raisons.

HARPAGON

Et quelles belles raisons peux-tu me donner, voleur infâme ?

VALÈRE

Ah ! monsieur, je n'ai pas mérité ces noms. Il est vrai que j'ai commis une offense envers vous ; mais, après tout, ma faute est pardonnable.

HARPAGON

Comment pardonnable ? Un guet-apens, un assassinat de la sorte ?

VALÈRE

De grâce, ne vous mettez point en colère. Quand vous m'aurez ouï, vous verrez que le mal n'est pas si grand que vous le faites<sup>1</sup>.

1. Acception déjà relevée plus haut du verbe *faire*, dans le sens de *supposer*, *dire*, *prétendre* et, parfois, *feindre*.

HARPAGON

Le mal n'est pas si grand que je le fais ! Quoi ! mon sang, mes entrailles<sup>1</sup>, pendard !

VALÈRE

Votre sang, monsieur, n'est pas tombé dans de mauvaises mains. Je suis d'une condition à ne lui point faire de tort<sup>2</sup>, et il n'y a rien, en tout ceci, que je ne puisse bien réparer.

HARPAGON

C'est bien mon intention ; et que tu me restitues ce que tu m'as ravi.

VALÈRE

Votre honneur, monsieur, sera pleinement satisfait.

HARPAGON

Il n'est pas question d'honneur là-dedans. Mais, dis-moi, qui t'a porté à cette action ?

*écrite*

VALÈRE

Hélas ! me le demandez-vous ?

HARPAGON

Oui vraiment, je te le demande.

VALÈRE

Un dieu qui porte les excuses de tout ce qu'il fait faire : l'Amour<sup>3</sup>.

1. Comment ne pas se tromper au langage d'Harpagon, comme le fait Valère, malgré la connaissance qu'il a du caractère de l'avare ? « Mon sang, mes entrailles », s'écrie le vieillard, et il parle de ses écus !

2. *Tort*, nous l'avons dit, se prend dans le sens d'*injure* : la famille de Valère est assez noble pour ne pas faire rougir celle d'Elise.

3. L'idée de cette confusion est dans Plaute : Lyconide aime la fille de



HARPAGON

L'Amour?

VALÈRE

Oui.

HARPAGON

Bel amour, bel amour, ma foi ! l'amour de mes louis d'or !

VALÈRE

Non, monsieur ; ce ne sont point vos richesses qui m'ont tenté, ce n'est pas cela qui m'a ébloui, et je proteste de ne prétendre rien à tous vos biens, pourvu que vous me laissez celui que j'ai.

HARPAGON

Non ferai<sup>1</sup>, de par tous les diables, je ne te le laisserai pas. Mais voyez quelle insolence, de vouloir retenir le vol qu'il m'a fait !

VALÈRE

Appelez-vous cela un vol ?

HARPAGON

Si je l'appelle un vol ? un trésor comme celui-là !

VALÈRE

C'est un trésor, il est vrai, et le plus précieux que vous ayez, sans doute ; mais ce ne sera pas le perdre, que de me

l'avare Euclion ; celui-ci pleure la perte de la marmite où était renfermé son trésor ; Lyconide se trompe, comme Valère, au désespoir du vieillard et il invoque la même excuse : *Deus impulsor mihi fuit.* (*Aulularia*, acte IV, scène VIII, vers 7 et suivants.)

1. Manière de nier elliptique et familière ; elle a une grande énergie que double l'imprécation qui suit : Harpagon est exaspéré par la ténacité de cet étrange voleur.

le laisser. Je vous le demande à genoux, ce trésor plein de charmes; et, pour bien faire, il faut que vous me l'accordiez<sup>1</sup>.

HARPAGON

Je n'en ferai rien. Qu'est-ce à dire cela?

VALÈRE

Nous nous sommes promis une foi mutuelle, et avons fait serment de ne nous point abandonner.

HARPAGON

Le serment est admirable, et la promesse plaisante!

VALÈRE

Oui, nous nous sommes engagés<sup>2</sup> d'être l'un à l'autre à jamais.

HARPAGON

Je vous en empêcherai bien / Je vous assure.

VALÈRE

Rien que la mort ne nous peut séparer.

HARPAGON

C'est être bien endiablé après<sup>3</sup> mon argent!

1. La méprise se prolonge de la manière la plus plaisante, et à la fois la plus naturelle, chacun des deux interlocuteurs n'ayant en vue que l'objet de sa passion.

2. On disait alors indifféremment *s'engager à* et *s'engager de*. Nous avons vu plus haut, acte III, scène v : « Je me suis engagé, maître Jacques, à donner ce soir à souper. »

3. *Endiablé de* ou *après* quelque chose, c'est être possédé, comme par un diable, un démon, du désir d'avoir cette chose. — « Chacun est endiablé

VALÈRE

Je vous ai déjà dit, monsieur, que ce n'était point l'intérêt qui m'avait poussé à faire ce que j'ai fait. Mon cœur n'a point agi par les ressorts que vous pensez, et un motif plus noble m'a inspiré cette résolution.

HARPAGON

Vous verrez que c'est par charité chrétienne qu'il veut avoir mon bien, mais j'y donnerai bon ordre ; et la justice, pependard effronté, me va faire raison de tout.

VALÈRE

*Val*  
Vous en userez comme vous voudrez, et me voilà prêt à souffrir toutes les violences qu'il vous plaira ; mais je vous prie de croire, au moins, que, s'il y a du mal, ce n'est que moi qu'il en faut accuser, et que votre fille, en tout ceci, n'est aucunement coupable.

HARPAGON

Je le crois bien, vraiment ; il serait fort étrange que ma fille eût trempé dans ce crime. Mais je veux ravoïr mon affaire, et que<sup>1</sup> tu me confesses en quel endroit tu me l'as enlevée.

VALÈRE

Moi ? je ne l'ai point enlevée, et elle est encore chez vous.

de me croire habile homme. » (*Médecin malgré lui*, acte III, scène 1.) Chacun est possédé de cette idée. — On dit d'un homme ainsi *endiablé* qu'il a le diable au corps. — Cette expression énergique a son origine dans les croyances du moyen âge.

4. *Je veux*, d'abord suivi de l'infinitif, est construit ensuite avec une proposition complétive reliée par *que* ; c'est un brusque changement de tour assez fréquent chez nos meilleurs écrivains et que les grammairiens appellent *anacoluthie*.

HARPAGON, à part.

O ma chère cassette! (Haut.) Elle n'est point sortie de ma maison?

VALÈRE

Non, monsieur.

HARPAGON

Hé, dis-moi<sup>4</sup> un peu; tu n'y as point touché

VALÈRE

Moi, y toucher? Ah! vous lui faites tort, aussi bien qu'à moi; et c'est d'une ardeur toute pure et respectueuse que j'ai brûlé pour elle.

HARPAGON, à part.

Brûlé pour ma cassette!

VALÈRE

J'aimerais mieux mourir que de lui avoir fait paraître aucune pensée offensante. Elle est trop sage et trop honnête pour cela.

HARPAGON, à part.

Ma cassette trop honnête!

VALÈRE

Tous mes désirs se sont bornés à jouir de sa vue; et rien de criminel n'a profané la passion que ses beaux yeux m'ont inspirée.

4. Variante : Hé, dis-moi donc un peu (1669).

HARPAGON, à part.

Les beaux yeux de ma cassette ! il parle d'elle comme un amant d'une maîtresse<sup>1</sup>.

VALÈRE

Dame Claude, monsieur, sait la vérité de cette aventure, et elle peut vous rendre témoignage<sup>2</sup>....

HARPAGON

Quoi, ma servante est complice de l'affaire !

VALÈRE

Oui, monsieur : elle a été témoin de notre engagement ; et c'est après avoir connu l'honnêteté de ma flamme qu'elle m'a aidé à persuader votre fille de me donner sa foi et recevoir la mienne.

HARPAGON, à part.

Eh ? Est-ce que la peur de la justice le fait extravaguer ?  
(A Valère.) Que nous brouilles-tu ici de ma fille ?

VALÈRE

Je dis, monsieur, que j'ai eu toutes les peines du monde à faire consentir sa pudeur à ce que voulait mon amour<sup>3</sup>.

1. Comme Lyconide, dans Plaute, parle de la fille d'Eucleon. Toute cette scène a été inspirée à Molière par la scène VIII de l'acte IV de l'*Aulularia*. Mais quel heureux parti notre grand comique a su en tirer !

2. ... *Nunc interim spatium ei dabo exquirendi  
Meum factum ex gnatie pedisequa nutrice ann : ea rem novi.*  
(Plaute, *Aulularia*, IV, VIII, vers 77-78.)

3. Remarquons l'emploi du terme *abstrait* pour le terme *concret* ; de

HARPAGON

La pudeur de qui ?

VALÈRE

De votre fille ; et c'est seulement depuis hier qu'elle a pu se résoudre à nous signer mutuellement une promesse de mariage.

HARPAGON

Ma fille t'a signé une promesse de mariage ?

VALÈRE

Oui, monsieur ; comme, de ma part, je lui en ai signé une.

HARPAGON

O ciel ! autre disgrâce !

MAÎTRE JACQUES, au commis-aire.

Écrivez, monsieur, écrivez.

HARPAGON

Rengrègement<sup>1</sup> de mal ! surcroît de désespoir ! (Au commissaire.) Allons, monsieur, faites le dû de votre charge<sup>2</sup>, même, plus bas : « Ce ne sera point votre *passion* qui jugera l'affaire. » C'est ce que la rhétorique appelle une *métonymie*.

J'apprends que, pour ravir son *enfance* au supplicé...(Racine, *Andromaque*, vers 73.)

Ce tour élégant est fort usité, surtout en poésie.

1. *Rengrègement* est un mot vieilli qui signifie accroissement.... *Perii oppido :**Ita mihi ad malum malæ res plurimæ se adglutinant.*

(Aulularia, acte IV, scène VIII, vers 71-72.)

2. *Le dû*, c'est-à-dire le *devoir*.Vous avez fait *le dû* de votre office.(Corneille, suite du *Menteur*, vers 343.)

Je vous conjure aussi, monsieur, d'en user bien,

Et qu'au *dû de ma charge* on ne me trouble en rien.

(Tartuffe, vers 1795-1796.)

et dressez-lui-moi son procès, comme larron et comme suborneur. *subes*

MAÎTRE JACQUES

Comme larron et comme suborneur<sup>1</sup>.

VALÈRE

Ce sont des noms qui ne me sont point dus ; et quand on saura qui je suis....

## SCÈNE IV

HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, VALÈRE, FROSINE,  
MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

HARPAGON

Ah ! fille sclérate ! fille indigne d'un père comme moi ! c'est ainsi que tu pratiques les leçons que je t'ai données ! Tu te laisses prendre d'amour pour un voleur infâme, et tu lui engages ta foi sans mon consentement ? Mais vous serez trompés l'un et l'autre. (A Élise.) Quatre bonnes murailles me répondront de ta conduite ; (A Valère.) et une bonne potence, pendard effronté<sup>2</sup>, me fera raison de ton audace.

VALÈRE

Ce ne sera point votre passion qui jugera l'affaire, et l'on m'écouterà, au moins, avant que de me condamner.

1. Cette reprise plaisante de maître Jacques qui tient sa vengeance ne se trouve que dans l'édition de 1682.

2. L'édition de 1669 ne porte pas ces mots : *pendard effronté*. Ce débordement d'injures est pourtant bien dans le caractère d'Harpagon. Les éditeurs de 1682 se seront évidemment conformés à la tradition dont ils étaient les fidèles dépositaires.

## HARPAGON

*Je me suis abusé de dire une potence; et tu seras roué tout vif<sup>1</sup>.*

ÉLISE, à genoux devant son père.

Ah ! mon père, prenez des sentimens un peu plus humains, je vous prie, et n'allez point pousser les choses dans<sup>2</sup> les dernières violences du pouvoir paternel. Ne vous laissez point entraîner aux premiers mouvemens de votre passion, et donnez-vous le temps de considérer ce que vous voulez faire. Prenez la peine de mieux voir (celui dont vous vous vous offensez<sup>3</sup>. Il est tout autre que vos yeux ne le jugent : et vous trouverez moins étrange que je me sois donnée à lui, lorsque vous saurez que sans lui vous ne m'auriez plus il y a longtemps. Oui, mon père, c'est celui qui me sauva de ce grand péril que vous savez que je courus dans l'eau, et à qui vous devez la vie de cette même fille dont....

1. Cet horrible supplice consistait à attacher un homme sur une *roue* après lui avoir brisé les membres avec une barre de fer. On *rouait* encore à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

2. Le verbe *pousser* était alors, au figuré, d'un emploi fort étendu :

Et l'on m'a vu *pousser* dans le monde une affaire  
D'une assez vigoureuse et gaillarde manière.

(*Misanthrope*, vers 788-789.)

D'une manière absolue, *pousser les choses*, c'est les amener aux dernières extrémités.

*Pousser*, sans régime, signifie *marcher, faire quelque chose avec ardeur, ne pas se modérer, ne pas garder de mesure.*

Allons, ferme, *poussez*, mes bons amis de cour.

(*Misanthrope*, vers 648.)

3. *Celui dont vous vous offensez*, c'est-à-dire *celui dont vous avez à vous plaindre*. L'exemple de Molière n'a pu faire accepter en ce sens le mot *offenser*. (A. Martin.)



HARPAGON

Tout cela n'est rien; et il valait bien mieux pour moi qu'il te laissât noyer, que de faire ce qu'il a fait <sup>1</sup>.

ÉLISE

Mon père, je vous conjure, par l'amour paternel de me....

HARPAGON

Non, non; je ne veux rien entendre, et il faut que la justice fasse son devoir.

MAÎTRE JACQUES, à part.

Tu me payeras mes coups de bâton!

FROSINE, à part.

Voici un étrange embarras!

## SCÈNE V

ANSELME, HARPAGON, ÉLISE, MARIANE, FROSINE, VALÈRE, MAÎTRE JACQUES, LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

ANSELME

Qu'est-ce, seigneur Harpagon? Je vous voi tout ému

HARPAGON

Ah! seigneur Anselme, vous me voyez le plus infortuné de tous les hommes; et voici bien du trouble et du dé-

1. Qu'est-ce pour Harpagon que la perte de sa fille en comparaison de celle de son trésor! L'avarice étouffe en lui tout autre sentiment.

sordre au contrat que vous venez faire. On m'assassine dans le bien, on m'assassine dans l'honneur; et voilà un traître, un scélérat, qui a violé tous les droits les plus saints; qui s'est coulé<sup>1</sup> chez moi sous le titre de domestique pour me dérober mon argent, et pour me suborner ma fille.

## VALÈRE

Qui songe à votre argent, dont vous me faites un galimatias<sup>2</sup>?

## HARPAGON

Oui, ils se sont donné l'un à l'autre une promesse de mariage. Cet affront vous regarde, seigneur Anselme; et c'est vous qui devez vous rendre partie contre lui, et faire toutes les poursuites de la justice<sup>3</sup>, pour vous venger de son insolence.

## ANSELME

Ce n'est pas mon dessein de me faire épouser par force, et de rien<sup>4</sup> prétendre à un cœur qui se serait donné; mais,

1. Nous avons mainte fois remarqué quelle vivacité la passion prêtait au langage d'Harpagon; il trouve les expressions les plus pittoresques et les plus justes à la fois.

2. *Galimatias*, discours embrouillé et confus que l'on ne comprend pas. « On a dit que *galimatias* venait de ce qu'un avocat, plaidant en latin pour Mathias, dans une affaire où il s'agissait d'un coq, s'embrouilla au point de dire *galli Mathias* au lieu de *gallus Mathiæ*; mais l'anecdote a été inventée pour fournir l'étymologie. » (Littré) — Avouons plus franchement que nous ignorons l'origine de ce terme.

3. L'édition de 1682 ajoute : à vos dépens.

4. Rien, venant du latin *rem*, signifie quelque chose et n'est nullement négatif par lui-même :

On ne veut pas rien faire ici qui vous déplaie.

(Racine, *Les Plaideurs*, vers 472.)

De même *personne*, *aucun*, *guère*, signifient proprement *une personne*, *quelqu'un*, *beaucoup*, et n'ont une force négative que grâce à l'adjonction de *ne*, qui est la seule vraie négation.

pour vos intérêts, je suis prêt à les embrasser ainsi que les miens propres.

HARPAGON

Voilà monsieur, qui est un honnête commissaire, qui n'oubliera rien, à ce qu'il m'a dit, de la fonction de son office. (Au commissaire, montrant Valère.) Chargez-le comme il faut, monsieur, et rendez les choses bien criminelles<sup>1</sup>.

VALÈRE

Je ne vois pas quel crime on peut me faire de la passion que j'ai pour votre fille, et le supplice où vous croyez que je puisse être condamné pour notre engagement, lorsqu'on saura ce que je suis....

HARPAGON

Je me moque de tous ces contes; et le monde aujourd'hui n'est plein que de ces larrons de noblesse<sup>2</sup>, que de ces imposteurs, qui tirent avantage de leur obscurité, et s'habillent<sup>3</sup> insolemment du premier nom illustre qu'ils s'avisent de prendre.

1. Il semble que *rendre des choses bien criminelles* soit dans l'office du commissaire : dans Molière, tous les traits portent, et les moindres détails ont leur valeur; le comique abonde partout et jaillit naturellement des choses.

2. *Larrons* qui ont existé dans tous les temps. Molière faisait la guerre à la fausse noblesse — et à la vanité de la noblesse véritable : en cela, comme en beaucoup d'autres choses, il trouvait dans Boileau un utile auxiliaire. — (Voyez la satire V de Despréaux, qui avait été écrite en 1665.) — Dans *Tartuffe*, nous voyons que l'imposteur se pare d'un titre emprunté.

« Il est noble chez lui »,

dit la malicieuse Dorine; *s'habiller* d'un beau nom était un sûr moyen de faire des dupes.

3. Expression ingénieuse et aussi juste que forte : rapprochez-en toutes celles que nous avons relevées dans le rôle d'Harpagon, telles que *lardé de rubans*, *planté comme un piquet*, *ton de poule laitée*, *endiablé après mon argent*, etc., etc.

VALÈRE

Sachez que j'ai le cœur trop bon<sup>1</sup>, pour <sup>dresser</sup> me parer de quelque chose qui ne soit point à moi, et que tout Naples peut rendre témoignage de ma naissance.

ANSELME

<sup>scully</sup> Tout beau<sup>2</sup> ! Prenez garde à ce que vous allez dire. Vous risquez ici plus que vous ne pensez ; et vous parlez devant un homme à qui tout Naples est connu, et qui peut aisément voir clair dans l'histoire que vous ferez.

VALÈRE, en mettant fièrement son chapeau

Je ne suis point homme à rien<sup>3</sup> craindre ; et si Naples vous est connu, vous savez qui était don Thomas d'Alburci.

ANSELME

Sans doute, je le sais ; et peu de gens l'ont connu mieux que moi.

HARPAGON

Je ne me soucie ni de don Thomas ni de don Martin.

(Voyant deux chandelles allumées, il en souffle une.)

1. *Bon* dans le sens de honnête, généreux. Corneille le prend dans une acception analogue, celle de *courageux* :

J'ai le cœur aussi *bon*, mais enfin je suis homme.

(*Horace*, vers 460.)

2. *Tout beau* est aujourd'hui familier. Du temps de Molière, il était admis dans le style noble. — Corneille l'emploie dans *Polyeucte* :

*Polyeucte*. — Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort !

*Pauline*. — Quel Dieu ! — *Polyeucte*. Tout beau, Pauline : il entend  
[vos paroles.]

(*Corneille*, *Polyeucte*, vers 14 et 15.)

3. Nous avons établi plus haut que rien n'est pas négatif et signifie quelque chose (*rem*).

ANSELME

De grâce, laissez-le parler, nous verrons ce qu'il en veut dire.

VALÈRE

Je veux dire que c'est lui qui m'a donné le jour.

ANSELME

Lui ?

VALÈRE

Oui.

ANSELME

Allez, vous vous moquez. Cherchez quelque autre histoire qui vous puisse mieux réussir ; et ne prétendez pas vous sauver sous cette imposture.

VALÈRE

Songez à mieux parler. Ce n'est point une imposture ; et je n'avance rien qu'il ne me soit aisé de justifier.

ANSELME

Quoi ! vous osez vous dire fils de don Thomas d'Alburci ?

VALÈRE

Oui, je l'ose ; et je suis prêt à soutenir cette vérité contre qui que ce soit.

ANSELME

L'audace est merveilleuse ! Apprenez, pour vous confondre, qu'il y a seize ans, pour le moins, que l'homme dont vous nous parlez périt sur mer avec ses enfants et sa femme, en voulant dérober leur vie aux cruelles persécu-

tions qui ont accompagné les désordres de Naples<sup>1</sup>, et qui en firent exiler plusieurs nobles familles.

## VALÈRE

Oui ; mais apprenez, pour vous confondre, vous, que son fils, âgé de sept ans, avec un domestique, fut sauvé de ce naufrage par un vaisseau espagnol ; et que ce fils sauvé est celui qui vous parle. Apprenez que le capitaine de ce vaisseau, touché de ma fortune<sup>2</sup>, prit amitié pour moi ; qu'il me fit élever comme son propre fils, et que les armes furent mon emploi, dès que je m'en trouvai capable ; que j'ai su depuis peu que mon père n'était point mort, comme je l'avais toujours cru ; que, passant ici pour l'aller chercher, une aventure, par le ciel concertée, me fit voir la charmante Élise ; que cette vue me rendit esclave de ses beautés<sup>3</sup> ; et que la violence de mon amour, et les sévérités de son père, me firent prendre la résolution de m'introduire dans son logis, et d'envoyer un autre à la quête<sup>4</sup> de mes parents.

## ANSELME

Mais quels témoignages encor, autres que vos paroles, nous peuvent assurer que ce ne soit point une fable que vous ayez bâtie sur une vérité ?

## VALÈRE

Le capitaine espagnol ; un cachet de rubis qui était

1. Voyez la note 1 dans notre *Analyse*.

2. *Fortune*, dans le sens de sort, destinée :

Sa fortune dépend de vous plus que de moi.

(Racine, *Britannicus*, vers 688 )

3. Le langage de l'amour tendre et délicat se ressentait un peu, à cette époque encore, des habitudes des *Précieuses*. — Voyez comment Oreste parle d'Hermione dans la 1<sup>re</sup> scène d'*Andromaque*, qui parut en 1667, deux ans avant l'*Avare*.

4. *Quête*, recherche (du latin *quærere*). Nous disons : être en quête de.....

à mon père ; un bracelet d'agate que ma mère m'avait mis au bras ; le vieux Pédro, ce domestique qui se sauva avec moi du naufrage.

MARIANE

Hélas ! à vos paroles, je puis ici répondre, moi, que vous n'imposez point ; et tout ce que vous me dites me fait connaître clairement que vous êtes mon frère.

VALÈRE

Vous, ma sœur ?

MARIANE

Oui, mon cœur s'est ému dès le moment que vous avez ouvert la bouche ; et notre mère, que vous allez ravir, m'a mille fois entretenue des disgrâces de notre famille. Le ciel ne nous fit point aussi<sup>2</sup> périr dans ce triste naufrage ; mais il ne nous sauva la vie que par la perte de notre liberté ; et ce furent des corsaires qui nous recueillirent, ma mère et moi, sur un débris de notre vaisseau. Après dix ans d'esclavage, une heureuse fortune nous rendit notre liberté, et nous retournâmes dans Naples, où nous trouvâmes tout notre bien vendu, sans y pouvoir trouver des nouvelles de notre père. Nous passâmes à Gênes, où ma mère alla ramasser quelques malheureux restes d'une succession qu'on

1. Hélas ! est souvent employé dans Molière comme simple exclamation sans qu'on y attache aucune idée de *chagrin* ou de *douleur*.

— Quand Dorine dit à Tartuffe qu'Elmire lui demande un entretien, l'hypocrite répond :

*Tartuffe*. — Hélas ! très volontiers : — *Dorine*. Comme il se radoncit !

2. *Aussi* est employé pour *non plus*, selon l'usage constant des écrivains du dix-septième siècle, en prose comme en vers.

... J'ai l'œil bon, Dieu merci. —

Je ne l'ai pas mauvais aussi,

Dit l'autre.....

(La Fontaine, *l'Huttre et les Plaideurs*.)

avait déchirée; et de là, fuyant la barbare injustice de ses parents<sup>1</sup>, elle vint en ces lieux, où elle n'a presque vécu que d'une vie languissante.

ANSELME

O ciel ! quels sont les traits de ta puissance ! et que tu fais bien voir qu'il n'appartient qu'à toi de faire des miracles ! Embrassez-moi, mes enfants, et mêlez tous deux vos transports à ceux de votre père.

VALÈRE

Vous êtes notre père ?

MARIANE

C'est vous que ma mère a tant pleuré<sup>2</sup> ?

ANSELME

Oui, ma fille, oui, mon fils, je suis don Thomas d'Alburci, que le ciel garantit des ondes avec tout l'argent qu'il portait, et qui, vous ayant tous crus morts durant plus de seize ans, se préparait, après de longs voyages, à chercher dans l'hymen d'une douce et sage personne la consolation de quelque nouvelle famille. Le peu de sûreté que j'ai vu pour ma vie à retourner à Naples m'a fait y renoncer pour toujours; et, ayant trouvé moyen d'y faire vendre ce que j'avais, je me suis habitué ici, où, sous le nom d'Anselme, j'ai voulu m'éloigner<sup>3</sup> les chagrins de cet autre nom qui m'a causé tant de traverses.

1. En quoi consistait cette *barbare injustice*? Peu nous importe en somme, et Molière a composé sans doute assez légèrement cette histoire romanesque — la moindre assurément de ses préoccupations.

2. Mariane ajoute un détail touchant à la question de Valère; même dans une exclamation on trouve les nuances qui conviennent au caractère de chaque personnage; le pinceau si vigoureux de Molière a des délicatesses de touche vraiment charmantes.

3. *Éloigner de moi* les chagrins; tour assez rare, mais qui n'a rien d'irrégulier, bien qu'au premier abord il paraisse un peu bizarre.



HARPAGON, à Anselme

C'est là votre fils ?

ANSELME

Oui.

HARPAGON

Je vous prends à partie<sup>1</sup>, pour me payer dix mille écus qu'il m'a volés.

ANSELME

Lui, vous avoir<sup>2</sup> volé ?

HARPAGON

Lui-même.

VALÈRE

Qui vous dit cela ?

HARPAGON

Maître Jacques.

VALÈRE, à maître Jacques

C'est toi qui le dis ?

MAÎTRE JACQUES

Vous voyez que je ne dis rien.

HARPAGON

Oui. Voilà monsieur le commissaire qui a reçu sa déposition.

1. La *partie*, en terme de palais, est celui qui plaide contre quelqu'un :

Va, je suis ta *partie* et non pas ton bourreau.

(Corneille, *Cid*, vers 839.)

*Prendre à partie*, c'est donc attaquer en justice une personne dont on se déclare l'adversaire.

2. Infinitif exclamatif; tour elliptique fréquent aussi en latin. *Hoc vos scire!* (Tite-Live.) — *Mene incepto desistere victam!* (Virgile.)

VALÈRE

Pouvez-vous me croire capable d'une action si lâche !

HARPAGON

Capable<sup>1</sup>, ou non capable, je veux ravoir mon argent.

## SCÈNE VI

HARPAGON, ANSELME, ÉLISE, MARIANE, CLÉANTE,  
VALÈRE, FROSINE, MAÎTRE JACQUES, LA FLÈCHE,  
LE COMMISSAIRE, SON CLERC.

CLÉANTE

Ne vous tourmentez point, mon père, et n'accusez personne. J'ai découvert des nouvelles de votre affaire ; et je viens ici pour vous dire que, si vous voulez vous résoudre à me laisser épouser Mariane, votre argent vous sera rendu.

HARPAGON

Où est-il ?

CLÉANTE

Ne vous en mettez point en peine. Il est en lieu dont je réponds, et tout ne dépend que de moi. C'est à vous de<sup>2</sup>

1. *Que vous soyez capable* ou non, etc. Harpagon avait dit à maître Jacques (scène II) : « je m'en vais te faire pendre, si tu ne me le rends. » — La passion ne raisonne pas : elle poursuit l'objet auquel elle s'attache, sans souffrir que rien l'en détourne.

2. La grammaire établit une distinction entre *c'est à vous de* et *c'est à vous à*. — *C'est à vous à* indiquerait que le tour de quelqu'un est venu pour faire quelque chose ; *c'est à vous de* signifierait que c'est son devoir ou son droit. Mais des exemples nombreux, tirés de nos meilleurs auteurs,

me dire à quoi vous vous déterminez; et vous pouvez choisir, ou de me donner Mariane, ou de perdre votre cassette.

HARPAGON

N'en a-t-on rien ôté<sup>1</sup> ?

CLÉANTE

Rien du tout. Voyez si c'est votre dessein de souscrire à ce mariage<sup>2</sup>, et de joindre votre consentement à celui de sa mère, qui lui laisse la liberté de faire un choix entre nous deux.

MARIANE, à Cléante

Mais vous ne savez pas que ce n'est pas assez que ce consentement, et que le ciel (montrant Valère), avec un frère que vous voyez, vient de me rendre un père (montrant Anselme) dont vous avez à m'obtenir.

ANSELME

Le ciel, mes enfants, ne me redonne point à vous pour être contraire à vos vœux. Seigneur Harpagon, vous jugez bien que le choix d'une jeune personne tombera sur le fils

permettent d'affirmer que les deux tournures peuvent s'employer dans le même sens. — Ajoutons que *c'est à vous* de nous paraître la construction la plus logique; nous l'expliquons par l'ellipse de *il appartient*.

1. Harpagon se soucie peu de Mariane; son projet de mariage était un pur caprice, bien vite oublié quand la passion maîtresse a été en jeu. — Aussi Cléante a beau parler de la jeune fille, sujet de sa querelle avec son père, celui-ci ne pense qu'à son trésor.

2. Ainsi le vol de la cassette n'est qu'un moyen d'obtenir le consentement d'Harpagon au mariage des deux amants. Voilà ce que n'a pas vu Rivarol quand il dit : le voleur n'est pas assez bien défini dans l'*Harpagon* de Molière et le vol n'y est pas assez mis au rang des crimes. C'est qu'en vérité il n'y a pas vol réel dans la pièce, mais seulement simulation de vol.

(Aimé Martin.)

plutôt que sur le père. Allons, ne vous faites point dire ce qu'il n'est pas nécessaire d'entendre, et consentez, ainsi que moi, à ce double hyménée.

HARPAGON

Il faut, pour me donner conseil, que je voie ma cassette.

CLÉANTE

Vous la verrez saine et entière.

HARPAGON

Je n'ai point d'argent à donner en mariage <sup>1</sup> à mes enfants.

ANSELME

Eh bien, j'en ai pour eux; que cela ne vous inquiète point.

HARPAGON

Vous obligerez-vous à faire tous les frais de ces deux mariages?

ANSELME

Oui, je m'y oblige. Êtes-vous satisfait?

HARPAGON

Oui, pourvu que, pour les noces, vous me fassiez faire un habit <sup>2</sup>.

1. Il n'a pas d'argent à donner en mariage à ses enfants et il se plaint qu'on lui a dérobé dix mille écus, et il sait qu'on va les lui rendre!

2. L'avarice sordide, la *vilenie* et la *ladrerie* ont repris possession de cette âme un instant distraite de sa passion par un amour sénile et passager : il cédera celle qu'il refusait à son fils si on lui rend son argent, et il y gagnera un *habit* qui ne lui coûtera rien : voilà Harpagon tout entier

ANSELME

D'accord. Allons **jouir** de l'allégresse que cet heureux jour nous présente. *Moultu*

LE COMMISSAIRE

Holà ! messieurs, holà ! Tout doucement, s'il vous plaît. Qui me payera mes écritures ?

HARPAGON

Nous n'avons que faire <sup>1</sup> de vos écritures.

LE COMMISSAIRE

Oui ! mais je ne prétends pas, moi, les avoir faites pour rien.

HARPAGON, montrant maître Jacques

Pour votre payement, voilà un homme que je vous donne à pendre.

MAÎTRE JACQUES

Hélas ! comment faut-il donc faire ? On me donne des coups de bâton pour dire vrai ; et on me veut pendre pour mentir.

ANSELME

Seigneur Harpagon, il faut lui pardonner cette imposture.

HARPAGON

Vous payerez donc le commissaire ?

1. Nous avons déjà expliqué ce tour, par *latinisme*.

ANSELME

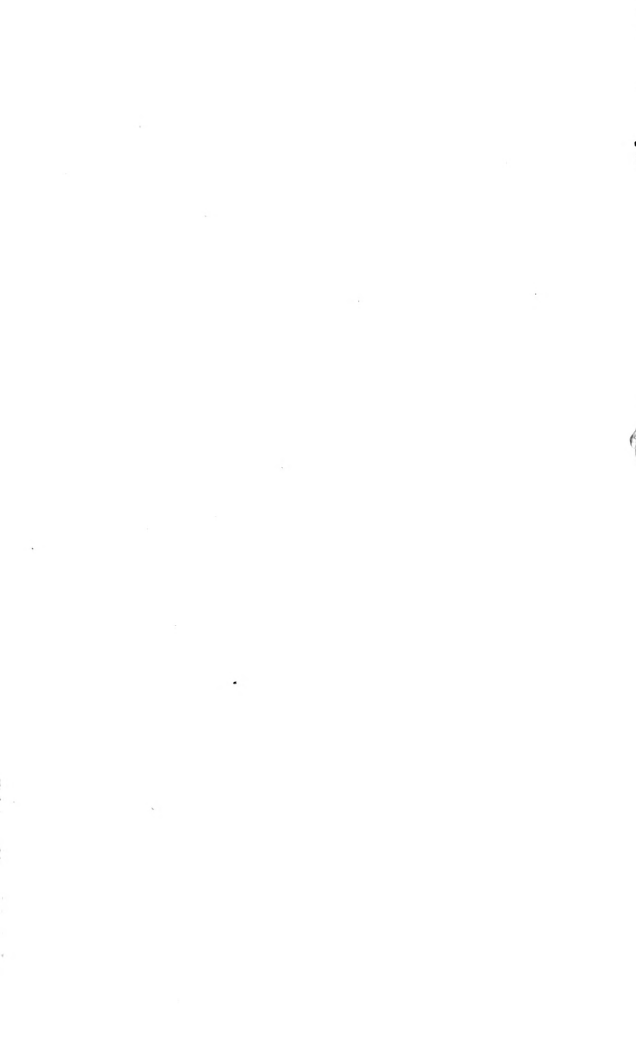
Soit. Allons vite faire part de notre joie à votre mère.

HARPAGON

Et moi, voir ma chère cassette<sup>1</sup>.

1. *Ma chère cassette...* Voilà en effet le seul objet qu'il aime. On a remarqué, dit Bret, qu'Harpagon n'était puni que du côté de son amour, et que sa cassette retrouvée devait lui rendre supportable la peine de perdre ce qu'il aime moins que son cher argent : mais ne l'est-il pas aussi par le mépris dont il est couvert, et par le peu d'estime qu'il inspire à ses propres enfants ? Le mépris est un châtiment.

FIN DE L'AVARE.







PQ            Molière, Jean Baptiste  
1827        Poquelin  
A2L3        L'avare

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

